

Entente de développement culturel



Municipalité régionale de comté de
La Matapédia

Culture,
Communications et
Condition féminine

Québec



Desjardins
Caisse populaire
Vallée de la Matapédia



Inventaire du patrimoine bâti de la MRC de La Matapédia

Rapport synthèse

Février 2011



Inventaire du patrimoine bâti de la MRC de La Matapédia

Crédits et remerciements

Cette étude a été réalisée par la firme Patri-Arch, consultants en patrimoine et en architecture, pour la MRC de La Matapédia dans le cadre de l'Entente de développement culturel intervenue entre le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec, Desjardins Vallée de la Matapédia et la MRC de La Matapédia.

Réalisation de l'étude

Martin Dubois	Chargé de projet, supervision des différentes étapes de l'inventaire, rédaction du rapport synthèse
Marie-Ève Fiset	Recherches documentaires, terrain et photographie, saisie des données dans PIMIQ, analyse et évaluation patrimoniales, rédaction du rapport synthèse
Élyse Levasseur	Recherches documentaires, terrain et photographie, saisie des données dans PIMIQ, analyse et évaluation patrimoniales, rédaction du rapport synthèse
Isabelle Bouchard	Travaux sur le terrain et relevé photographique
Cindy Morin	Travaux sur le terrain et relevé photographique
Agathe Chiasson-Leblanc	Travaux sur le terrain et relevé photographique
Martin Desnoyers	Révision linguistique des textes d'évaluation patrimoniale

Remerciements

Nous voulons adresser nos remerciements à Joël Tremblay, agent de développement culturel à la MRC de La Matapédia, pour sa précieuse collaboration. Nos remerciements s'adressent également au personnel des centres d'archives visités ainsi qu'à toutes les personnes qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation du présent inventaire.

Table des matières

Introduction	9
Description du mandat	9
Méthodologie et démarches de recherche	10
Système d'identification des photographies	14
Caractérisation patrimoniale de chacune des municipalités de la MRC de La Matapédia	17
Albertville.....	19
Amqui	21
Causapscaal	30
Lac-au-Saumon.....	37
Lac-Casault (TNO)	43
Routhierville (TNO)	45
Saint-Alexandre-des-Lacs.....	48
Saint-Cléophas.....	50
Saint-Damase	53
Sainte-Florence.....	56
Sainte-Irène.....	60
Sainte-Marguerite-Marie	63
Saint-Léon-le-Grand.....	65
Saint-Moïse	68
Saint-Noël	71
Saint-Tharcisius	74
Saint-Vianney.....	77
Saint-Zénon-du-Lac-Humqui.....	81
Sayabec	85
Val-Brillant.....	90
Les courants architecturaux.....	95
La maison traditionnelle québécoise.....	96
La maison à mansarde.....	98
L'architecture vernaculaire industrielle.....	100
Le cottage vernaculaire américain	100
La maison cubique	107
Les courants pittoresques	109

L'architecture de villégiature.....	110
L'architecture néo-Queen Anne	113
Les types architecturaux.....	115
L'architecture religieuse	116
Les lieux de culte.....	116
Les presbytères.....	120
Les chapelles, charniers, oratoires, mausolées	122
Les croix de chemin	123
Les couvents et maisons de communautés religieuses	124
L'architecture ferroviaire.....	125
L'architecture industrielle et commerciale	126
L'architecture institutionnelle.....	128
L'architecture agricole	129
Les granges-étables.....	129
Les hangars et autres bâtiments agricoles.....	131
Les ponts.....	132
Les énoncés de valeur patrimoniale des 100 biens de plus grand intérêt	135
Albertville.....	136
Amqui	137
Causapscal	153
Lac-au-Saumon.....	168
Lac-Casault (TNO)	177
Routhierville (TNO)	181
Saint-Damase	185
Sainte-Florence.....	187
Sainte-Irène.....	190
Saint-Léon-le-Grand.....	191
Saint-Moïse	192
Saint-Noël	194
Saint-Tharcisius	195
Saint-Zénon-du-Lac-Humqui.....	196
Sayabec	198
Val-Brillant.....	206

Conclusion et recommandations.....	211
Constats généraux.....	211
État physique.....	211
État d'authenticité.....	211
Valeur patrimoniale globale.....	212
Pertes patrimoniales.....	212
Conclusion	215
Recommandations	216
1. Approfondir les connaissances	216
2. Reconnaître et signifier la valeur patrimoniale de certains bâtiments	217
3. Sensibiliser et informer la population	218
4. Accompagner et outiller le citoyen	219
5. Inciter les propriétaires à mettre en valeur leur bâtiment	221
6. Donner l'exemple	222
7. Se doter d'outils d'urbanisme efficaces.....	223
Sources documentaires	227
Annexe : Liste des biens patrimoniaux inventoriés.....	231

Introduction

Description du mandat

Cet inventaire découle d'une problématique bien réelle que connaissent plusieurs Villes et MRC du Québec. Les municipalités qui disposent d'un règlement visant l'implantation et l'intégration architecturale (PIIA) peinent à mettre en application un tel règlement, faute de formation et de sensibilisation. Ces mêmes décideurs sont également confrontés à des citoyens qui ne reconnaissent pas le bien fondé d'un PIIA et qui sont peu sensibilisés à la richesse patrimoniale dont ils sont les détenteurs. Certaines interventions physiques sur des bâtiments en altèrent souvent l'intégrité architecturale. De plus, plusieurs bâtiments d'intérêt qui devraient l'être ne sont pas encore protégés en vertu de la *Loi sur les biens culturels*. Cet inventaire en patrimoine bâti sera un outil de plus pour une meilleure gestion et une sensibilisation accrue des différents acteurs dans la conservation et la mise en valeur du patrimoine local et régional.

La MRC de La Matapédia n'en est pas à ces premiers outils en matière de patrimoine. Après avoir adhéré au réseau de *Villes et villages d'art et de patrimoine* en 2002, la MRC s'est dotée d'une politique culturelle et d'un plan de mise en œuvre dont ont découlé plusieurs initiatives : la coordination des prix du patrimoine, la réalisation de fiches techniques sur la restauration patrimoniale (dans un projet couvrant l'ensemble du Bas-Saint-Laurent), les efforts de classement et de restauration du pont couvert de Routhierville et le soutien aux municipalités dans la citation de bâtiments d'intérêt. Par ailleurs, le schéma d'aménagement révisé en 2001 ainsi que les plans et règlements d'urbanisme des municipalités tiennent compte de plusieurs sites d'intérêt patrimonial.

Cet inventaire du patrimoine bâti de la MRC de La Matapédia avait comme principaux objectifs de répertorier et de dresser une fiche sommaire pour environ 400 bâtiments patrimoniaux, essentiellement construits avant 1920, et une fiche exhaustive pour le quart d'entre eux qui possèdent une valeur patrimoniale supérieure; de faire état de la problématique entourant la conservation du patrimoine bâti dans chacune des municipalités de la MRC, notamment au niveau des pertes patrimoniales encourues et des outils mis en place ; de proposer, tant pour la MRC que les municipalités locales, des moyens législatifs, incitatifs et de sensibilisation à mettre en place pour mieux protéger les éléments significatifs du patrimoine bâti et suggérer des moyens pour mettre en valeur les bâtiments d'intérêt patrimonial supérieur.

Les travaux d'inventaire du patrimoine bâti se sont divisés en deux volets. Le premier volet, touchant l'inventaire proprement dit du territoire de la MRC, s'est déroulé en plusieurs étapes : 1) démarrage et travaux préparatoires, 2) la collecte d'informations sur le terrain pour plus de 400 bâtiments ou ouvrages d'intérêt patrimonial, 3) le traitement et la saisie des données dans le système PIMIQ, 4) la recherche documentaire sommaire. Le deuxième volet, consacré à l'évaluation patrimoniale et à la synthèse, s'est également réalisé en quelques étapes : 5) l'analyse et l'évaluation des biens patrimoniaux d'intérêt supérieur, 6) la synthèse de l'inventaire, 7) la caractérisation patrimoniale sommaire des municipalités, 8) les recommandations pour la préservation et la mise en valeur du patrimoine, 9) la mise en forme du rapport. Chacune de ces étapes sont mieux décrites dans les pages qui suivent.

Le présent rapport accompagne la base de données PIMIQ colligeant l'ensemble des informations sur les bâtiments inventoriés. On retrouve dans ce rapport une caractérisation sommaire de chacune des municipalités, une brève synthèse des courants et des typologies architecturales rencontrés, quelques constats généraux, des recommandations quant aux suites à donner à cet inventaire ainsi que des sections sur la méthodologie employée, la bibliographie et la liste des bâtiments inventoriés.

Méthodologie et démarches de recherche

Les travaux qui ont mené à l'inventaire du patrimoine bâti se sont déroulés en plusieurs étapes. La réalisation du présent mandat s'est amorcée par une rencontre de démarrage entre la MRC et le chargé de projet de Patri-Arch afin de mettre au point les aspects techniques et scientifiques de l'étude. C'est à ce moment que des documents tels que des études et inventaires existants, listes, données du rôle d'évaluation, documentation pertinente, cartes, schémas d'aménagement et plans d'urbanisme, etc.) ont été remis par la MRC. De là, une stratégie a été planifiée afin d'optimiser les travaux de relevés et les déplacements sur le terrain.

La collecte de données sur le terrain s'est effectuée dans la semaine du 4 au 8 octobre 2010. Pour ce faire, trois équipes de deux personnes ont arpenté le territoire. Cette étape consistait à relever sur le terrain, pour les 400 biens présélectionnés à partir de l'année inscrite au rôle d'évaluation, les diverses informations qui seront contenues dans la fiche de la base de données, c'est-à-dire essentiellement les caractéristiques architecturales et descriptives (type et forme des composantes, matériaux, état physique, etc.). La description des immeubles ne concernait que leur aspect extérieur visible de la voie publique. Aucune visite ni analyse des composantes intérieures et des parties non visibles des bâtiments n'était prévue.

De façon parallèle, les biens inventoriés ont fait l'objet d'un relevé photographique des façades visibles de la voie publique et, dans certains cas, de détails architecturaux d'intérêt. Aucune pénétration dans les cours arrière, propriétés privées ou espaces clos n'a été effectuée. De deux à cinq photographies de chaque bien ont été prises. Les photographies numériques ont ensuite été classées, identifiées et archivées pour faciliter leur utilisation.

L'étape suivante consistait à inclure toutes les données administratives (localisation, matricule, statut, etc.) ainsi que les données alphanumériques de l'inventaire, recueillies sur le terrain, dans la base de données PIMIQ (Patrimoine immobilier, mobilier et immatériel du Québec) liée au Répertoire du patrimoine culturel du Québec. Les photographies ont été également incluses dans le système.

L'ensemble des 400 biens présélectionnés ont donc fait l'objet d'une fiche sommaire. Le contenu de cette fiche sommaire reprend les items suivants :

- ❖ Données administratives : Nom du bien, ID, type de bien, adresse (no civique, voie, municipalité, MRC), les coordonnées GPS, le statut juridique).
- ❖ Données architecturales : Catégorie fonctionnelle (fonction d'origine), état physique, état d'authenticité, plan au sol, nombre d'étages, matériaux (structure, fondations, élévations,

toit, portes et fenêtres), annexes, saillies, types de portes, fenêtres et lucarnes, ornementation.

- ❖ Données historiques : Date ou période de construction connue ou estimée (rôle d'évaluation).
- ❖ Photographies.

Les recherches documentaires et iconographiques appliquées à cet inventaire sont demeurées des recherches relativement sommaires dans les sources secondaires. Nous n'entendons pas faire des recherches poussées en archives auprès des sources primaires, ni faire des enquêtes orales, ni établir les chaînes des titres pour chaque propriété inventoriée. Bien sûr, si des données historiques existaient dans certains documents publiés, études ou anciens inventaires, elles ont été incluses dans la fiche, de même que des informations que certains propriétaires ont pu nous donner lors des visites sur le terrain.

Les principales monographies, études et circuits historiques existants, les bulletins de la Société historique de la Matapédia, les collections numériques accessibles via l'Internet, comme celles de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et le Répertoire du patrimoine culturel du Québec ont été consultées et les données recueillies ont été intégrées à la base de données. Le cas échéant, les références bibliographiques consultées ont été inscrites à l'endroit approprié dans la fiche.

Dans le cas de bâtiments ou d'ouvrages n'ayant fait l'objet d'aucune documentation, il est possible que la section « données historiques » de la fiche d'inventaire demeure incomplète, à l'exception de l'année de construction basée sur la fiche du rôle d'évaluation ou sur les observations relatives à l'architecture et à l'aménagement du territoire.

L'étape suivante consistait à identifier les 100 biens qui nous apparaissaient avoir le meilleur potentiel patrimonial. Essentiellement, ces biens avaient obtenu une cote « Bon » tant pour l'état physique que l'état d'authenticité dans la fiche sommaire suite aux travaux sur le terrain. Les bâtiments possédant une cote « Mauvais » dans l'un ou l'autre de ces critères ont pour la plupart été écartés et n'ont pas fait l'objet d'une évaluation patrimoniale exhaustive. Toutefois, il n'est pas impossible que quelques bâtiments d'une grande authenticité, mais qui sont en mauvais état en raison d'un manque d'entretien, aient tout de même été évalués car leur potentiel de mise en valeur demeure très fort.

Les 100 biens patrimoniaux sélectionnés ont ensuite fait l'objet d'une évaluation qui a pris en compte l'état de conservation, l'état d'authenticité, la valeur intrinsèque du bâtiment et de la qualité du milieu environnant. Ainsi, l'évaluation patrimoniale ne s'est pas faite seulement en vertu de l'ancienneté et de critères esthétiques, mais selon une échelle de critères plus complète. L'évaluation patrimoniale tient ainsi compte de plusieurs valeurs pour bien dégager le potentiel monumental et historique : 1) ancienneté et intérêt historique, 2) valeur d'usage et rareté, 3) intérêt artistique et architectural, 4) degré d'authenticité, 5) intérêt paysager. Une cote patrimoniale (exceptionnelle, supérieure, bonne, moyenne et faible) a été attribuée à chacun de ces 100 biens patrimoniaux. En voici la signification :

Valeur exceptionnelle : Valeur à l'échelle nationale, c'est-à-dire que la valeur patrimoniale dépasse largement l'échelle locale ou régionale. Il s'agit d'éléments rares, d'équipements spécialisés qui sont des points de repère dans le paysage ou qui ont joué un rôle historique majeur dans le développement d'un lieu. Ayant habituellement déjà une valeur patrimoniale reconnue par le milieu, les bâtiments de valeur exceptionnelle sont habituellement classés monuments historiques ou mériteraient de l'être.

Valeur supérieure : Valeur forte à l'échelle locale ou régionale, au-dessus de la moyenne des bâtiments patrimoniaux recensés. Il s'agit d'éléments qui sont bien préservés dans l'ensemble. Leur valeur patrimoniale est habituellement reconnue dans le milieu ou évidente pour le non initié. Il peut s'agir d'une église, d'un presbytère ou d'un couvent, d'une maison particulièrement bien conservée, d'un pont couvert. Certains de ces bâtiments pourraient être cités monuments historiques à l'échelle municipale.

Valeur bonne : Valeur qui rejoint un nombre important de propriétés qui sont dans la moyenne, c'est-à-dire qui possèdent des attributs intéressants ou significatifs qui permettent de statuer sur leur ancienneté, leur intérêt architectural (ex. : style) et leur appartenance à un paysage donné ou un ensemble architectural sans nécessairement se démarquer de façon importante. Il peut s'agir de maisons de styles courants (néoclassique québécoise, mansardée, vernaculaire) qui ont préservé plusieurs de leurs caractéristiques mais qui peuvent avoir subi quelques interventions réversibles (ex. bardeau d'asphalte sur le toit, fenêtres changées).

Valeur moyenne : Valeur habituellement attribuée à des maisons ou bâtiments qui ont subi un nombre important de transformations qui brouillent un peu l'ancienneté, l'intérêt architectural (ex. : style) et l'appartenance à un paysage ou situé dans un environnement quelconque. Cela n'empêche pas que le bâtiment puisse posséder un bon potentiel de mise en valeur si des travaux adéquats étaient effectués.

Valeur faible : Valeur attribuée à un bâtiment récent ou un bâtiment qui a presque tout perdu ses éléments d'intérêt ou qui a connu des transformations irréversibles qui dénaturent beaucoup son aspect d'origine.

Chacun des biens évalués a fait l'objet d'un court texte justifiant la valeur patrimoniale accordée. Ces textes ont ensuite été saisis dans le système PIMIQ et sont aussi présentés à la fin de ce rapport de synthèse. Pour cette centaine de biens, la fiche exhaustive comprend donc, en plus :

- ❖ Informations historiques : Personnages, organismes ou événements liés ;
- ❖ Évaluation patrimoniale : Intérêt archéologique, artistique et architectural, ethnologique, historique, paysager, technologique et scientifique, etc. ;
- ❖ Commentaires sur la valeur patrimoniale.

Quelques données, dont les photographies, l'adresse, la valeur patrimoniale et l'historique de cette centaine de biens patrimoniaux, sont diffusées en ligne sur le Répertoire du patrimoine culturel du Québec.

La dernière étape était consacrée à la rédaction d'une synthèse de l'inventaire qui consistait, en premier lieu, à dresser brièvement le portrait patrimonial de chaque municipalité de la MRC, à savoir les zones ou les concentrations importantes de patrimoines (noyau villageois ou paroissial, rangs anciens, ensembles, etc.), les biens patrimoniaux de grand intérêt (architecture remarquable, monument protégé ou non, etc.), les types de paysages culturels en présence (caractère rural, urbain ou forestier, hydrographie, topographie) en les mettant en contexte avec l'histoire du lieu (fondation de la paroisse ou de la municipalité, faits historiques importants, contexte socio-économique, etc.). Par ailleurs, l'examen des outils mis en place dans chacune des municipalités (plans ou règlements d'urbanisme, PIIA, *Loi sur les biens culturels*, circuits patrimoniaux, etc.) a permis de dresser un bref portrait des moyens législatifs et incitatifs en vigueur.

Ensuite, les principales caractéristiques du patrimoine bâti des territoires inventoriés sont présentées selon les typologies formelles (par styles architecturaux) ou par typologies fonctionnelles (selon leur fonction). Des photographies récentes ou anciennes, dressant le portrait de l'âge, de la fonction ou de la valeur attribuée aux bâtiments et ensembles inventoriés, illustrent cette synthèse. Enfin, la synthèse a aussi permis de faire ressortir des constats quant à l'état actuel du patrimoine bâti de la MRC. Ces constats touchent l'état physique du parc immobilier ancien, son état d'authenticité en général, les forces et les faiblesses du milieu à cet égard ainsi que les éléments de plus grande valeur ou les sites menacés et en péril. Ensuite, des constats plus spécifiques concerneront chaque secteur d'intervention.

Enfin, de la caractérisation patrimoniale et de l'analyse des outils en place pour chacune des municipalités sont ressortis des constats et des recommandations dans le but d'améliorer la situation, soit en proposant de nouvelles mesures réglementaires et législatives, mais aussi incitatives et de sensibilisation. Des recommandations générales qui s'appliquent à l'ensemble de la MRC ont également été formulées au niveau régional.

Système d'identification des photographies

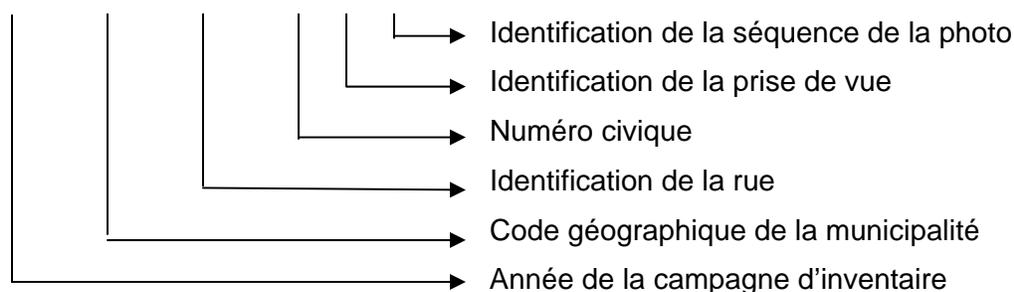
Dans le but de faciliter le classement, l'indexation et l'archivage des photographies numériques réalisées lors des travaux sur le terrain, un système d'identification a été élaboré. L'identification de chacune des photographies numériques, qui se compose de chiffres et de lettres, se détaille comme suit :

- 1° L'année de la visite sur le terrain et du relevé photographique actuel
- 2° Le code géographique de la municipalité

Albertville	07025	Sainte-Irène	07040
Amqui	07047	Sainte-Marguerite-Marie	07005
Causapscal	07018	Saint-Léon-le-Grand	07030
Lac-au-Saumon	07057	Saint-Moïse	07095
Lac-Casault	NR060	Saint-Noël	07100
Routhierville	NR070	Saint-Tharcisius	07070
Saint-Alexandre-des-Lacs	07065	Saint-Vianney	07075
Saint-Cléophas	07090	Saint-Zénon-du-Lac-Humqui	07035
Saint-Damase	07105	Sayabec	07085
Sainte-Florence	07010	Val-Brillant	07080

- 3° Un acronyme de quatre lettres associé au nom de la rue sur laquelle est située la propriété.
- 4° Le numéro civique de la propriété. Toujours à quatre chiffres. Dans les cas où le numéro civique se compose de moins de quatre chiffres, des 0 ont été inscrits en premier lieu. Lorsqu'il y avait plus d'un numéro civique sur un bâtiment, seul le plus petit est indiqué.
- 5° Le numéro de la prise de vue (voir le devis photographique de la page suivante).
- 6° Le numéro séquentiel de la prise de vue lorsque plus d'une photographie a été prise pour la même adresse

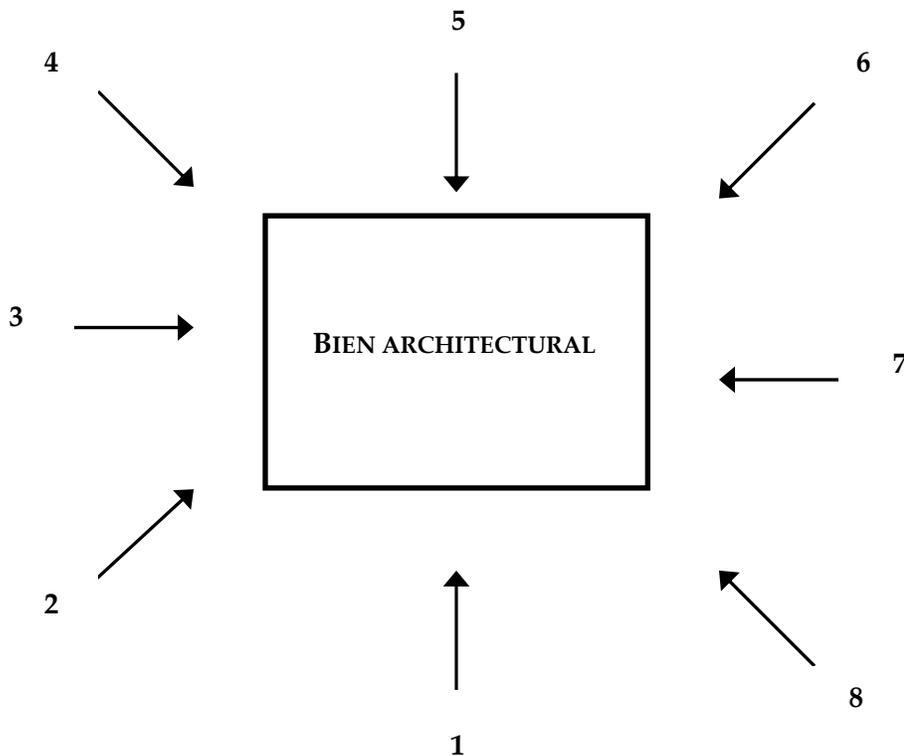
Ex : 2010_07070_PRIO_0040_03_02



Pour cet exemple, il s'agit de la photo des façades principale et latérale gauche du bâtiment situé au 40, rue Principale Ouest à Saint-Tharcisius en 2010.

Devis photographique

1. Vue frontale de la façade principale
2. Vue d'angle 1 – angle façade principale et façade latérale gauche
3. Vue frontale de la façade latérale gauche
4. Vue d'angle 2 – angle façade latérale gauche et façade arrière
5. Vue frontale de la façade arrière
6. Vue d'angle 3 – angle façade arrière et façade latérale droite
7. Vue frontale de la façade latérale droite
8. Vue d'angle 4 – angle façade latérale droite et façade principale



9. Détail
10. Édifices annexes
11. Cour arrière et stationnements
12. Enseignes et affichages
13. Le site dans son environnement : Vue d'ensemble à l'approche du site

Caractérisation patrimoniale de chacune des municipalités de la MRC de La Matapédia

Cette section du rapport de synthèse présente, pour chacune des 18 municipalités et de deux territoires non-organisés, une brève caractérisation patrimoniale. Chacune de ces caractérisations comprend un portrait géographique (localisation, superficie, population) comprenant les types de paysages culturels en présence (caractère rural, urbain ou forestier, hydrographie, topographie). Ensuite, un bref portrait historique (fondation de la paroisse ou de la municipalité, faits historiques importants, contexte socio-économique, etc.) permet de mettre en contexte le patrimoine bâti qu'on y retrouve. On dresse ensuite le portrait patrimonial de chaque municipalité, à savoir les zones ou les concentrations importantes de patrimoines (noyau villageois ou paroissial, rangs anciens, ensembles, etc.), les biens patrimoniaux de grand intérêt (architecture remarquable, monument protégé ou non, etc.). Dans certains cas, la perte de certains biens patrimoniaux, lorsque documentée, est mentionnée. Par ailleurs, l'examen des outils mis en place dans chacune des municipalités pour protéger son patrimoine bâti (plans ou règlements d'urbanisme, PIIA, *Loi sur les biens culturels*, circuits patrimoniaux, etc.) a permis de dresser un bref portrait des moyens législatifs et incitatifs en vigueur.



Carte de la MRC de La Matapédia. Source : MRC de La Matapédia.

Albertville

La municipalité d'Albertville est située au sud de la MRC de La Matapédia et compte, en 2010, 304 habitants pour une superficie de 104,55 km²¹. La municipalité est délimitée au nord par Lac-au-Saumon, à l'ouest par Saint-Léon-le-Grand et le TNO de Terre-Vaseuse, au sud par Sainte-Florence et à l'est par Causapscal. On y retrouve quelques lacs, dont le lac Indien, le lac Casgrain, le lac Matalik et le lac Milnikek ainsi que la rivière Matalik. Le territoire y est accidenté et largement boisé. Le village ne compte que deux rues, mais on retrouve plusieurs rangs sur le territoire.



L'un des nombreux lacs d'Albertville.

C'est en 1899 que les premiers colons arrivent sur les terres d'Albertville, au nombre de trois familles. Ces colons étaient particulièrement intéressés par les nombreuses possibilités que pouvait leur offrir la forêt². Dès 1900, une de ces familles, celle de Joseph Laforce, construit un barrage sur la rivière Matalik, érige une scierie et construit des meules. Un autre membre de cette famille, Ernest Laforce, réussit à faire venir François Valet à Matalik, nom alors donné à Albertville. François Valet fera beaucoup pour la petite communauté. Il entre en contact avec Monseigneur Blais afin que ce dernier donne un nom plus catholique au village. Toutefois, puisqu'il ne s'agit pas encore d'une paroisse, Monseigneur Blais refuse de donner un nouveau nom à ce village. François Valet choisira donc lui-même le nom, soit celui d'Albertville en l'honneur de l'évêque, Albert Blais³.



Un chemin rural d'Albertville.

Il faut toutefois attendre 1910 avant que d'autres familles viennent s'installer. Cette année là, elles seront neuf à s'établir à Albertville et viennent surtout de la Beauce et de Bellechasse par l'entremise du cercle de colonisation de Notre-Dame-du-Chemin de Québec⁴. La mission est créée en 1912. Elle est érigée canoniquement et civilement en 1920 sous le vocable Saint-Raphaël-d'Albertville, par détachement de la paroisse de Saint-Jacques-le-Majeur-de-

1. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne.
< <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07025/> >. Consulté le 10 novembre 2010.
2. Michel Pelletier, *Mon coin de pays... La Matapédia*. s.l. sn. 1995, p.129.
3. *Ibid.*, p. 129
4. Commission de toponymie du Québec. « Albertville (municipalité) » En ligne.
< http://www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/fiche.aspx?no_seq=333996 >. Consulté le 10 novembre 2010.

Causapsca⁵. C'est également cette même année qu'est construite l'église paroissiale. En 1930, la municipalité de la paroisse de Saint-Raphaël-d'Alberville est constituée par détachement de celle de Saint-Edmond-du-Lac-au-Saumon. Les années 1940 et 1950 sont deux décennies prospères pour Alberville, la population allant jusqu'à près de 1 200 personnes en 1950⁶. En 1997, la municipalité abandonne son statut de paroisse et abrège son nom pour Alberville⁷. Aujourd'hui, l'économie repose sur deux secteurs, soit la forêt et l'agriculture.

Dix bâtiments d'intérêt patrimonial ont été retenus lors de cet inventaire. Il s'agit pour la plupart de résidences villageoises ou rurales issues du courant vernaculaire américain qui a dominé dans les premières décennies du 20^e siècle, époque où la municipalité s'est développée. Plusieurs de ces maisons sont revêtues de bardeaux de cèdre, tout comme les nombreux bâtiments agricoles qui les accompagnent. Un bâtiment a particulièrement retenu notre attention. Il s'agit de l'ancien magasin général situé au cœur du village. Bien préservé, tout comme ses bâtiments secondaires, ce bâtiment possède un véritable potentiel patrimonial.

Il n'existe aucune mesure législative ou réglementaire concernant la protection du patrimoine sur le territoire d'Alberville. Comme la plupart des autres municipalités de la MRC, et en particulier celles qui doivent faire face à un contexte de dévitalisation, certains bâtiments anciens sont disparus et d'autres ont été lourdement rénovés, altérant du fait même leur potentiel patrimonial.



Église de Saint-Raphaël d'Alberville.



L'ancien magasin général d'Alberville, 1087, rue Principale.

5. Mémoire du Québec. 14 mars 2010. « Alberville » In *Municipalité*. En ligne. < http://www.memoireduquebec.com/wiki/index.php?title=Alberville_%28municipalit%C3%A9%29 >. Consulté le 10 novembre 2010.
6. Michel Pelletier, *Op. cit.*, p. 131.
7. Commission de toponymie du Québec. *Op. cit.*

Amqui

Amqui est la plus grande ville de la MRC de La Matapédia. En 2010, 6 272 habitants vivaient sur les 125,90 km² de son territoire⁸. Amqui s'est développée au carrefour des rivières Matapédia et Humqui et de chaque côté de la rivière Matapédia. La ville est traversée par la route 132, qui longe le tracé du chemin de fer et qui constitue, avec la route 195, les axes touristiques principaux de la région et des voies importantes de transit utilisées par la majorité de la population. La ville est logée dans une grande vallée à pentes douces. À l'extérieur du noyau de la ville, se déploient champs et forêts. Cette mixité du milieu agricole et forestier est une caractéristique importante de la municipalité.

En 1848, Marcel Brochu, fils de Pierre Brochu, premier colon de la vallée de la Matapédia, remplace un écossais du nom de Lowe, ou Loof, comme gardien d'un des postes à relais du chemin Kempt et situé à la décharge du lac Matapédia. Considéré comme le premier colon d'Amqui, Brochu y réside en permanence et pratique l'agriculture. La construction du nouveau chemin Matapédia de 1862 à 1867 et l'arrivée du chemin de fer Intercolonial dans les années 1870 à la hauteur d'Amqui incitent quelques familles à s'installer sur le futur territoire d'Amqui.

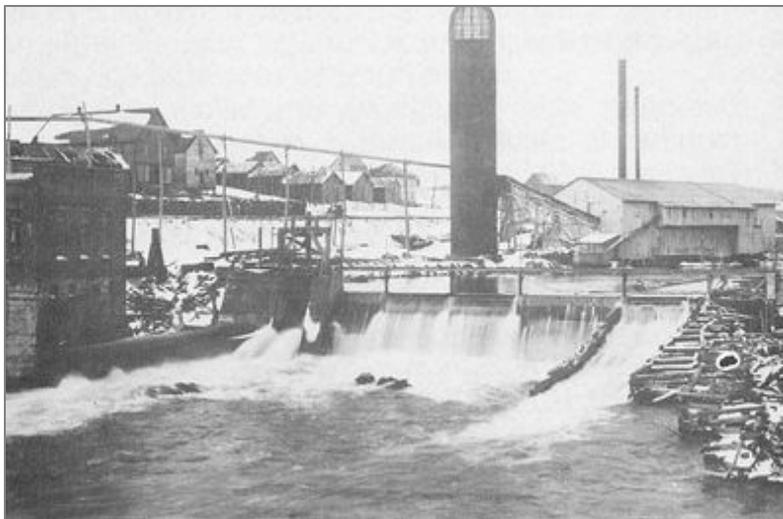
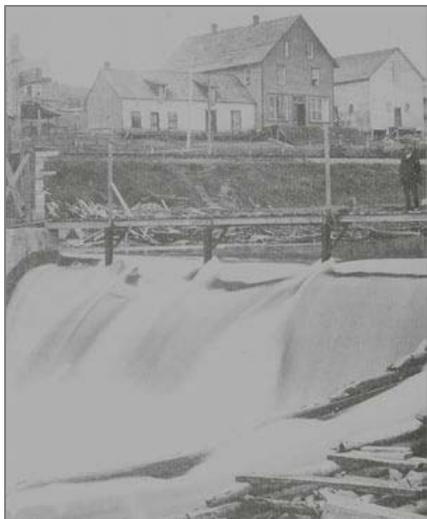


Pont de l'Intercolonial, 1875, BAC.

La présence d'un chemin de fer modifie grandement les perspectives de développement du territoire. Il ouvre à la colonisation des terres jusque-là peu accessibles et inhabitées et permet de créer de nouveaux débouchés économiques. L'implantation de l'industrie forestière dans la région matapédienne lui est notamment redevable. Grâce au chemin de fer, les compagnies forestières peuvent expédier les produits de bois et introduire plus facilement la main-d'œuvre et les outils nécessaires au travail forestier.

En 1876, une première scierie, celle d'Alexander Grant, anciennement située dans la cour de l'actuel Hôtel Gagnon, ouvre ses portes sur le futur territoire d'Amqui et emploie environ 150 personnes. En 1880, Charles Pearson, meunier, érige un moulin à farine en bordure de la rivière Matapédia et construit une écluse pour réguler le débit d'eau. Les principales usines de sciage d'Amqui s'installeront près de ce barrage à partir de 1885 dont la Price Brothers ouverte en 1892.

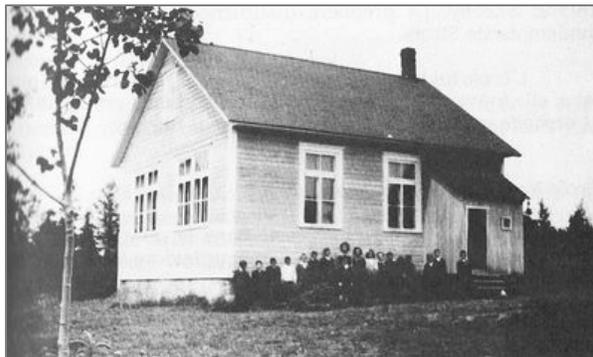
8. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07047/> >. Consulté le 10 novembre 2010.



Bâtiments de la Price Brothers et le moulin Duncan Dubé (sans date). Jacques Larocque, *Vie d'autrefois 1889-1989*, p. 72 et 146.

C'est aussi l'industrie forestière qui est la responsable de la formation du hameau de Couturval. De 1898 à 1910, les frères Couture détiennent un important moulin à scie installé le long de la rivière Tobégote. Un petit village prend naissance et est composé de maisons d'employés, d'une chapelle, d'un hôtel, d'une école et d'un bureau de poste. À la fin des années 1980, un moulin à scie est toujours en fonction dans le rang Couturval.

En 1881, le nombre de résidents devient suffisamment élevé pour que les autorités diocésaines fondent la mission Saint-Benoît-Joseph-Labre et autorisent la construction d'une chapelle en bois qui sera érigée du côté est de la rivière Matapédia, près du pont et dont la construction est terminée en 1884. Cette année-là, on trouve une soixantaine de familles qui vivent en grande partie de l'agriculture et de l'industrie forestière. En 1887, un curé permanent s'installe dans la communauté. Il réside dès 1891 dans un petit presbytère construit derrière la chapelle. Comme la maison de Marcel Brochu devient trop petite pour continuer à servir d'école, on entame la construction d'une école en 1887 à côté de la chapelle. Au cours de la décennie suivante, des écoles sont aussi construites à l'extérieur du village pour desservir la population des rangs.



École n° 6 du rang Saint-Philippe, 1946. *Amqui ; Cent ans à raconter, 1889-1999*, p. 139.

La décennie 1890 marque une phase d'expansion sans précédent. En 1889, la paroisse Saint-Benoît-Joseph-Labre d'Amqui voit le jour et obtient son statut de municipalité l'année suivante. Entre 1890 et 1900, la population quadruple. Cette dernière élit son premier maire en 1891 et l'année suivante, la Price Brothers, la plus grosse scierie qu'aura connue la ville, s'installe en bordure de la rivière Matapédia. Cette effervescence attire institutions financières et commerces. En 1904, la première succursale bancaire du village, soit la Banque Nationale,

entre en activité. Entre 1894 et 1907, plusieurs commerces ouvrent leurs portes pour desservir la population grandissante, et s'installent sur la rue de la Gare (boulevard Saint-Benoît Ouest), bénéficiant de l'achalandage de la gare, et sur la rue du Pont, qui mène à l'église. On retrouve entre autres, les magasins généraux de Théodore Ross, de C. Robitaille, de Duncan N. Dubé et de P. Z. Dubé. Ce dynamisme amène également l'établissement de plusieurs hôtels sur la rue de la Gare, dont le premier est construit vers 1908-1910. En 1907, le village d'Amqui, ayant les besoins d'une petite ville, et la paroisse Saint-Benoît-Joseph-Labre, essentiellement agricole, se séparent pour former deux entités distinctes.



Rue de la Gare, 1927, BAnQ.



Hôtel Gagnon, sans date, BAnQ.

En 1901, la population scolaire de la ville est devenue assez importante pour justifier la venue des Sœurs Notre-Dame du Saint-Rosaire qui arrivent l'année suivante et s'installent dans un couvent neuf.

Ce dernier est démoli en 1957, devenu inutilisé depuis l'ouverture de l'École normale en 1949 qui est dirigée par les Ursulines et les Frères de l'instruction chrétienne. En 1920, l'Académie, une école pour garçons dirigée par des laïcs, est construite selon les plans de l'architecte Oscar Beaulé. Cette institution, anciennement située à l'emplacement du parc A. T. Rostand, ferme ses portes à la fin des années 1960 et est démolie quatorze ans plus tard.



Magasin D. N. Dubé, vers 1912. Jacques Larocque, *Vie d'autrefois 1889-1989*, p. 45.



Couvent des sœurs Notre-Dame du Saint-Rosaire, v. 1910. Jacques Larocque, *Vie d'autrefois 1889-1989*, p. 95.

La chapelle est remplacée en 1917 par une église plus grande et plus moderne. Les travaux sont terminés en 1922.



Académie pour garçons, sans date. Jacques Larocque, *Vie d'autrefois 1889-1989*, p. 102.



Église d'Amqui, sans date, BAnQ.

Une seconde école de garçons, le collège Saint-Benoît dirigé par les Frères de l'Instruction chrétienne, est ouverte en 1958. Depuis le départ des Frères en 1969, les anciens locaux sont occupés par la Commission scolaire de la vallée de la Matapédia et le Centre matapédien d'études collégiales (CMÉC) depuis 1995.

En 1948, la paroisse devient le village d'Amqui. En 1961, la municipalité du village d'Amqui obtient son statut de ville, ce qui en fait la première ville de la Vallée de la Matapédia. Trente ans plus tard, la ville d'Amqui et la paroisse Saint-Benoît-Joseph-Labre fusionnent formant ainsi l'une de plus importantes localités de l'Est-du-Québec. Les multiples institutions scolaires, l'hôpital, les centres administratifs, les commerces, plusieurs petites entreprises et une quarantaine de fermes en font le principal centre de services du territoire de la MRC et le pôle commercial de la région.

Encore aujourd'hui, la trame de développement initiale d'Amqui a été conservée. Les commerces, hôtels et restaurants sont localisés près de la gare de chemin de fer, sur la rive ouest de la rivière Matapédia, alors que les établissements communautaires s'implantent près de l'église, sur la rive opposée (CMÉC, centre de personnes âgées, école Sainte-Ursule). Des institutions bancaires et des commerces s'établissent aussi sur la rue du Pont, qui était autrefois le seul axe routier reliant les deux rives.



Boulevard Saint-Benoît. Plusieurs commerces et restaurants se trouvent le long de ce boulevard.



Rue du Pont. Ancienne rue commerciale du centre-ville d'Amqui.



Église d'Amqui.



École Sainte-Ursule. L'une des institutions scolaires d'Amqui.



Ferme dans le rang Couturval, entourée de montagne, de terres fertiles et de forêt.



Maison de ferme du rang Saint-François entourée d'arbres matures.

La ville d'Amqui est le territoire le mieux représenté dans l'inventaire du patrimoine bâti de la MRC avec 86 bâtiments répertoriés. Ce corpus prend en compte une grande diversité de bâtiments, soit des résidences villageoises et rurales, des bâtiments commerciaux et institutionnels, deux ponts couverts et la gare.

La gare d'Amqui, construite en 1904 par la compagnie Intercolonial (qui deviendra le Canadien National en 1919), rappelle l'importance que joue le chemin de fer dans l'émergence et le développement de la ville. En effet, Amqui dépendait de ce moyen de transport pour expédier les produits agricoles et les pièces finies de bois. La maison Blanchet-Leclerc, construite par Octave Blanchet, à la fin du 19^e siècle, se trouve dans un état de conservation impeccable, et constitue l'un des rares exemples de maisons traditionnelles québécoises de la ville d'Amqui.



Gare d'Amqui.



Maison Blanchet Leclerc.

La très grande majorité des bâtiments construits dans la première tranche du 20^e siècle et qui abritaient des commerces ont subi des transformations importantes au cours des dernières décennies. L'ancienne Banque de Montréal a été épargnée. Elle a conservé un bon nombre de composantes d'origine comme sa toiture en tôle, son revêtement en brique, sa belle corniche moulurée et plusieurs ouvertures anciennes.

La majorité des résidences anciennes d'Amqui sont issues, comme ailleurs dans la Vallée de la Matapédia, du courant vernaculaire américain. La petite maison sise au 76, rue du Collège possède encore plusieurs des attributs de ce style : revêtement en bardeaux de bois pour les façades, toit à deux versants, fenêtres à guillotine ou à charnière, planches cornière et chambranles. La maison sise au 70, rue Desbiens constitue une variante de ce style.



Ancienne Banque Canadienne Nationale.



Maison du 76, rue du Collège.



Maison du 70, rue Desbiens.

L'ancien bureau de poste construit en 1941 se démarque des autres bâtiments du boulevard Saint-Benoît par son style néo-Tudor et son bon état d'authenticité. L'Auberge Beauséjour, originellement le magasin de Duncan Napoléon Dubé, aurait été construite en 1899, puis agrandie en 1905 pour loger un magasin général. Le bâtiment témoigne du phénomène des magasins généraux qui se répandent à Amqui et ailleurs au Québec durant le 19^e siècle.



Ancien bureau de poste.



Ancien magasin de Duncan Napoléon Dubé.

Les terres fertiles du territoire d'Amqui ont permis l'installation de plusieurs familles d'agriculteurs. Derrière plusieurs maisons de fermes s'érigent, à l'occasion, de belles grandes granges-étables étonnement bien conservées. On trouve aussi deux ponts couverts bien conservés sur le territoire de la ville : le pont des Anses-Saint-Jean, érigé en 1931, et le pont Beauséjour, construit en 1932 au-dessus de la rivière Brûlé dans le rang Beauséjour de la municipalité de Sainte-Odile-sur-Rimouski. Acquis par la ville d'Amqui en 2005, il est restauré et déménagé à son emplacement actuel au-dessus de la rivière Matapédia.



Grange située au 780, route 132.



Pont couvert des Anses-Saint-Jean.

Parmi les « pertes patrimoniales » qu'a pu subir la Ville d'Amqui, notons la disparition ou l'altération de plusieurs bâtiments du centre-ville, notamment sur la rue du Pont et le boulevard Saint-Benoît Ouest, où une grande partie des bâtiments commerciaux ont été lourdement transformés dans les années 1960 et 1970. La consultation de vues anciennes permet de constater les grands dommages. Plus récemment, la Ville d'Amqui a toutefois mis sur pied des mesures spéciales pour protéger et mettre en valeur son patrimoine. À cet effet, elle a adopté en 2005 un plan d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA) qui a pour objectif de prévenir la perte d'authenticité et la dégradation visuelle des bâtiments et des paysages d'Amqui. Ce règlement permet à la municipalité d'assurer un contrôle lors d'un projet d'intégration, d'agrandissement, de transformation, de rénovation, de restauration des façades, de déplacement ou de démolition d'un bâtiment principal situé dans la zone ciblée qui correspond au centre-ville (principalement les rues Desbiens et du Pont et le boulevard Saint-Benoît Ouest), le tout dans un souci d'harmonie et d'unité architecturale et de conservation et de mise en valeur du patrimoine bâti.

La Ville d'Amqui s'est également dotée d'un programme particulier d'urbanisme (PPU) qui a pour objectif de revitaliser et de stimuler l'activité commerciale du vieux centre-ville situé sur les rues suivantes, toutes existantes vers 1910, soit les rues Desbiens, du Pont, Saint-Benoît (jusqu'à la rue du Pont), Gagnon, Caron et des Forges. La partie plus ancienne du centre-ville est délaissée depuis les années 1970 avec la construction d'un centre commercial situé plus loin de ce secteur, sur le boulevard Saint-Benoît à partir de la rivière Matapédia jusqu'à la rue des Bourrasques. La favorisation de ce nouveau secteur et l'attraction commerciale des grosses villes comme Rimouski et Matane ont provoqué la dégradation du milieu bâti et une augmentation de locaux vacants dans le secteur du vieux centre-ville. Plusieurs solutions ont été proposées pour améliorer notamment la circulation et les problèmes de stationnement et rendre certaines zones plus attractives en misant sur l'installation de certains programmes de mise en valeur de ces zones.

Outre ces règlements d'urbanisme, la Ville d'Amqui a cité monument historique la maison Odilon-Vallée qui attend toujours d'être mise en valeur. Elle a aussi mis en place un programme de restauration du patrimoine bâti qui a permis la restauration totale ou partielle de quatre bâtiments.



Pont couvert Beauséjour.

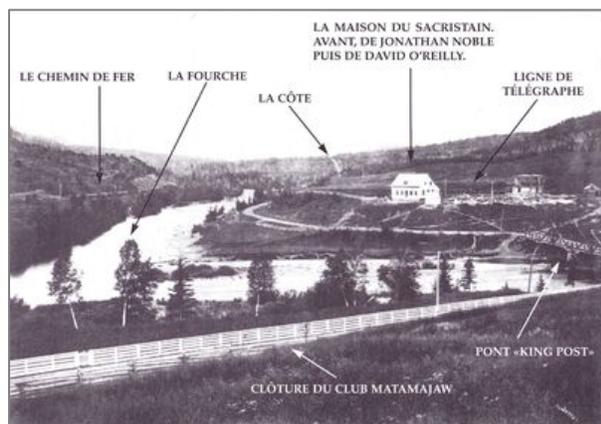


Maison Odilon-Vallée, monument historique cité, 154-156, boulevard Saint-Benoît Ouest.

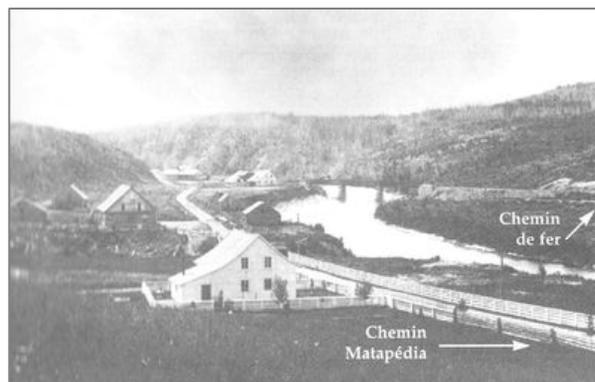
Causapschal

Environ 2 391 habitants résident dans la ville de Causapschal (163,88 km²)⁹ et vivent principalement de l'agriculture, de l'exploitation forestière et du tourisme. La ville est située au confluent des rivières Matapédia et Causapschal, dans un creux de montagne. Le terrain est en déclivité de part et d'autre de la rivière Matapédia et les rues qui serpentent sur ces pentes sont étroites et sinueuses. Les maisons qu'on y trouve sont isolées et en grande partie de style vernaculaire américain. On trouve un ensemble paroissial comprenant l'église, le presbytère et la maison du sacristain, situé sur un petit plateau dominant le village, entouré de l'école primaire, du centre culturel, de l'hôtel de ville et de l'aréna.

Jonathan Noble fait office de premier gardien du poste à relais du chemin Kempt de Causapschal et de premier habitant de la future ville, alors nommé les « Fourches » en raison de son emplacement situé sur la pointe qui sépare les rivières Matapédia et Causapschal. En 1839, il réside dans une maison en bois rond, près de ses champs cultivés. Jusqu'en 1860, seule la famille Noble demeure à Causapschal. Cette même année, son gendre, David O'Reilly, le succède comme gardien jusqu'en 1867, alors que tous les postes à relais deviennent inutilisables avec la construction du nouveau chemin Matapédia. En 1870, le nombre suffisant de familles incite la fondation de la mission Saint-Jacques.



Une des plus anciennes photos de Causapschal, prise par A. Henderson. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 31.



Causapschal House, 1870. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 65.

Au début des années 1870, George Stephen, plus tard Lord Mount Stephen, acquiert des lots de terre près de la rivière Matapédia et loue du gouvernement les droits de pêche des rivières Matapédia et Causapschal afin de pratiquer la pêche au saumon. Il érige un camp de pêche et engage des hommes pour cultiver ses terres, surveiller les fosses et entretenir ses bâtiments. La première chapelle de 1882, un pont couvert sur la rivière Causapschal érigé en 1883 et la première école de 1886 sont construits grâce au financement de Stephen et de sa femme, Charlotte Kane.

9. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07018/> >. Consulté le 10 novembre 2010.



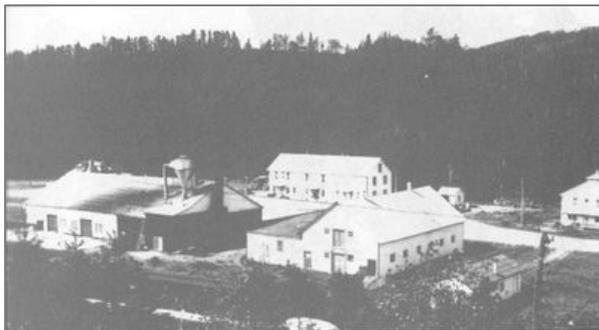
Première chapelle, sans date. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 292.



Pont situé devant l'église et traversant la rivière Matapédia, construit en 1895. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 61.

L'arrivée du chemin de fer à Causapschal dans le milieu des années 1870 contribue à l'essor et au développement de l'agglomération. Il favorise en effet le développement de l'industrie forestière ainsi que l'arrivée et l'établissement de nouveaux colons. Ces derniers deviennent ainsi suffisamment nombreux pour nécessiter la fondation de la paroisse Saint-Jacques-le-Majeur en 1896. L'année suivante, on assiste à l'érection civile de la paroisse.

Après avoir connu une colonisation très lente, Causapschal connaît une hausse démographique très importante. Entre 1891 et 1901 la population quintuple. Cette situation est en grande partie redevable à l'essor de l'industrie forestière. Plusieurs scieries et chantiers entrent en activité et fournissent de l'emploi à bien des pères de famille. En 1927, Édouard Lacroix fonde la Madawaska Corporation et fait construire des entrepôts, une maison de pension, un bureau et un garage sur la rue Cartier.



Bâtiments de la Madawaska, sans date. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 127.



Bureau de la Madawaska, sans date. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 132.

La Canadian International Paper (CIP) acquiert la compagnie de Lacroix dans les années 1950. D'autres entreprises de bois avaient leurs bureaux et entrepôts sur la rue Cartier, dont la Chaleur Bay Mills des frères Champoux, ouverte en 1904 (achetée par la CIP en 1927) et la Fraser. On trouve également des scieries et des chantiers de plus petite envergure dans la municipalité. Causapschal devient donc un petit centre de services où l'industrie du bois joue un rôle central. Plusieurs hôtels s'établissent à proximité de la gare. On y trouve une succursale de la Banque provinciale en 1924 qui est installée, en 1930, coin Morin et Saint-Jean-Baptiste, ainsi que des commerces de tout genre.



Rue Principale avec ses hôtels, 1940. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 200.



Vue du pont, sans date. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 62.

La hausse de la population engendre des besoins plus grands dans le domaine de l'éducation. En 1915, l'école du Saint-Rosaire ouvre ses portes dans le village. Les enseignants laïcs sont remplacés en 1928 par les Sœurs du Saint-Rosaire de Rimouski et les Frères du Sacré-Cœur. Pour les garçons, on érige l'Académie Saint-Jacques cette même année, qui est prise en charge par les Frères du Sacré-Cœur. Ces derniers quitteront Causapsal en 1994. C'est encore la hausse de la population qui nécessite la construction d'une annexe à ce bâtiment connue sous le nom d'école Cossette et construite vers 1949.

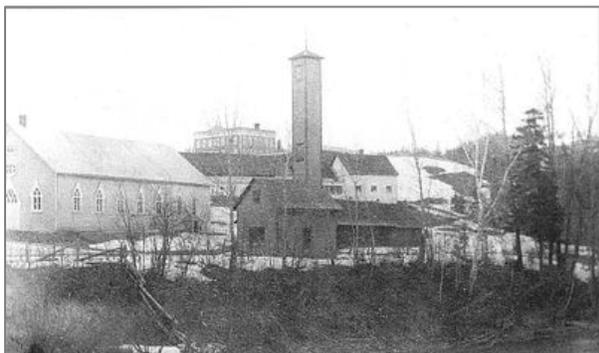


Couvent et son annexe, sans date. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 271.

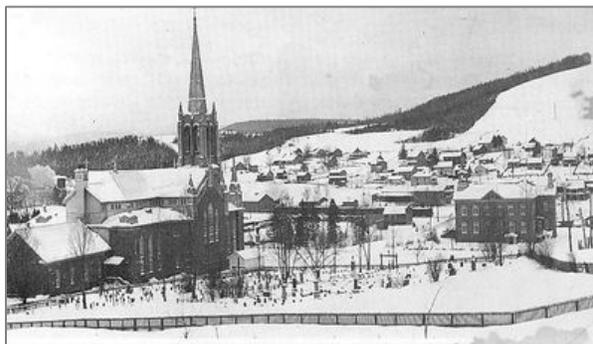


Académie Saint-Jacques et École Cossette, sans date. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 270.

En 1910, une somptueuse église de style néogothique dessinée par les architectes Ouellet et Lévesque, remplace la deuxième chapelle en bois, érigée en 1897. En 1925, Pierre Lévesque, architecte de Québec, signe également les plans du nouveau presbytère.



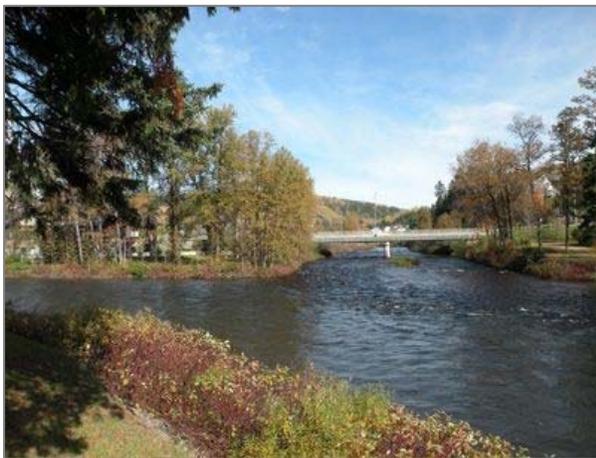
Deuxième chapelle et première caserne de pompiers à beffroi, sans date. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 294.



Vue de Causapsal en hiver avec la nouvelle église, sans date. Brigitte Jean, *D'eau et de lumière*, 1896-1996, p. 296.

En 1928, la municipalité du village de Causapschal et la paroisse se séparent afin de s'administrer séparément en raison de leurs besoins divergents. Si le village est principalement habité par des journaliers, la paroisse est habitée par des agriculteurs. Par ailleurs, un des premiers colons à s'installer comme agriculteur sur des terres près de la rivière Matapédia, un peu en bas de Causapschal, est Ferdinand Heppell qui arrive dans la région en 1877. Un peu plus tard, cet endroit est nommé rang Heppell et ses enfants s'établissent à proximité

En 1962, Causapschal se dote d'un premier hôtel de ville. Avant, les réunions du conseil municipal se déroulaient dans une salle de l'école Saint-Rosaire. Trois ans plus tard, Causapschal obtient son statut de ville. En 1997, la ville de Causapschal et la paroisse Saint-Jacques-le-Majeur fusionnent pour former l'actuelle municipalité de Causapschal.



Confluent des rivières Causapschal et Matapédia.



Rue Saint-Jacques sud.



Vue sur l'ensemble paroissial avec l'église, l'hôtel de ville, l'aréna et l'ancienne école Cossette.



Causapschal, 1940. BAnQ. La ville est blottie dans le creux des montagnes.

Causapscal est bien représentée dans l'inventaire du patrimoine bâti avec 42 biens patrimoniaux recensés. On y retrouve quelques bâtiments institutionnels ou religieux dont l'église, le presbytère, la maison du sacristain, l'académie Saint-Jacques, la gare et l'hôtel de ville, quelques structures industrielles tels que l'ancienne beurrerie et les bâtiments de la Madawaska Corporation ainsi que plusieurs résidences privées. La maison du Docteur-Joseph-Frenette et le pont Heppell, tous deux monuments historiques cités, se retrouvent dans l'inventaire, tout comme les bâtiments du site de pêche Matamajaw, qui profite du statut de site historique classé.



L'église de Saint-Jacques-le-Majeur est le troisième lieu de culte à être construit à Causapscal. Il est érigé entre 1910 et 1912 selon les plans des architectes Ouellet et Lévesque.



La maison du sacristain est occupée et probablement construite par Jonathan Noble au cours de la deuxième moitié du 19^e siècle. L'année de construction de ce bâtiment considéré comme le plus ancien de Causapscal est difficile à déterminer car les sources se contredisent. Cette résidence a été déménagée à deux reprises.



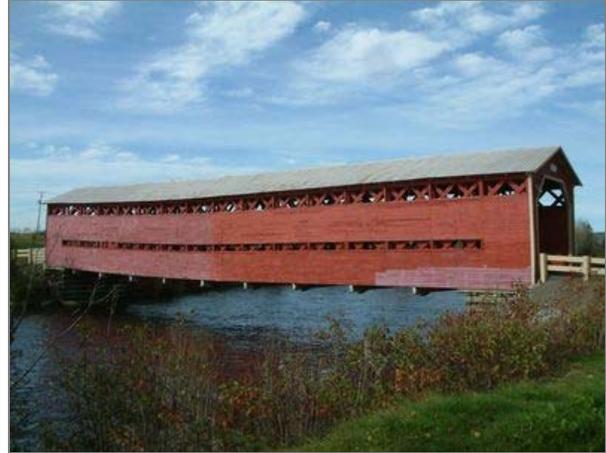
L'un des derniers témoins des activités forestières de la première tranche du 20^e siècle est l'un des bâtiments construits par la Madawaska Corporation d'Édouard Lacroix en 1927.



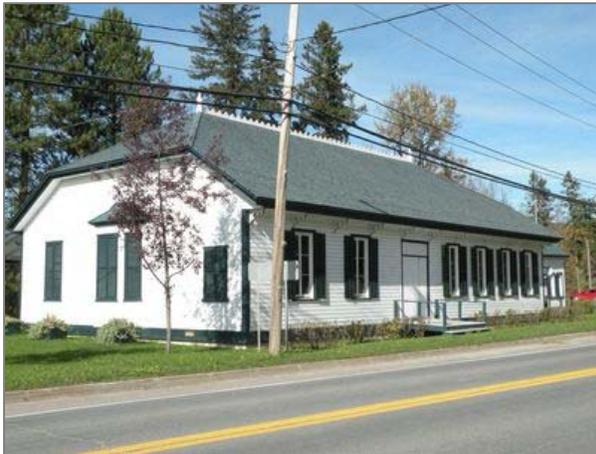
La deuxième gare de Causapscal érigée vers 1912. Malgré les nombreuses modifications qu'on lui a apportées au cours des années, cette gare possède encore plusieurs attributs intéressants.



La maison du Docteur-Joseph-Frenette, citée monument historique, est construite à la fin du 19^e siècle. Joseph Frenette, premier médecin résident de Causapsal, s'y installe en 1907 et y aménage un cabinet médical.



Le pont Heppell, cité monument historique, est construit en 1908 par la famille Heppell pour traverser la rivière Matapédia. Avant cette date, un bac tiré par un cheval et muni d'un système de poulies permettait de franchir l'autre rive.



Le site de pêche Matamajaw, classé site historique en 1984, est implanté sur les anciennes propriétés de Lord Mount Stephen.



Maison Simard, 569, route 132 Est. D'influence Second Empire, cette maison à mansarde à quatre eaux est accompagnée de plusieurs bâtiments secondaires d'intérêt, formant un ensemble très intéressant.



Moulin Laplante, 164, rue Dollard.



Ancienne beurrerie, rue Dollard.

Du côté des « pertes patrimoniales », Causapscal s'en tire relativement bien. Elle a bien perdu quelques bâtiments d'importance mais ces pertes datent d'il y a longtemps. Comme ailleurs, c'est davantage la perte d'authenticité de plusieurs bâtiments résidentiels, due notamment à des rénovations radicales, qui ont causé des pertes au niveau de l'architecture. Le pont couvert Plante, situé au centre-ville, est pour sa part disparu dans les années 1980.

Dans l'intention de préserver et de conserver le patrimoine bâti qui constitue des témoins de l'histoire et des symboles concrets de la culture locale, un règlement sur les plans d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA) a été adopté par la municipalité de Causapscal. Ce règlement permet à la municipalité d'intervenir dans des projets de rénovation, de restauration et de protection de certains sites ou bâtiments situés dans le noyau villageois. Il lui permet également d'imposer des sanctions si les propriétaires des bâtiments ou des sites visés ne respectent pas les différentes clauses du règlement.

Par ailleurs, la MRC de la Matapédia a déjà déterminé des zones à rénover, restaurer ou protéger qui sont situées sur le territoire de Causapscal. Les sites d'intérêt historique et culturel sont les suivants : complexe Matamajaw, ancienne gare, moulin Laplante, ancienne beurrerie, maison du Docteur-Joseph-Frenette, pont Heppell, place du Souvenir et le noyau villageois (partie ancienne de la ville). Les sites d'intérêt esthétique visés par la MRC sont le corridor panoramique de la route 132, les chutes et marais de la rivière Causapscal, le parc des Fourches et le Parc de la Pointe (parc municipal).

Lac-au-Saumon

La municipalité de Lac-au-Saumon, d'une superficie de 79,74 km², compte sur une population de 1 482 âmes¹⁰. Le village est situé au centre de la MRC de La Matapédia entre Amqui et Saint-Léon-le-Grand à l'ouest, Saint-Alexandre-des-Lacs au nord, Causapsca à l'est et Albertville au sud. Le village est situé dans le creux d'une vallée, coincé entre la rive sud du lac au Saumon et une montagne. D'étroites rues sinueuses montent de l'artère principale, soit la rue Saint-Edmond. Les maisons, principalement de style vernaculaire américain, sont construites isolées les unes des autres sur des terrains de petites dimensions. L'église et le presbytère sont situés sur un point élevé qui offre une vue panoramique sur le lac et la partie basse du village. Un parc a été aménagé le long de la voie ferrée et de la rive sud du lac, où l'on trouvait autrefois les bâtiments d'importantes scieries.

La mission Saint-Edmond se développe d'abord dans le rang 1 (actuelle route 132), sur la rive nord du lac au Saumon. Les premiers colons viennent y défricher des terres dès la fin des années 1850 et au début des années 1860. Un premier moulin à scie est érigé sur le ruisseau du lac Pitre, près du rang 1 en 1865. En 1874, on érige la première chapelle de la mission. Un peu plus tard, en 1891, la mission Saint-Edmond est annexée à la paroisse d'Amqui et devient une municipalité en 1903. Une école est construite dans le rang 1 en 1897 ou 1898.



Chapelle de la mission Saint-Edmond, sans date. Bertrand Leblanc, *Lac-au-Saumon. Cent ans et des poussières*, p. 3.

Le chemin de fer Intercolonial terminé en 1876 passe près de la rive sud du lac au Saumon. Il faut cependant attendre encore une décennie pour voir s'établir le premier colon sur ce côté du lac. En 1885, Elzéar Michaud s'installe dans le rang 3 pour y cultiver un lopin de terre. Plusieurs hommes possèdent aussi des lots sur le territoire de l'actuel village dès 1894 ou peut-être un peu avant. L'établissement de plusieurs Acadiens venus des Îles-de-la-Madeleine dans le rang 3, puis 4, 5 et 6, participent à la fondation de la future paroisse de Lac-au-Saumon. Une chapelle-école voit le jour en bordure du rang 3 en 1899-1900 sur la terre de Pierre-Olivier Turbide. Une gare est construite près du rang 2 en 1904 (détruite dans les années 1980).

10. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07057/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

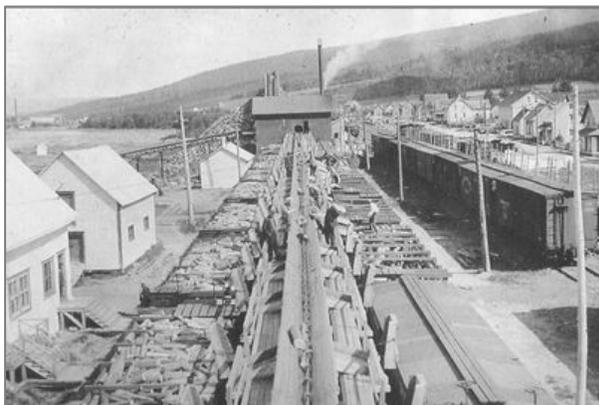


Gare, sans date. Bertrand Leblanc, *Lac-au-Saumon. Cent ans et des poussières*, p. 32.



Chapelle-école du rang 3, sans date. Bertrand Leblanc, *Lac-au-Saumon. Cent ans et des poussières*, p. 23.

Le développement de Lac-au-Saumon est redevable en grande partie à l'installation de plusieurs scieries aux abords du lac, qui est utilisé comme cour de triage du bois. Les billes de bois y sont acheminées des chantiers et flottent sur le lac avant d'être transformées en planches ou en bardeaux dans les scieries érigées à proximité. L'établissement de la Price Brothers au Lac-au-Saumon en 1905, près des rives du lac, donne le véritable coup d'envoi au village. Avant cette date, la scierie d'Hubert Paradis, fondée en 1895, ainsi que la Fenderson arrivée en 1902 ou 1905, procurent de l'emploi aux quelques résidents de Lac-au-Saumon. D'autres scieries contribueront au développement et à l'essor de la ville dont la Brown Corporation ouverte en 1917 (anciennement la scierie J. A. Théberge), puis acquise par la Saint-Lawrence Co en 1922. Des petits moulins tenus par des entrepreneurs locaux sont aussi en opération. Les grandes entreprises ferment leurs portes dans les années 1920 et 1930 suite au krash boursier.



Moulin Brown, vers 1925. À droite, on aperçoit plusieurs maisons de la rue Saint-Edmond. Normand Poirier, *Lac-au-Saumon d'antan*, p. 55.

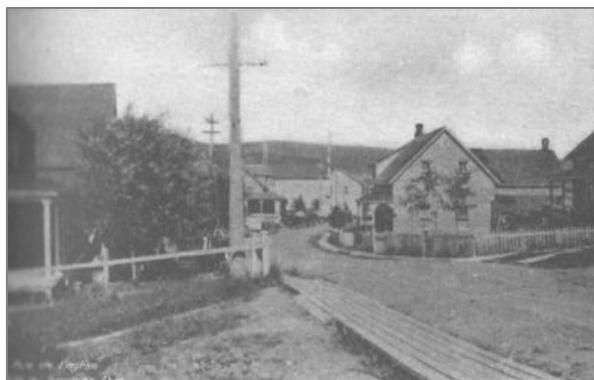


Vue du village, vers 1910-1915. Normand Poirier, *Lac-au-Saumon d'antan*, p. 180.

Les perspectives d'emplois occasionnées par l'industrie forestière provoque une augmentation de la population, stimule l'économie locale et transforme le petit hameau en village de journaliers. Des commerces et des maisons plus cossues s'installent sur les rues Saint-Edmond et de l'Église afin de desservir cette population croissante qui atteint 3 000 habitants en 1930. La Banque Provinciale du Canada ouvre ses portes en 1919 dans la résidence d'un particulier.



Rue Saint-Edmond, vers 1935. Bertrand Leblanc, *Lac-au-Saumon. Cent ans et des poussières*, p. 34.



Rue de l'Église, sans date. Bertrand Leblanc, *Lac-au-Saumon. Cent ans et des poussières*, p. 35.

En 1907, on construit une école dans le village. On lui annexe un couvent en 1913 qui sera occupé quatre ans plus tard par les Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire de Rimouski et on le surhausse d'un étage supplémentaire en 1924. En 1939, une académie pour garçons est construite en bordure de la rue du Rosaire et est dirigée par les Frères du Sacré-Cœur en 1943. Suite au décès du curé, les Pères du Saint-Esprit obtiennent la cure du Lac-au-Saumon et se font construire un noviciat sur le mont Climont en 1943.



Couvent des sœurs du Saint-Rosaire, Bertrand Leblanc, *Lac-au-Saumon. Cent ans et des poussières*, p. 27.



Académie Saint-Edmond, sans date. Bertrand Leblanc, *Lac-au-Saumon. Cent ans et des poussières*, p. 133.

En 1905, on assiste à la création de la municipalité du village de Lac-au-Saumon. Deux ans plus tard, le territoire du lac est érigé en paroisse et un premier curé résidant s'y installe. Une église est ainsi construite sur un plateau surplombant le lac et le village. Grâce aux pressions du nouveau curé, Alexandre Bouillon, un premier pont est construit par-dessus la rivière Matapédia permettant de relier les rives nord et sud du lac. L'abbé Bouillon s'installe dans un grand presbytère neuf en 1911.



Église et presbytère, sans date. Abbé A. Bouillon, *Au grand jour ou les évolutions d'une paroisse canadienne*.

Ce dernier favorise le développement de Lac-au-Saumon à plusieurs égards. Il met sur pied un oratoire en 1921 et fonde, avec Marie-Anne Ouellet, la communauté des Servantes de Notre-Dame-Reine—du-Clergé en 1929 et dévouée à l'entretien et aux soins des prêtres. Cette communauté déménage dans un bâtiment neuf en 1941 sur une colline qui offre une vue imprenable sur le village et le lac. L'église est incendiée en 1932 et seulement reconstruite en 1954 dans un style plus moderne.

En 1997, la municipalité de Lac-au-Saumon et la municipalité de Saint-Edmond (créée en 1904) fusionnent pour former la municipalité actuelle de Lac-au-Saumon.



La rue Saint-Edmond longe le village et la voie ferrée.



Vue sur le Lac au Saumon et sur les hautes montagnes qui le bordent au nord.

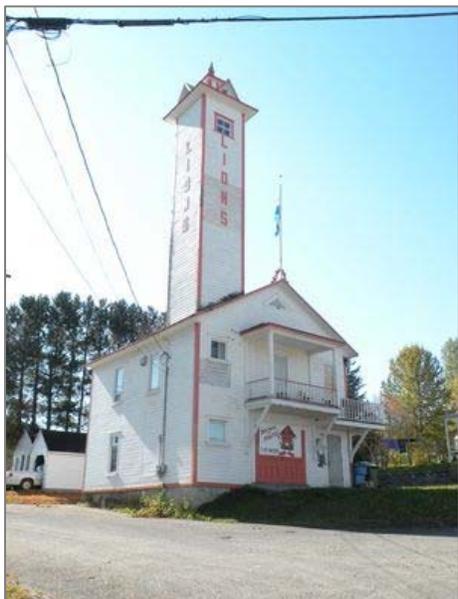


Le rang des Acadiens serpente parmi des collines et des plaines.



Exemple d'une rue étroite et sinueuse du village. La rue Dupont.

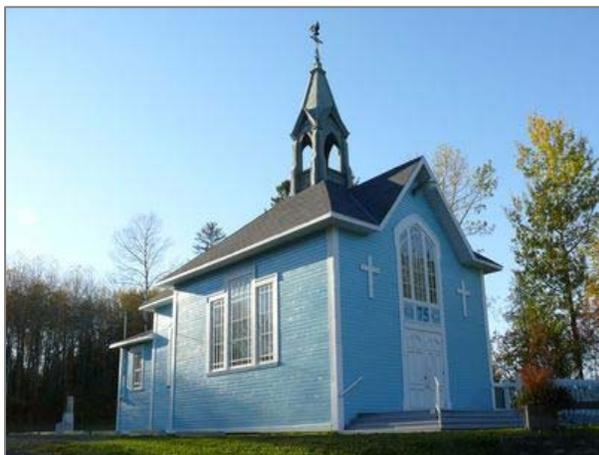
Tout comme Amqui, Sayabec et Causapscal, Lac-au-Saumon est bien représentée dans l'inventaire avec ses 46 biens recensés. Lac-au-Saumon est particulièrement bien dotée de bâtiments religieux. Outre l'église et l'ancien presbytère, on y trouve l'oratoire Saint-Joseph, le mausolée du Curé-Alexandre-Bouillon, le noviciat des Pères du Saint-Esprit et la maison mère des Servantes de Notre-Dame-Reine-du-Clergé. Tout comme l'oratoire et le mausolée, la caserne de pompiers à beffroi est citée monument historique par la municipalité. Plusieurs maisons villageoises et rurales de styles variés complètent ce portait patrimonial.



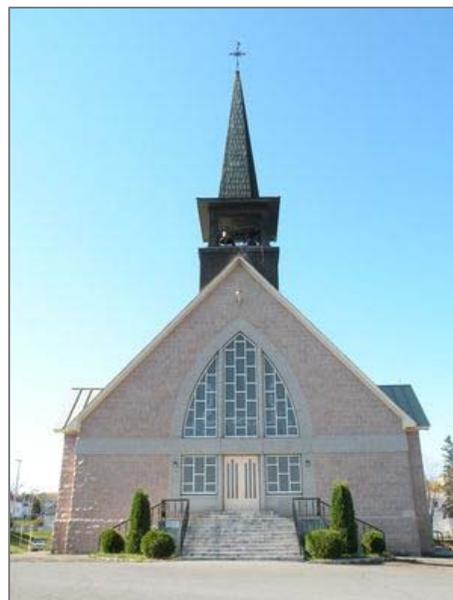
La caserne de pompiers, citée monument historique, est érigée en 1917. Elle est utilisée à cette fin jusqu'en 1981.



L'ancien presbytère, cité monument historique, est construit en 1910 et 1911. Il est transformé en immeuble à logements et déménagé de son site initial depuis sa vente en 1976.



L'oratoire Saint-Joseph, cité monument historique, est un petit édifice religieux de tradition catholique. Il est mis sur pied en 1921 grâce à la volonté du curé Alexandre Bouillon qui en fait un lieu de pèlerinage dédié à Saint-Joseph.



L'église Saint-Edmond est un lieu de culte de style moderne est construite en 1954 afin de remplacer l'ancien lieu de culte incendié en 1932.



Exemple de maison de campagne au 975, rang des Pionniers possédant encore toutes ses ouvertures anciennes et son revêtement en bardeaux de cèdre.



Maison de style cubique installée au 247, rue Saint-Edmond se trouvant dans un état d'authenticité remarquable.

Au point de vue des « pertes patrimoniales », Lac-au-Saumon a perdu plusieurs bâtiments visibles sur des photographies anciennes dont la gare, le moulin Brown, l'ancienne église, etc. Toutefois, il ne s'agit pas de pertes récentes et dans les dernières décennies, le bilan est plutôt positif, avec notamment les outils mis en place pour mieux protéger le patrimoine bâti, dont quelques citations de monuments historiques. La municipalité de Lac-au-Saumon a adopté un règlement sur les plans d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA) en 2002 afin de protéger, conserver et mettre en valeur certains bâtiments et sites d'intérêt patrimonial. Ce dernier règlement accorde notamment à la municipalité le pouvoir d'assurer une surveillance sur les bâtiments situés dans l'enceinte du noyau villageois et le berceau de la colonisation acadienne lors d'un projet de construction d'un nouveau bâtiment afin qu'il s'harmonise avec les autres. Le règlement vise également à surveiller tout projet d'agrandissement, de transformation, de rénovation, de restauration des façades, de déplacement ou de démolition d'un bâtiment principal, le tout dans un souci d'harmonie et d'unité architecturale et de conservation et de mise en valeur du patrimoine bâti.

Dans son schéma d'aménagement révisé, la MRC de La Matapédia a ciblé certains sites qui méritent une attention particulière en raison de l'intérêt ou de l'incidence qu'ils peuvent représenter aux niveaux historique, culturel, esthétique, écologique ou environnemental. Parmi eux, notons l'oratoire Saint-Joseph, l'ancienne caserne d'incendie, l'ancien presbytère, les ruines de l'ancien moulin, le mausolée du curé Bouillon, le sanctuaire J.-Frederick Darwall, le berceau de la colonisation acadienne (rangs 3 et 4) et la partie ancienne du noyau villageois. Ce plan réserve pour ces sites les objectifs suivants : instaurer des mesures réglementaires de conservation et d'intégration, attribuer des vocations en relation avec leurs évocations, améliorer l'accessibilité et la signalisation et diffuser l'information historique. Le corridor panoramique de la route 132 et le parc du Centenaire sont considérés comme les deux sites d'intérêt esthétique de Lac-au-Saumon visés par le schéma d'aménagement.

Lac-Casault (TNO)

Le territoire non organisé du Lac-Casault est un vaste territoire forestier de 1 472,54 km² où seulement 20 habitants y résident à l'année¹¹. Dans ce territoire, seule une dizaine de bâtiments du domaine Casault, un ancien club de pêche, ont retenu notre attention.

Le Club Casault est un club de pêche fondé pour des intérêts privés en 1930 par L. Hinman de la Canadian International Paper Company (CIP). Ce club borde le lac Causapascal, situé dans les limites de la New-Brunswick International Paper Co¹². Il a été séduit par l'endroit lors d'une visite des lieux deux ans auparavant. Il fonde ce club dont le but premier est de créer un endroit agréable afin de recevoir les clients de la CIP. En 1939, le président de l'époque de la compagnie, R. J. Cullen, et deux associés de Beloit Iron Works achètent des parts du Matamajaw Salmon Club afin de l'aider financièrement. Par cet achat de parts, le club Matamajaw et le club Casault ne forment qu'un club, comptant plus d'un pavillon¹³. Au début des années 1950, la CIP délaisse le club Matamajaw au profit du club Casault pour loger ses invités. Les installations y sont plus récentes et le site est plus tranquille puisqu'éloigné des voies de circulation.



Les installations du Domaine du Lac Casault. Date inconnue. Chasse et pêche au Québec. Un siècle d'histoire. p. 87.

Bien entendu, l'appropriation que les clubs privés faisaient des eaux des rivières aussi riches en saumons que celles des rivières Matapédia ou Causapascal ne plaisait pas aux résidents des lieux. Seuls les riches hommes d'affaires américains pouvaient se payer ces parties de pêche. Donc, très tôt, plusieurs personnes se sont opposées à ces pratiques au ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche afin que les eaux soient accessibles à tous. Ce n'est que plusieurs années plus tard que le ministère décide d'acquérir peu à peu les terres de ces clubs. D'abord, en 1970, certaines fosses ont été ouvertes pour le public. Ensuite, en 1971, le ministère s'est porté acquéreur des droits de pêche des clubs Matamajaw, Casault et Glen Emma. En 1974, le ministère va encore plus loin en achetant les propriétés des trois clubs et



Domaine du Lac Casault. Vue de certains chalets.

11. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07908/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

12. La Canadian International Paper (CIP) et la New Brunswick International Paper sont deux subdivisions de la International Paper, ce qui explique le lien entre les deux compagnies.

13. Sylvain Gingras. *Chasse et pêche au Québec. Un siècle d'histoire*. Saint-Raymond, éditions Rapides Blancs, 1994, p. 86.

créant dans certains cas, comme pour le Club Casault, des Zones d'exploitation contrôlée (ZEC)¹⁴.

D'ailleurs, aujourd'hui, les chalets de l'ancien club sont situés sur une parcelle privée de la ZEC Casault. Cette parcelle de terre, une presqu'île, est située entre les lacs Casault et Causapscaal. Plusieurs des chalets forment un bel ensemble en raison de leurs caractéristiques architecturales similaires, soit un revêtement extérieur en bois rond et de larges ouvertures et vérandas s'ouvrant sur de magnifiques panoramas lacustres. Cette architecture de villégiature est assez unique sur le territoire de la MRC et, bien que ce site est peu accessible, les bâtiments méritent d'être préservés comme témoins de l'âge d'or des clubs de pêche privés.

Dans le schéma d'aménagement de la MRC de La Matapédia, le territoire non organisé du Lac Casault a été reconnu comme étant un site d'intérêt historique et culturel. Un règlement a été adopté à l'hiver 2007 sur les plans d'implantation et d'intégration architecturale des territoires non organisés de la MRC de La Matapédia dans lequel est définie la délivrance de permis de construction pour ce territoire ainsi que les travaux assujettis par ce règlement.



L'un des chalets en bois rond du Domaine Casault.



L'un des chalets en bois rond du Domaine Casault.

14. *Ibid.*, p. 88.

Routhierville (TNO)

Routhierville est un territoire non organisé (TNO) fondé en 1878. Son territoire fait 643,36 km² et 5 habitants y vivent en permanence en 2010¹⁵. Routhierville a d'abord été connu sous le vocable Assametquaghan, ce qui signifie en micmac «cours d'eau que l'on découvre après une courbe» et a changé de nom en 1914. On lui a donné le nom de Routhierville en l'honneur du chef de gare, Alphonse Routhier, qui a été important pour le développement de ce hameau¹⁶.



Vue de Routhierville depuis la route 132.

Ce territoire est situé dans la partie est de la MRC de La Matapédia, entre les municipalités de Sainte-Florence et de Matapédia dans la MRC d'Avignon. De façon générale, le territoire de Routhierville est accidenté et montagneux. La majorité des résidences sont situées sur un plateau longeant la rive ouest de la rivière Matapédia et au pied d'un vallon. On retrouve les anciennes installations de l'Hôtel de la Montagne le long de la route 132 ainsi que des bâtiments dans les terres le long de rangs et de la route 299.



Routhierville entre 1931 et 1942. À droite, on peut apercevoir la première école-chapelle et à gauche le pont couvert.

Le territoire longeant la rivière Matapédia a été le premier à être développé en raison du passage de la voie ferrée de l'Intercolonial qui deviendra le Canadien National en 1919. Ainsi, le premier bâtiment à avoir été construit a été la gare ferroviaire construite en 1878. En plus d'accueillir les voyageurs, la gare abritait le « fret », était la résidence du chef de gare, logeait les services offerts par le chemin de fer et servait également de petit logement mis à la disposition du célébrant¹⁷. En 1982, la gare loge Jimmy Carter, ancien président américain, et son épouse venus pêcher le saumon¹⁸. Jusqu'en 1914, année où commence à se développer l'agriculture, les activités des travailleurs sont principalement liées au chemin de fer¹⁹.

En 1909, une petite école a été bâtie sur le terrain voisin de la gare. En ce lieu, les offices religieux y étaient également célébrés. L'endroit a été transformé en résidence, ce qui a obligé la construction d'une seconde école vers 1942-1943 qui fait aussi office de chapelle jusqu'en

15. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07902/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

16. J.-Roger Gagné. *La mission de Routhierville : Centenaire 1878-1978*. s.l, s.n., 1978, p. 40.

17. *Ibid.*, p. 52.

18. Michel Pelletier, *Mon coin de pays... La Matapédia*. s.l. sn. 1995, p. 74.

19. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Une histoire d'appartenance. La Vallée-de-la-Matapédia*. Sainte-Foy, Éditions GID, 2001, p. 224.

1965, moment où le ministère de l'Éducation envoie les élèves dans les écoles des grands centres pour effectuer leurs études. Le bâtiment n'a donc conservé, par la suite, que sa fonction de chapelle²⁰.

En 1914, un nouveau territoire est ouvert à l'agriculture et à la colonisation. On lui a donné le nom de la « côte de Routhierville ». Ce territoire est situé dans les terres dans le haut de la montagne²¹. Une première école a été fondée pour ce secteur en 1934 qui accueillait une trentaine d'élèves.

En 1931, un pont couvert qui enjambe la rivière Matapédia, long de près de 80 mètres, est construit au coût de 13 000\$. Il sera un élément majeur pour le développement démographique de Routhierville²². Au début des années 1940, Alphonse Routhier ouvre l'Hôtel de la Montagne le long de la route 132. En plus d'être le lieu de résidence de plusieurs pêcheurs la saison venue, il s'agit également d'un endroit où se regroupent les jeunes de la Vallée de la Matapédia, du Bas-Saint-Laurent et même de la Baie-des-Chaleurs²³.



L'Hôtel de la Montagne et ses chalets. Date inconnue. BANQ.

En 1927, la population de Routhierville atteint un sommet de 180 habitants. Jusqu'en 1951, le territoire est le lieu de résidence d'une vingtaine de familles et d'une centaine d'habitants. À partir de ce moment, la population est à la baisse. Toutefois, le secteur reste un endroit touristique important au temps de la pêche, lieu reconnu pour cette activité depuis le 19^e siècle²⁴.



Rang A où l'on retrouve une concentration de bâtiments anciens près du pont couvert.



L'ancienne gare de Routhierville.

20. J.-Roger Gagné. *Op. cit.*, p. 46.

21. *Ibid.*, p. 9.

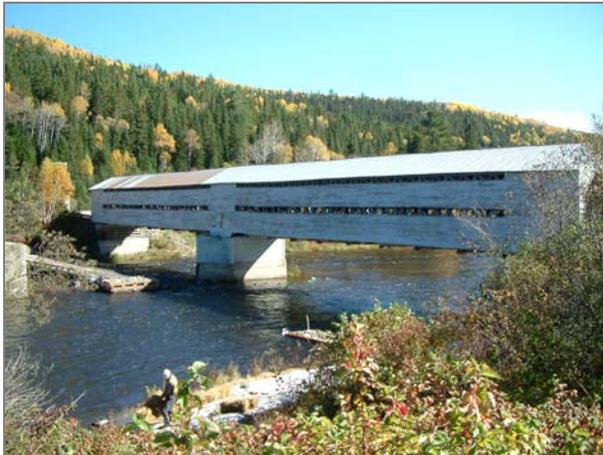
22. *Ibid.*, p. 56.

23. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Op. cit.*, p. 229.

24. J.-Roger Gagné. *Op. cit.*, p. 8.

Dans le schéma d'aménagement de la MRC de La Matapédia, Routhierville a été reconnu comme étant un site d'intérêt historique et culturel. De plus, un règlement a été adopté à l'hiver 2007 sur les plans d'implantation et d'intégration architecturale des territoires non organisés de la MRC de La Matapédia dans lequel est définie la délivrance de permis de construction pour ce territoire ainsi que les travaux assujettis par ce règlement.

En plus du pont couvert, classé monument historique en 2009 et en restauration en 2010-2011, quelques bâtiments, tous situés dans l'environnement immédiat du pont, ont été retenus pour l'inventaire. Il s'agit de l'ancienne gare, l'un des bâtiments les plus anciens de la MRC, de la chapelle-école Saint-Robert, d'une résidence privée, ainsi que de l'ensemble des petits chalets de l'ancien hôtel de la Montagne. Ces derniers, tous en bois, sont des témoins bien préservés de l'architecture de villégiature qui a marqué le secteur. Du côté des pertes, nous pouvons déplorer la disparition du bâtiment principal de l'Hôtel de la Montagne. Par ailleurs, certains bâtiments ont été plutôt mal rénovés par le passé.



Le pont couvert de Routhierville, classé monument historique en 2009.



Chalets de l'ancien hôtel de la Montagne, 1920, route 132 Est.

Saint-Alexandre-des-Lacs

La paroisse de Saint-Alexandre-des-Lacs est située au nord de la MRC de La Matapédia. Ses limites sont Lac-au-Saumon au sud, Causapsal à l'est, le TNO Lac-Casault au nord et Saint-Tharcisius et Amqui à l'ouest. Elle possède une superficie de 92,98 km² et une population de 281 habitants²⁵. On accède au village de Saint-Alexandre-des-Lacs après avoir gravi de hautes collines. La municipalité est située sur le plateau d'une montagne permettant ainsi d'avoir des vues exceptionnelles sur la région environnante. Elle possède 17 lacs, ce qui lui valut son nom de Saint-Alexandre-des-Lacs.

À l'exception de la présence de l'église, de l'ancien presbytère transformé en logements et bureau de poste et d'un dépanneur, on ne trouve pas d'autres bâtiments ou commerces dans ce noyau villageois à faible densité. L'église fait face au chemin principal et est située sur une légère dénivellation. On trouve le lac Rouge derrière l'église et le presbytère. Le bâti résidentiel est majoritairement composé de cottages vernaculaires américains d'un étage et demi et de bungalows construits au cours des cinquante dernières années. Quelques fermes bovines et d'élevage de chevaux ponctuent le paysage rural.

Plusieurs familles s'installent sur le futur territoire de Saint-Alexandre-des-Lacs à partir de la deuxième moitié du 19^e siècle. Le nombre suffisant de familles engendre la création de la mission Notre-Dame-des-Champs en 1886. Aussi, dans la dernière décennie du 19^e siècle, les lacs à Pitre et Rouge sont loués par un club de pêche des employés du chemin de fer de Campbellton. L'ouverture d'un moulin à scie en 1910 près du lac à Pitre attire l'établissement de plusieurs autres colons. En 1924, on dénombre 137 habitants dans la mission et une première chapelle-école est érigée. En 1928, cette mission est baptisée Saint-Alexandre. La construction de la nouvelle église débute seulement en 1947 et un an plus tard, c'est au tour de la nouvelle école de prendre place dans le village. En 1951, un premier curé résidant s'établit dans la mission, remplaçant la visite des curés des paroisses voisines, et s'installe dans un presbytère neuf l'année suivante. En 1957, la population de Saint-Alexandre-des-Lacs affiche son plus haut taux avec 634 habitants. En 1965, les municipalités de Saint-Tharcisius et de Saint-Benoît-Joseph-Labre sont toutes deux amputées d'une partie de leur territoire pour former celle de Saint-Alexandre-des-Lacs. Cette même année, on assiste aussi à l'érection canonique de la paroisse.



Route qui monte vers le village de Saint-Alexandre-des-Lacs.

25. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07065/> >. Consulté le 10 novembre 2010.



Ferme d'élevage de chevaux.



Rang de campagne avec une croix de chemin.

Seuls trois bâtiments de Saint-Alexandre-des-Lacs ont été retenus dans l'inventaire du patrimoine bâti et aucun ne s'est classé parmi les 100 bâtiments de plus grand intérêt patrimonial de la MRC de La Matapédia. Il s'agit en fait de l'église paroissiale, de son ancien presbytère et d'une résidence située dans le rang Hamilton. La majorité des résidences anciennes ont subi des transformations et des rénovations qui n'ont pas tenu compte de leur style d'origine.

La rareté et l'absence de bâtiments d'intérêt n'ont pas incité la municipalité de Saint-Alexandre-des-Lacs à développer de mesures de protection et de mise en valeur du patrimoine.



Route principale qui mène au village et bifurque à cet endroit, sur le terrain de l'église et du presbytère.



Ancien presbytère et église de Saint-Alexandre, construits dans les années 1950.



Ce bâtiment du rang Hamilton pouvait être à l'origine une ancienne école de rang. Il est actuellement utilisé comme dépendance.

Saint-Cléophas

Saint-Cléophas a été érigé canoniquement le 10 mai 1921 et érigé civilement le 10 mai 1922. La paroisse porte le nom Saint-Cléophas en l'honneur de l'abbé Joseph-Cléophas Saindon qui a largement contribué au développement de la communauté. Il était curé à Sayabec et desservait le territoire depuis 1918.

La municipalité de Saint-Cléophas est située dans la partie ouest de la MRC de La Matapédia et est entourée de plusieurs autres municipalités. Nous retrouvons au nord Sayabec, au nord-est Val-Brillant, au sud-est Sainte-Irène, au sud les monts Notre-Dame, au sud-ouest La Rédemption et au nord-ouest Saint-Moïse.

La paroisse est située à 350 mètres au-dessus du niveau de la mer et cette hauteur atteint 800 mètres sur les monts Notre-Dame²⁶. Toutefois, le village s'est développé sur un plateau lui procurant ainsi un relief plat. Le noyau villageois est constitué de deux rues soit la rue de l'Église, qui se transforme en rue du Moulin, et de la rue Principale. En périphérie se trouvent également quelques rangs. En 2010, pour une superficie de 97,46 km², 374 personnes habitaient Saint-Cléophas²⁷.



Saint-Cléophas. Vue aérienne. Photo prise à l'intérieur de l'hôtel de ville.

Trois principaux cours d'eau sillonnent la municipalité. On retrouve la rivière Saint-Pierre au nord du territoire, le ruisseau Pinouche au centre et le cours d'eau Meluque au sud-est, en plus des nombreux lacs dont le lac au Foin, le lac Blanc, le lac Meluque et le Petit lac Awantjish.

Dès la fin du 19^e siècle, certaines familles habitent les terres de ce qui allaient devenir Saint-Cléophas. D'ailleurs, en 1908, on compte 200 habitants. Par contre, à cette époque, ce territoire fait partie de la paroisse de Sayabec et de Val-Brillant, mais les gens ne se sentent attachés ni à l'une ni à l'autre. Pour cette raison, en avril 1908, un groupe de colons adresse une lettre à l'attention de l'évêque de Rimouski afin d'ériger canoniquement leurs terres en paroisse. Leur demande est toutefois refusée par monseigneur André-Albert Blais, qui la considère



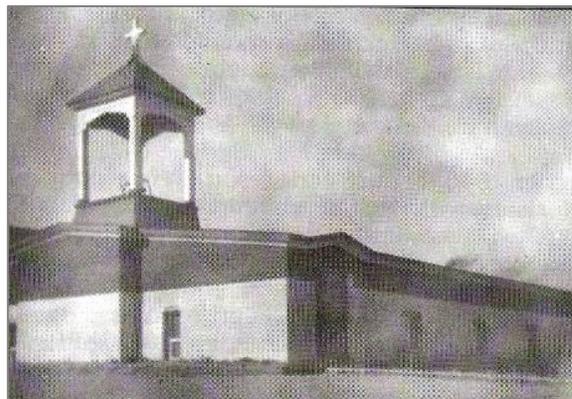
La première chapelle de Saint-Cléophas. Saint-Cléophas, 1921-1996, p.44.

26. *Saint-Cléophas, 1921-1996. Fêtons hier, osons demain...* s.n, 1996, p. 24.

27. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07090/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

prématurée²⁸. Un nouveau groupe refait la même demande en février 1919 puisque, d'une part, ils considèrent que l'église de Sayabec est beaucoup trop loin de leur lieu de résidence et, d'autre part, ils ne désirent pas être annexés à Saint-Agricole (Val-Brillant). Une fois de plus, leur demande est refusée. C'est à la suite d'une lettre envoyée le 20 novembre 1920 que leur demande sera analysée de façon plus sérieuse et sera acceptée par ordre de l'évêque de Rimouski le 17 janvier 1921. À ce moment, Saint-Cléophas compte 350 habitants²⁹. La paroisse est érigée civilement le 10 mai 1922.

La construction d'une chapelle s'est vite amorcée à la suite de cette annonce. Le 24 juillet, la première messe est célébrée dans le nouveau lieu de culte. Les travaux de construction du presbytère se sont amorcés en 1922 pour être complétés au mois d'octobre de cette année.



La deuxième église de Saint-Cléophas. *Saint-Cléophas, 1921-1996*, p.80.

Aujourd'hui, aucun de ces deux bâtiments ne subsistent. L'église a été victime d'un incendie le 1^{er} janvier 1944³⁰. Une nouvelle église, un soubassement en matériau incombustible, est rapidement construite et est inaugurée le 24 décembre 1944. Le 3 mai 1964, une autorisation est décrétée par l'évêque de Rimouski afin de construire une nouvelle église sur le soubassement déjà existant et est inaugurée le 29 novembre 1964³¹. Le presbytère semble, quant à lui, être démolé en 1978 pour faire place au bâtiment actuel³².

Les deux principales activités économiques sont l'agriculture, d'abord, qui est secondée par l'exploitation forestière. Les activités liées au tourisme prennent de l'importance notamment avec la chasse et la pêche. Le centre Naturanimo de la Vallée de la Matapédia situé à Saint-Cléophas a également été important pour le tourisme³³.

En plus de l'église paroissiale, cinq maisons rurales ou villageoises ont été incluses dans l'inventaire. Cependant, en raison de leur faible état d'authenticité dû à des modifications de leur architecture, aucune ne s'est classée parmi les 100 biens possédant le plus d'intérêt patrimonial de la MRC de La Matapédia. La paroisse Saint-Cléophas ne possède aucune mesure législative ou réglementaire concernant la protection du patrimoine sur son territoire.

28. *Saint-Cléophas, 1921-1996. Fêtons hier, osons demain...* s.n, 1996, p. 29.

29. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Une histoire d'appartenance. La Vallée-de-la-Matapédia*. Sainte-Foy, Éditions GID, 2001, p. 102.

30. *Saint-Cléophas, 1921-1996. Fêtons hier, osons demain...* s.n, 1996, p. 74.

31. *Ibid.*, p. 98.

32. *Ibid.*, p. 122

33. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Op. Cit.*, p. 105.



L'église de Saint-Cléophas terminée en 1964.



Paysage rural de Saint-Cléophas.

Saint-Damase

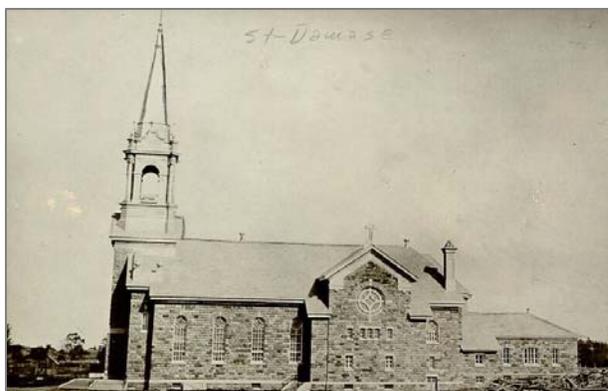
La paroisse de Saint-Damase est située au nord-ouest de la MRC de La Matapédia. En 2010, 446 personnes habitaient la municipalité réparties sur les 117,43 km² de territoire³⁴. Celui-ci est délimité au sud par Saint-Noël, au sud-ouest par Saint-Antoine-de-Padoue de Kempt, au nord-ouest par Les Boules et Baies-des-Sables et au nord-est par Saint-Ulric de Matane et Saint-Léandre³⁵. Saint-Damase compte plus d'une vingtaine de lacs ainsi que plusieurs cours d'eau. Toutefois, les principaux sont les lacs de Saint-Damase, Caron, Désiré, Boucher et Bélanger ainsi que la rivière Blanche. Le territoire est largement vallonné et le paysage est caractérisé par les montagnes recouvertes de forêts ainsi que les champs consacrés à l'agriculture. À certains endroits, on aperçoit au loin, des éoliennes implantées dans la MRC de Matane.



Paysage rural de Saint-Damase.

Le noyau villageois de Saint-Damase est constitué de l'église et de l'école construites face à face, rue de l'Église. Une petite épicerie est située sur l'autre rue du village, soit la rue Principale (route 297).

C'est avec la construction du chemin du Gouverneur au début des années 1860, aujourd'hui connu sous le nom de route 297, que les colons des paroisses voisines décident d'aller s'installer sur les terres de ce qui allait devenir Saint-Damase. Dès 1868, quelques familles habitent le territoire. Cela incite, en 1874, l'abbé Damase Morisset à demander à l'évêque de l'époque la permission de construire une petite chapelle. Le 11 décembre 1877, la première chapelle est bénie et la mission est officiellement nommée Saint-Damase³⁶. C'est en mars 1884 que la paroisse est officiellement érigée canoniquement et en septembre de la même année que la municipalité de paroisse est officiellement créée.



Église de Saint-Damase en 1920. BANQ.

34. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07105/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

35. Municipalité de Saint-Damase de Matapédia. 2009. « Découvrir Saint-Damase » En ligne. < <http://saint-damasedematapedia.com/decouvirsaindamase.aspx> >. Consulté le 21 octobre 2010.

36. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Une histoire d'appartenance. La Vallée-de-la-Matapédia*. Sainte-Foy, Éditions GID, 2001, p. 83.

À la fin du 19^e siècle, la chapelle devenue trop petite pour les besoins de la paroisse, on décide de construire une nouvelle église. Elle sera construite de 1917 à 1919 selon les plans des architectes Ouellet et Lévesque. Toutefois, la construction de cette église ne se fait pas sans contestations puisque les villageois ne s'entendent pas sur l'endroit où devait être construit le nouveau temple. Il est toutefois décidé que l'église serait construite sur le même site que la chapelle³⁷.



Rue de l'Église et son couvert végétal à Saint-Damase.

En 1920, le « Grand feu », incendie déclenché à Saint-Moïse et qui ravage la forêt sur plusieurs hectares ainsi que de nombreux villages, dont Saint-Damase, est très néfaste pour l'industrie forestière de la municipalité. Cet incident combiné à la coupe abusive perpétrée durant les années précédentes oblige les bûcherons, qui sont cultivateurs durant la saison estivale, à faire la coupe à l'extérieur de la région, notamment sur la Côte-Nord³⁸.

Bien que l'agriculture prenne une place importante au plan économique (élevage de vaches laitières, de bovins et de porcs), l'industrie forestière est encore aujourd'hui un levier économique pour Saint-Damase. L'acériculture est aussi un secteur qui fait tourner l'économie. L'agriculture et surtout l'industrie forestière étant des secteurs souvent difficiles, la municipalité a diversifié son économie au début des années 1970, notamment avec le tourisme. Ce dernier aspect s'est beaucoup développé à l'aide de la base de plein air familiale qui a été aménagée en 1972³⁹.



Église de Saint-Damase.

L'inventaire du patrimoine bâti de la MRC de La Matapédia retient une vingtaine de bâtiments de Saint-Damase, essentiellement des résidences rurales et villageoises. De ce nombre, l'église paroissiale et deux maisons bien conservées figurent dans les 100 biens de la MRC de plus grand intérêt patrimonial. Par ailleurs, à l'intérieur du plan d'urbanisme de la municipalité, l'église de Saint-Damase est considérée site d'intérêt historique et culturel. Aucune autre mesure législative ou réglementaire concernant la protection du patrimoine ne s'applique à Saint-Damase.

37. *Ibid.*, p. 84.

38. *Ibid.*, p. 85.

39. Corporation de développement communautaire de la Vallée de la Matapédia. 2007. « Saint-Damase » In *Liste des localités*. En ligne. < http://www.cdc-matapedia.net/repertoire/villes/histoire_municipalite/st_damase.htm > Consulté le 29 octobre 2010.



Maison traditionnelle québécoise située au 358, rue de l'Église.



Maison à mansarde sise au 519, route 297 Nord.

Sainte-Florence

La municipalité de Sainte-Florence est sise dans la partie sud de la MRC de La Matapédia. Elle a été érigée canoniquement en 1910 et a été reconnue comme municipalité de paroisse un an après, soit le 12 avril 1911. Aujourd'hui, cette municipalité de 103 km², qui compte 462 personnes⁴⁰, est délimitée au nord par Albertville et Causapscal, au sud et à l'est par les territoires non organisés de Routhierville et de Rivière-Vaseuse et à l'ouest par Sainte-Marguerite. Cette municipalité est traversée en son centre par la rivière Matapédia et le chemin de fer. La majorité de sa population est établie sur les deux rives de la rivière, ce qui crée un village relativement étendu. Outre la rivière Matapédia, nous retrouvons sur le territoire le ruisseau du Cinq-Milles et le lac de la Loutre.

La première appropriation intensive des terres de ce qui allaient être Sainte-Florence date des années 1895-1896, lorsqu'une quarantaine de colons achètent des lots sur les rangs 1 et 2. Toutefois, avant ces appropriations massives, certains colons habitaient déjà le territoire depuis 1870, cinq ans avant l'arrivée du chemin de fer. La première maison de la municipalité datant de cette époque est toujours située au même endroit sur la route 132⁴¹.

Les premiers habitants les plus nombreux ne seraient cependant pas des défricheurs, mais plutôt des guides de pêche engagés par Lord Mount Stephen. Ce dernier possédait des propriétés pour la pêche au saumon et engageait des hommes pour surveiller les lieux et guider les pêcheurs aux meilleurs endroits. D'ailleurs, le premier nom donné à ces terres serait étroitement lié à l'activité de la pêche. La rivière était bordée d'une belle plage que les pêcheurs avaient surnommé *Pleasant Beach* ou Beaurivage⁴².

La quarantaine de colons installés sur les terres en 1895 et 1896 ne tardent pas à demander que leur territoire soit érigé canoniquement afin qu'une église puisse être construite et recevoir tous les services qui y sont reliés. Ainsi, en 1897, la mission est créée⁴³. Dès l'annonce de la création de la mission, les occupants sont conscients de l'importance d'avoir un pont pour le bien-être du développement de leur communauté. Après plusieurs tentatives



Pont couvert construit en 1901 et démoli en 1956. *Sainte-Florence, 1910-2010*, p. 41

échelonnées sur 3 ans, c'est le 6 novembre 1900 que le gouvernement confirme la construction d'un pont. L'année suivante un pont couvert est inauguré⁴⁴. En 1956, en raison de l'abondance de la circulation, le pont est détruit afin d'en construire un plus moderne répondant aux nouveaux besoins de la population⁴⁵.

40. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07010/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

41. *Sainte-Florence 1910-2010 : Souvenons-nous pour notre futur*. s.l., s.n. 2010, p. 27

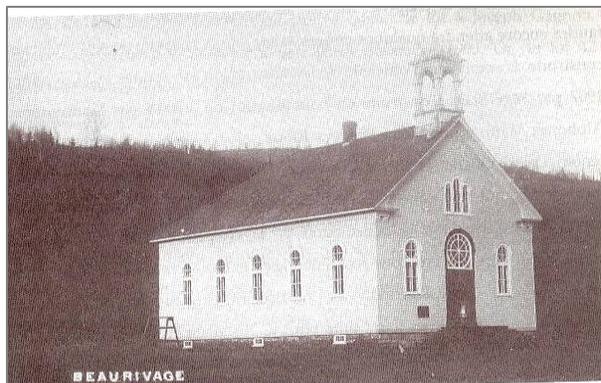
42. *Ibid.*, p. 27

43. *Ibid.*, p. 38

44. *Ibid.*, p. 41.

45. *Ibid.*, p. 121.

Une fois le pont construit, les habitants se consacrent à l'érection d'une chapelle. L'autorisation officielle pour la mise en branle du chantier est donnée le 14 décembre 1907 et sa construction prend fin au mois d'octobre 1908. Cette chapelle devait être la sacristie d'une plus grande église qui serait construite plus tard. Elle a été construite en bois selon les plans des architectes Ouellet et Lévesque⁴⁶. Une nouvelle église ne sera toutefois jamais construite. En 1929, lorsque le besoin d'avoir un lieu de culte plus vaste se fait sentir en raison d'un plus grand nombre de paroissiens, le choix d'agrandir l'édifice existant est fait au lieu d'endetter la Fabrique par la construction d'une imposante église en pierre comme à Saint-Moïse et à Causapscal. Les travaux de l'agrandissement sont confiés à un entrepreneur de Saint-Romuald, Joseph St-Hilaire. On a donc ajouté à la chapelle un chœur, un transept et une sacristie. Le petit clocher a été remplacé par une tour de clocher principale⁴⁷. Cela fait donc de l'église de Sainte-Florence la plus ancienne de la Vallée de la Matapédia.



La chapelle avant l'agrandissement. *Sainte-Florence, 1910-2010*, p.48.



La grange à dîme au centre et le presbytère à droite. *Sainte-Florence, 1910-2010*, p. 100.

En 1910, c'est le presbytère qui est construit. Son architecture caractérisée par son revêtement de bois, ses ouvertures symétriques et sa grande galerie qui fait le tour de tout le bâtiment, se veut un exemple probant de la qualité des maisons construites dans les paroisses naissantes pour la résidence du prêtre⁴⁸. La même année est érigée le cimetière, aux côtés de l'église, ainsi qu'un hangar, une grange à dîme et autres dépendances. Le tout forme donc un noyau paroissial tout à fait intéressant.



La salle paroissiale, sans date. Photo exposée dans la grange à dîme.

La résidence du curé subit une première transformation en 1941 lorsque son revêtement de bois est changé par un revêtement de papier-brique et qu'on lui ajoute une marquise en façade⁴⁹. En 1955, le bâtiment est une fois de plus transformé. On change la tôle du toit pour du bardeau d'asphalte. La forme du presbytère est aussi transformée adoptant une forme

46. *Ibid.*, p. 47.

47. *Ibid.*, p. 67.

48. *Ibid.*, p. 50.

49. *Ibid.*, p. 100

rectangulaire et les façades extérieures sont recouvertes par un lambris d'amiante⁵⁰. En 1946, un nouveau cimetière est construit puisque le premier ne contient plus assez d'espace et qu'il est très souvent victime d'inondations. Puisqu'aucune inhumation ayant été faite depuis 1949, l'ancien cimetière est définitivement fermé en 1955⁵¹.

Dans les années 1920, l'exploitation forestière est une activité économique qui prend de l'expansion dans la municipalité. Plusieurs moulins et chantiers sont ouverts et seront prospères. Au moment de la Crise économique des années 1930, le déclin se fait sentir⁵² au niveau du nombre d'habitants. On note alors une stagnation de la population puisque les gens ne sont plus attirés vers Sainte-Florence. Les nouveaux colons se dirigent vers des terres encore peu explorées comme Sainte-Marguerite ou Albertville. Ces endroits sont plus incitatifs puisque les gouvernements québécois et canadien offrent différentes primes au gens désirant s'installer dans ces nouveaux lieux⁵³. Cela n'est que de courte durée, puisque, dès 1935, on sent une deuxième phase de développement. On compte plusieurs nouveaux arrivants, plusieurs commerces et entreprises de services ouvrent leurs portes. D'ailleurs, en 1943, la Caisse populaire de Sainte-Florence s'implante dans le village. D'une population de 904 habitants en 1935, on passe à 1 200 en 1948.

L'exploitation forestière reprend aussi également force vers les années 1940. Bien qu'il s'agisse d'un secteur qui connaîtra des hauts et des bas, l'exploitation forestière sera une activité économique de haute importance pour la région pour les 50 années qui suivront. Au tournant des années 1990, Sainte-Florence doit diversifier son économie puisque le monde forestier connaît de grands remous. Donc, depuis une vingtaine d'années, la municipalité s'est orientée vers le développement touristique. Une corporation a été créée et par la suite un centre d'interprétation forestier et salmonicole a été ouvert ainsi qu'un camping⁵⁴.

Du point de vue des « pertes patrimoniales », notons celle du pont couvert en 1956, de la gare et de la salle paroissiale. Certains autres bâtiments ont été radicalement transformés, dont l'ancien presbytère qui a subi une rénovation majeure.



La grange à dime, monument historique cite.

50. *Ibid.*, p. 105.

51. *Ibid.*, p. 106.

52. *Ibid.*, p. 76.

53. *Ibid.*, p. 88.

54. *Ibid.*, p. 151

À l'intérieur du plan d'urbanisme de la municipalité, l'église de Sainte-Florence est considérée site d'intérêt historique et culturel. De plus, la grange à dîme a été citée monument historique par la municipalité en mars 2008. En plus de ces deux bâtiments d'importance et de l'ancien presbytère, huit autres bâtiments ont été inclus dans l'inventaire du patrimoine bâti, surtout des cottages vernaculaires américains situés aux abords du village ainsi que l'édifice Lévesque. Aucune autre mesure législative ou réglementaire concernant la protection du patrimoine ne s'applique à Sainte-Florence.



L'église de Sainte-Florence.



L'édifice Lévesque, situé au 66, rue Beaurivage Nord.

Sainte-Irène

La paroisse de Sainte-Irène, d'une superficie de 134,03 km², comporte 359 habitants en 2010⁵⁵. Elle est bordée par Saint-Cléophas à l'ouest, Val-Brillant au nord, Amqui et Saint-Léon-le-Grand à l'est et par Saint-Zénon-du-Lac-Humqui et le TNO Saint-Alfred au sud. L'économie de cette municipalité tourne principalement autour de l'industrie forestière, l'agriculture, l'élevage bovin et ovin et le tourisme. Des champs cultivés, le mont Val-d'Irène, des fermes et de la forêt composent ainsi son paysage.

En 1904 ou 1906, les frères Couture établissent un premier moulin à scie dans les limites du canton Nemtayé. Un peu plus tard au cours des années 1910, plusieurs familles venant d'Amqui obtiennent et défrichent des lots dans les rangs 5 et 6. La première école est construite en 1918 et sert également de lieu de culte.

En 1930, le territoire de l'actuelle municipalité de Sainte-Irène est érigé en mission et reçoit le nom de Sainte-Irène, grâce à l'appui des colons désireux de commémorer la mémoire d'Irène Sénécal, épouse d'Hector Laferté, ministre de la Colonisation entre 1930 et 1934, et connue pour son dévouement envers les malades et les déshérités. En 1932, un premier curé s'installe dans le village et occupe le presbytère construit l'année suivante. Cette même année, une première église est érigée au centre du village. Un bureau de poste ouvre ses portes en 1937 ainsi qu'une caisse populaire en 1938. Il faut attendre 1948 pour que la mission soit érigée en paroisse canonique et se détache ainsi de la paroisse de Saint-Benoît-Joseph-Labre. La présence de plusieurs scieries et l'avancement de l'agriculture font que l'on trouve, en 1951, 1 000 habitants sur ce territoire. L'église de 1933 est détruite en 1957 pour faire place au lieu de culte actuel. Un premier maire est élu en 1953 lors de la création de la municipalité de Sainte-Irène cette même année.



Chapelle-école, vers 1920. S. A., *Sainte-Irène 1933-1983*, s.p. À la sortie de la messe.



Ferme d'Omer Lévesque, 1964. Isabelle Lussier et Caroline Roy, *Une histoire d'appartenance*, p. 108. Les bâtiments de cette ferme, de style vernaculaire américain, recouverts de bardeaux de bois, sont typiques du type de bâti ancien que l'on retrouvait dans cette localité dans les premières tranches du 20^e siècle.

55. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07040/> >. Consulté le 10 novembre 2010.



Route Sainte-Irène.



Champs cultivés depuis la route Sainte-Irène.

Seuls trois bâtiments de Sainte-Irène ont été retenus dans l'inventaire du patrimoine bâti et un seul, l'ancien presbytère, s'est classé parmi les 100 biens de plus grand intérêt patrimonial de la MRC de La Matapédia. La majorité des résidences anciennes ont subi des transformations et des rénovations qui n'ont pas tenu compte de leur style d'origine. Outre le presbytère érigé en 1933 pour recevoir le premier curé résident qui a été complètement rénové en 1957 et vendu à un particulier en 1978, l'inventaire compte l'église paroissiale de Sainte-Irène bâtie en 1957 selon les plans de l'architecte Sylvio-Brassard pour remplacer la première église de 1933 ainsi qu'une résidence de style vernaculaire américain érigée en pleine campagne. Bien qu'ayant perdu plusieurs éléments d'origine, cette dernière possède encore une volumétrie et une composition relativement intactes typiques du bâti de Sainte-Irène.



L'église de Sainte-Irène.



L'ancien presbytère de Sainte-Irène.



Maison située au 13, route Val d'Irène.

Dans son schéma d'aménagement, la MRC de la Matapédia a ciblé le camp de la grippe espagnole et les rives et littoral des lacs et cours d'eau comme zones à protéger, restaurer et mettre en valeur. Le site historique de la grippe espagnol est situé près du lac Martel. En 1918, sept bûcherons sont morts de cette maladie dans un camp probablement construit près de ce lac. Une croix a été plantée en leur mémoire. Ce chantier serait composé de plusieurs bâtiments qui n'ont pas été retrouvés lors des visites sur le terrain à Sainte-Érène dans le cadre de cet inventaire. Aucune autre mesure législative ou réglementaire concernant la protection du patrimoine bâti ne semble s'appliquer à Sainte-Érène.

Sainte-Marguerite-Marie

La municipalité de Sainte-Marguerite-Marie est située au sud-est de la MRC de La Matapédia. Sa superficie de 83,94 km² est délimitée au nord par Causapscal, au sud par le TNO de Routhierville, à l'ouest par Sainte-Florence et à l'est par le TNO Lac-Casault. En 2010, il y avait 215 personnes qui résidaient sur ce territoire⁵⁶.

Sainte-Marguerite-Marie est au début de son histoire une nouvelle terre de colonisation qui a été ouverte en 1914. Le premier à s'y installer est Hector Fournier qui ouvre un moulin à scie. Le premier nom de la colonie s'appellera Fournierville en raison de ce dernier. En 1915, d'autres colons viennent s'installer sur ces nouvelles terres, mais ils n'y restent qu'un an puisque seule l'exploitation forestière les intéresse. Par contre, en 1916, Fournierville connaît une deuxième vague de colonisation dont les colons s'établiront de façon permanente. Les terres choisies sont surtout celles à proximité du chemin Kempt. En 1931, le territoire s'agrandit un peu en raison de l'annexion du canton de La Vérendrye, nouvellement ouvert à la colonisation, à la paroisse de Sainte-Marguerite-Marie.

C'est en 1931 que la paroisse sera érigée canoniquement et sera connue sous le vocable Sainte-Marguerite-Marie. L'érection civile a lieu, quant à elle, en 1933. Toutefois, il faut attendre 1956 avant que la municipalité de Sainte-Marguerite-Marie soit créée. Cela est possible puisqu'elle se détache de la paroisse de Saint-Jacques-le-Majeur-de-Causapscal⁵⁷.

La première chapelle est édifée en 1927 selon les plans de l'abbé Jean-Baptiste Beaupré. Le temple de bois devenu désuet est remplacé par une nouvelle construction de briques dont les travaux débutent en 1947 pour se terminer en 1949. À cette époque, le cœur du village était donc constitué de l'église, de l'école, du cimetière et du presbytère. Toutefois, aujourd'hui, outre le cimetière, il ne reste que l'école qui a été convertie en centre communautaire et dans lequel



Paysage bâti de Sainte-Marguerite-Marie.



Le centre communautaire, la bibliothèque municipale, le bureau municipal et la chapelle réunis sous un même toit.

56. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07005/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

57. Commission de toponymie du Québec. 2010. « Sainte-Marguerite (municipalité) ». En ligne. < http://www.toponymie.gouv.qc.ca/CT/toposweb/fiche.aspx?no_seq=56277 >. Consulté le 21 octobre 2010.

se trouve une chapelle. L'église a été démolie au début de l'an 2000 en raison de ses coûts d'entretien trop élevés⁵⁸.

À l'été 1932, deux incendies sont particulièrement ravageurs pour la petite municipalité. Le 17 mai, des flammes détruisent la forêt et plusieurs biens de villageois. Trois jours plus tard, un autre incendie est déclaré, mais une pluie torrentielle l'éteint sans avoir causé de dommages. Par contre, le 23 juin un autre feu prend naissance et brûle des maisons situées sur le Premier Rang de La Vérendrye⁵⁹.

Dès le début de la colonisation, la forêt est une ressource économique importante pour la région et cela est encore vrai aujourd'hui. L'agriculture, notamment l'élevage de bovins, est aussi importante sur le plan économique⁶⁰.

L'inventaire du patrimoine bâti de la MRC de La Matapédia ne compte que trois maisons situées sur le chemin Kempt qui ne figurent toutefois pas dans les 100 bâtiments de plus grand intérêt patrimonial de la MRC. L'église paroissiale a été détruite récemment. Par ailleurs, aucune mesure législative ou réglementaire concernant la protection du patrimoine ne s'applique à Sainte-Marguerite-Marie.



Maison de colonisation située au 186, chemin Kempt.



Cottage vernaculaire américain sis au 243, chemin Kempt.

58. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Une histoire d'appartenance. La Vallée-de-la-Matapédia*. Sainte-Foy, Éditions GID, 2001, p. 212.

59. *Ibid.*, p. 214.

60. Corporation de développement communautaire de la Vallée de la Matapédia. 2007. « Sainte-Marguerite » In *Liste des localités*. En ligne. < http://www.cdc-matapedia.net/repertoire/villes/histoire_municipalite/sainte_marguerite.htm >. Consulté le 29 octobre 2010.

Saint-Léon-le-Grand

Saint-Léon-le-Grand est situé au sud est de la MRC de La Matapédia. La paroisse compte une population d'environ 1 042 habitants pour une superficie de 127,73 km²⁶¹. Cette municipalité est limitée par Sainte-Érène au nord, au sud par Albertville et le TNO de Terre-Vaseuse, par Saint-Zénon-du-Lac-Humqui à l'est et à l'ouest par Amqui et Lac-au-Saumon. Le territoire y est généralement accidenté et entouré de collines, de forêts et de terres agricoles. La rivière Humqui est le cours d'eau le plus important puisqu'il traverse la municipalité en entier.



Paysage de Saint-Léon-le-Grand

Le territoire de la municipalité de Saint-Léon-le-Grand était autrefois une ancienne concession forestière de la Price Brothers. À partir de 1896, des familles du Saguenay et du Bas-Saint-Laurent viennent s'installer sur ce territoire qu'on appelle « Beau sur tout », nom tiré d'une légende⁶². Après cinq années, la mission de Saint-Léon-le-Grand voit le jour. Une église est construite en 1902 ainsi qu'une école et un bureau de poste en 1903. La mission devient, en 1904, une municipalité de paroisse avec un premier conseil. Il faut attendre 1907 pour l'érection canonique de la paroisse. En 1904, les Frères de la Croix de Jésus s'y établissent. Un premier curé résident est accueilli en 1906 et s'installe dans le presbytère (démoli en 1979) érigé l'année suivante au même moment où la mission devient la paroisse de Saint-Léon-le-Grand. Bien que Saint-Léon soit le nom d'un pape, c'est plutôt afin d'honorer le curé, Léon D'Auteuil, qui a célébré la première messe dans la mission, que la paroisse a été nommée Saint-Léon-le-Grand. En attendant la construction d'une nouvelle église, on construit une sacristie pour remplacer la vieille chapelle devenue trop petite. En 1913, on dénombre cinq écoles, trois moulins à scie, une fromagerie et deux magasins. Un peu plus tard, en 1925, un hôtel ouvre dans le village. La nouvelle église est terminée en 1928 selon les plans dessinés par Joseph Saint-Hilaire de Saint-Romuald⁶³. La caisse populaire est fondée le 15 juillet 1940⁶⁴. En 1937, Saint-Léon-le-Grand est un modèle d'agriculture parmi les autres localités de la vallée de la Matapédia. Plus de la moitié des gens qui y habitent sont des familles de cultivateurs. Ces dernières vivent également de l'industrie forestière durant l'hiver (sciage, menuiserie, ébénisterie). On dénombre 2 068 habitants en 1951, un sommet jamais égalé à Saint-Léon-le-Grand. Il s'agissait d'un village prospère jusque dans les années 1960 alors que la population commence à décliner. Depuis cette période, l'agriculture devient une activité économique de plus en plus importante⁶⁵.

61. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07030/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

62. Municipalité de Saint-Léon-le-Grand. 2008. « Municipal » In *Historique*. En ligne. < <http://www.saintleonlegrand.com/historique-municipal.html> >. Consulté le 10 novembre 2010.

63. *Ibid.*,

64. *Ibid.*

65. Michel Pelletier, *Mon coin de pays... La Matapédia*. s.l. sn. 1995, p. 108.



Moulin en amont de la rivière, 1943. Isabelle Lussier et Caroline Roy, *Une histoire d'appartenance*, p. 168.



Le village, 1977. Isabelle Lussier et Caroline Roy, *Une histoire d'appartenance*, p. 169.



Une maison typique de la vallée de la Matapédia.

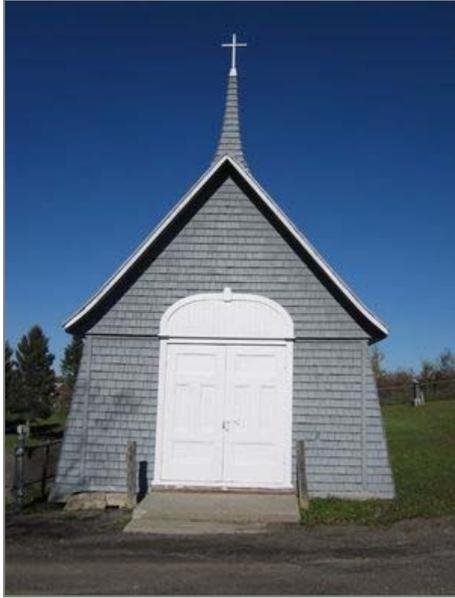


Une rue du village de Saint-Léon-le-Grand.

Du point de vue de son patrimoine bâti, l'église paroissiale bâtie entre 1926 et 1928 est reconnue par le plan d'urbanisme de la municipalité comme un site d'intérêt historique et culturel en raison de son importance dans le paysage du village et dans l'imaginaire collectif des habitants. L'inventaire du patrimoine bâti de la MRC compte sept bâtiments patrimoniaux dont l'église paroissiale et son charnier qui possèdent le plus grand intérêt. Cinq cottages vernaculaires américains, représentatifs de l'époque du développement de Saint-Léon-le-Grand, ont été répertoriés sans toutefois faire partie des 100 biens de plus grand intérêt de la MRC de La Matapédia. Par ailleurs, aucune autre mesure législative ou réglementaire concernant la protection du patrimoine ne s'applique sur ce territoire.



L'église de Saint-Léon-le-Grand.



Le charnier du cimetière possédant encore un revêtement en bardeaux de bois et des portes anciennes en bois à double vantail.



Cette maison à l'abandon de style vernaculaire américain, située au 316, route 195, rappelle le type de bâti courant que l'on retrouvait dans le village et ailleurs dans la Vallée de la Matapédia au cours des premières décennies du 20^e siècle.



Encore recouverte de bardeaux de bois, cette résidence sise au 588, route 195 a quand même subi d'importantes modifications au niveau de ses ouvertures et de sa volumétrie.

Saint-Moïse

La paroisse de Saint-Moïse est la porte d'entrée est de la Vallée de la Matapédia. Le territoire de Saint-Moïse, très vallonné, n'est constitué que de quelques rues et compte environ 617 habitants sur un territoire de 106,83 km²⁶⁶. Saint-Moïse longe la route 132 et est délimité au nord par Saint-Noël, à l'est par Sayabec, au sud par Saint-Cléophas et La Rédemption (MRC de La Mitis) et à l'ouest par Sainte-Jeanne-d'Arc (MRC de La Mitis). L'église occupe une place importante dans le paysage et est un point de repère pour les habitants, puisqu'elle est sise sur un promontoire du village. On retrouve plusieurs cours d'eau dans cette municipalité, mais les plus importants sont les lacs Ti-Blasse, à Pierre, du Quinzième mille et le Grand Étang ainsi que la rivière Tartigou.



Vue de l'église de Saint-Moïse de la Route 297, direction sud. Patri-Arch, 2010.

Le premier habitant qui s'est installé sur ce territoire était Sieur Malcolm Fraser en 1855 pour y opérer éventuellement un poste de garde le long du chemin Kempt, poste qu'il n'obtiendra toutefois pas. Malgré cela, il décide d'y élire son lieu de résidence. Quelques années plus tard, en 1868, d'autres familles s'implantent sur le territoire⁶⁷, dont certaines dans le but d'y faire de l'exploitation forestière. D'ailleurs, à la fin du 19^e jusqu'au milieu du 20^e siècle, on dénombre plusieurs habitants propriétaires d'un moulin à scie. L'agriculture au plan économique prendra une plus grande place au cours de la seconde moitié du 20^e siècle. Aujourd'hui, ces deux ressources demeurent des éléments importants pour l'économie moïsienne⁶⁸.



L'église, le presbytère et le couvent, vers 1960. BANQ.

Une première chapelle en bois est construite en 1870, mais ce n'est qu'en 1873 que la paroisse est érigée canoniquement, ce qui en fait la première paroisse à être créée dans la Vallée de la Matapédia. L'année suivante, en 1874, Saint-Moïse est érigé civilement en municipalité. En raison de son mauvais état, la chapelle est condamnée en 1910. Les paroissiens et le curé s'attaquent donc à la construction d'une nouvelle église de 1914 à 1915. Son immensité par

66. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07095/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

67. Thérèse Pelletier, *Chroniques matapédiennes*, vol.9, n°1, mai 1998, p.4.

68. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Une histoire d'appartenance. La Vallée-de-la-Matapédia*. Sainte-Foy, Éditions GID, 2001, p.70.

rapport à la grosseur de la paroisse fera en sorte que des gens l'appelleront la cathédrale⁶⁹. Quant au presbytère, celui-ci est construit dès 1895. Il est démoli en 1985 pour une construction plus petite, plus moderne et plus confortable⁷⁰. Donc, jusqu'à la démolition du presbytère, le noyau villageois était constitué de l'église, du presbytère ainsi que d'un couvent, ce dernier construit en 1948 et agrandi en 1989-1990, pour devenir l'école du village. Aujourd'hui, de ce noyau, il ne reste que l'église et l'ancien couvent transformé.

La gare de Saint-Moïse, construite en 1878, est située à bonne distance du village, c'est-à-dire sur les terres de la paroisse de Saint-Damase. Saint-Moïse-Station, nom du village de la gare, est annexé à Saint-Moïse en 1896, mais redeviendra une municipalité indépendante en 1906 sous le nom de Saint-Noël. Même s'il s'agit d'une municipalité indépendante, elle est toujours rattachée à la paroisse de Saint-Moïse, et ce, jusqu'en 1944⁷¹.

Au début du 20^e siècle, plusieurs malheurs s'abattent sur Saint-Moïse. En 1908, une épidémie de variole touche une grande partie de la population et dix ans plus tard, c'est au tour de la grippe espagnole de faire des ravages, tuant plusieurs familles entières. En 1920, un immense incendie, surnommé le « Grand feu » par les habitants de la région, s'abat sur Saint-Moïse, mais aussi sur Sayabec, La Rédemption, Sainte-Jeanne-d'Arc et Saint-Cléophas. Plusieurs hectares de forêts, des moulins à scie ainsi que des résidences sont brûlés⁷².



Vue du village depuis le clocher de l'église, vers 1960. BANQ.



Vue du village depuis le clocher de l'église, vers 1960. BANQ.

L'église de Saint-Moïse a été désignée dans le plan d'urbanisme site d'intérêt historique et culturel demandant une attention particulière. Cette dernière fait bien sûr partie de l'inventaire du patrimoine bâti. On y retrouve en plus six autres résidences dont deux villageoises qui font partie des 100 biens de plus grand intérêt patrimonial de la MRC de La Matapédia. Du point de vue des « pertes patrimoniales », la démolition du presbytère constitue une perte importante. Les interventions inappropriées sur les bâtiments ont également fait perdre de l'intérêt patrimonial à plusieurs maisons. Aucune autre mesure législative ou réglementaire concernant la protection du patrimoine ne s'applique sur ce territoire.

69. *Ibid.*, p. 67.

70. Isabelle Fraser, *Saint-Moïse, sommet de la Vallée, 1873-1998*. s.l, s.n., 1998, p. B-14.

71. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Op. cit.*, p. 65.

72. *Ibid.*, p. 67.



L'église de Saint-Moïse qui domine le paysage.



Maison vernaculaire américaine située au 116, rue Principale.



Résidence issue du courant cubique sise au 103, rue Principale.

Saint-Noël

Le village de Saint-Noël est situé au nord-est de la MRC de La Matapédia. Il est délimité au nord par Saint-Damase, au sud par Saint-Moïse, à l'est par Sayabec et à l'ouest par Padoue dans la MRC de La Mitis. Son territoire de 45,68 km² compte 459 personnes⁷³. Le noyau villageois situé sur la rue de l'Église, près de la route 297, comprend une église, un presbytère, une salle paroissiale, une école primaire, une résidence pour personnes âgées ainsi que l'épicerie du village.

Le territoire est vallonné et entouré de forêt. D'ailleurs, l'économie repose en grande partie sur l'exploitation forestière et sur l'agriculture. Sur le territoire, on retrouve les lacs Michaud, Boniface, de Montaigne et Chic-Chocs ainsi que la rivière Tartigou.

Jusqu'en 1906, Saint-Noël n'existe pas en tant qu'entité puisque ses terres font partie de Saint-Moïse. Ce territoire porte cependant un nom différent du reste de la paroisse : Saint-Moïse-Station, en raison de la présence de la gare de train. C'est d'ailleurs grâce à la construction du chemin de fer Intercolonial que le village de Saint-Moïse-Station prend forme⁷⁴. En effet, autour de la gare, construite en 1878, se forme une petite agglomération, créant ainsi un nouveau village. En 1896, Saint-Moïse-Station est annexée à Saint-Moïse, mais redevient une municipalité indépendante en 1906⁷⁵. En 1944, Saint-Moïse-Station obtient son propre curé et dès 1945 le nom officiel sera la municipalité du village de Saint-Noël. Il faut toutefois attendre en 1951 avant que la paroisse soit officiellement érigée canoniquement et en 1952 pour l'érection civile⁷⁶.

À la suite de l'érection paroissiale, un couvent est construit en 1956. Il est victime d'un incendie en 1962, ce qui amènera la construction d'un nouveau bâtiment plus grand, passant d'un couvent de 6 à 12 classes. L'église, quant à elle, est mise en chantier en 1965⁷⁷ et remplace une petite chapelle érigée en 1931, déplacée en 1953 et recyclée en salle paroissiale.



L'église, le presbytère et la salle paroissiale de Saint-Noël.



Vue du village de Saint-Noël vers le sud.

73. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07100/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

74. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Une histoire d'appartenance. La Vallée-de-la-Matapédia*. Sainte-Foy, Éditions GID, 2001, p. 74.

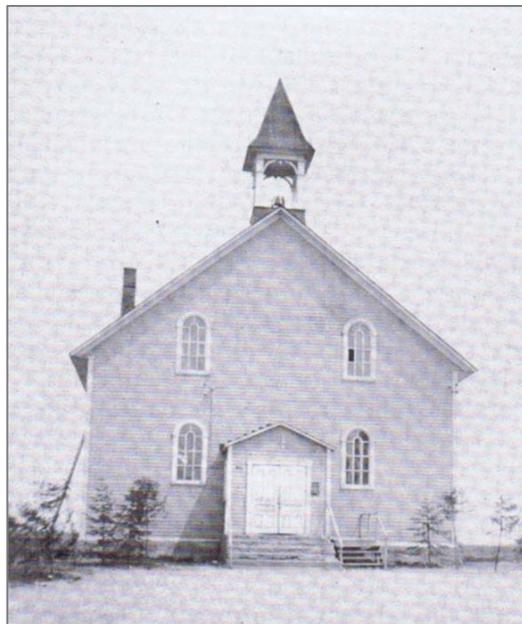
75. *Ibid.*, p.74.

76. *Ibid.*, p. 75

77. *Chez nous à Saint-Noël*, Saint-Noël, édité par la ville de Saint-Noël, 1994, p. 129 et 180.



Gare de Saint-Moise-Station, sans date. *Chez nous à Saint-Noël 1944-1994*, p. 54.



Première chapelle de Saint-Noël, aujourd'hui la salle paroissiale, sans date. *Chez nous à Saint-Noël 1944-1994*, p. 111.

Au plan économique, la décennie de 1970 est particulièrement difficile pour les habitants de Saint-Noël. Les deux banques ferment leurs portes et cette menace plane également sur la gare du village. Le chef de gare quitte en 1975. Cela est tragique pour la municipalité puisque le chemin de fer constitue un employeur important. Malgré plusieurs efforts de la communauté pour préserver le bâtiment de la gare, elle est démolie en 1985⁷⁸. Aujourd'hui, les deux principaux employeurs sont la Meunerie Bernard Landry et Normand Turcotte et Frère inc. commerçant de bois et de matériaux de construction. Comme dans les autres municipalités de la Vallée de la Matapédia, l'agriculture et l'industrie forestière jouent aussi un rôle important dans le développement économique de la municipalité⁷⁹.

Outre l'église et son presbytère, l'inventaire du patrimoine bâti comporte quatre autres bâtiments situés sur la rue Saint-Joseph, près de l'ancienne gare. Il s'agit de trois maisons qui ont préservé plusieurs de leurs caractéristiques d'origine ainsi que la quincaillerie Turcotte. Bien que relativement récent (1946), ce bâtiment est représentatif de l'architecture commerciale villageoise de la première moitié du 20^e siècle. Les autres bâtiments sont soit trop récents, soit trop transformés pour figurer dans l'inventaire. À titre, d'exemple, la salle paroissiale aménagée dans l'ancienne chapelle est tout à fait méconnaissable. Quant à la gare, sa démolition constitue une perte patrimoniale importante. Aucune mesure législative ou réglementaire concernant la protection du patrimoine ne s'applique à Saint-Noël.

78. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Op. cit.*, p. 79.

79. Corporation de développement communautaire de la Vallée de la Matapédia. 2007. « Saint-Noël » In *Liste des localités*. En ligne. <http://www.cdc-matapedia.net/repertoire/villes/histoire_municipalite/st_noel.htm>. Consulté le 29 octobre 2010.



La quincaillerie Turcotte, 29, rue Saint-Joseph Est.



Résidence à mansarde (4 eaux) sise au 26, rue Saint-Joseph Est.

Saint-Tharcisius

La paroisse de Saint-Tharcisius, située au nord de la MRC de La Matapédia, s'étend sur un territoire de 79,61 km² ⁸⁰ qui est délimité au nord par Saint-Vianney et le TNO Lac-Casault, à l'est par Saint-Alexandre-des-Lacs et au sud-ouest par Amqui. Environ 462 habitants résident dans la municipalité et vivent principalement de l'agriculture et de l'industrie forestière. L'église, le dépanneur, l'ancien presbytère, l'école, le bureau municipal, la bibliothèque et la Caisse populaire sont situés au cœur du village, sur un plateau. Tout autour, les terres cultivées sont vallonnées et offrent une perspective sur des montagnes boisées. La majorité du bâti sont des maisons de ferme, de style bungalows, vernaculaire américain et cubique. La municipalité est parsemée de ruisseaux et agrémenté des lacs Tamagodi et Pinault.

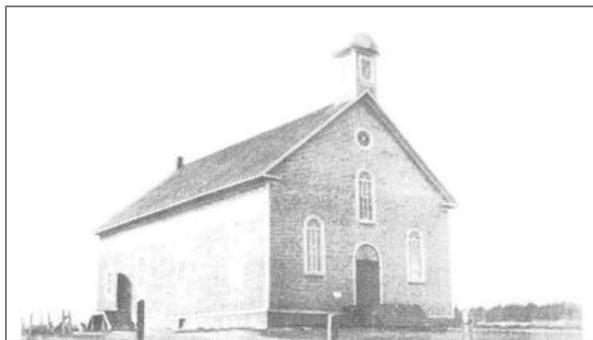
En 1912, les propriétaires des lots du canton Blais, situé dans l'actuelle municipalité de Saint-Tharcisius, habitent Amqui et s'en servent comme terre à bois. Quelques colons originaires d'ailleurs au Québec y résident de façon plus permanente. Progressivement, une communauté se forme et on assiste, au début des années 1920, à la formation d'une mission (connue sous différents noms soit la mission du Lac Pitre, de Notre-Dame-des-Champs et des cantons Blais et Lepage). En 1921, une chapelle-école en bois rond est construite et le missionnaire résidant qui arrive en 1925 se sert d'un bâtiment d'un camp de bûcheron comme presbytère. Un bureau de poste dessert la mission en 1924 et deux ans plus tard, la paroisse de Saint-Tharcisius est érigée. Les quelques 800 habitants de la paroisse assistent à la messe dès 1929 dans la nouvelle église alors que le curé bénéficie d'un logis plus confortable avec le presbytère érigé cette



Rue du Moulin et maisons de ferme.



Chapelle-école en bois rond, sans date. Germaine Arguin-Gagné, *Saint-Tharcisius 1926-1976*, p. 59.



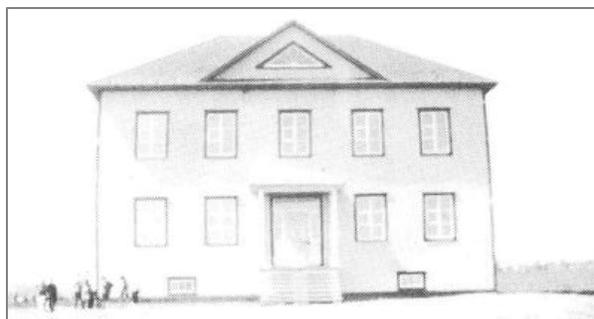
Église construite en 1928-1929, sans date. Germaine Arguin-Gagné, *Saint-Tharcisius 1926-1976*, p. 59.

80. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07075/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

même année. Si l'agriculture prend progressivement de l'ampleur, plusieurs moulins à scie continuent à employer la majorité des habitants de Saint-Tharcisius. L'industrie laitière avec la fabrication du fromage prend une place de plus en plus importante. Un premier maire est élu par la population en 1938 suite à la création de la municipalité de paroisse de Saint-Tharcisius en 1937. En 1938, une nouvelle école est construite, probablement dans le village. Dans les années 1950, les quelques 1 000 habitants qui y résident ont besoin d'une nouvelle école. Cette dernière est élevée dans le village en 1959 et est dirigée par des religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux.



Presbytère, sans date. Germaine Arguin-Gagné, *Saint-Tharcisius 1926-1976*, p. 60.



Première école, sans date. Germaine Arguin-Gagné, *Saint-Tharcisius 1926-1976*, p. 79.



Grange dans la rue du Moulin et vue sur les montagnes.



Église de Saint-Tharcisius qui a conservé son revêtement en bardeaux de bois et ses fenêtres d'origine.

Dans l'inventaire du patrimoine bâti de la MRC, 17 bâtiments ont été retenus, des résidences privées pour la plupart. L'église de Saint-Tharcisius élevée en 1928-1929 et agrandie en 1947, est le bâtiment qui se démarque le plus et le seul qui fait partie des 100 biens de plus grand intérêt dans l'ensemble de la MRC de La Matapédia.

Quelques maisons de colonisation typiques des premières décennies du 20^e siècle sont encore bien préservées à Saint-Tharcisius. Plusieurs bâtiments agricoles ont aussi été remarqués, signe que l'agriculture côtoie l'industrie forestière. Certains bâtiments ont toutefois subi des pertes importantes en raison de rénovations radicales.



Maison de colonisation située au 720, rue du Moulin.



Grange-étable dans la rue du Moulin.

Dans le plan d'urbanisme de la municipalité, l'église de Saint-Tharcisius est le seul site d'intérêt historique et culturel à être ciblé par l'exercice des zones à rénover, restaurer ou protéger. Elle constitue un point de repère identitaire pour la population et occupe une place centrale dans le village. L'idée d'offrir une nouvelle vocation à l'église est avancée afin de se procurer les moyens financiers pour continuer l'entretien du bâtiment, qui se détériore depuis quelques années à cause du manque de fonds.

Le corridor panoramique de la route 195 et la vue panoramique sur les monts Chic-Chocs sont aussi les sites d'intérêt esthétique visés par la MRC de la Matapédia. Pour mettre en valeur ces deux aspects, on propose d'aménager un site d'observation des monts Chic-Chocs à partir de la route 195 et d'éviter le reboisement des terres à partir du chemin afin de préserver cette vue.

Saint-Vianney

La municipalité de Saint-Vianney est située au nord de la MRC de La Matapédia. Son territoire de 145,24 km²⁸¹ est bordé au nord-est et au nord-ouest par la MRC de Matane, au sud-ouest par le TNO Lac-Matapédia et au sud-est par Saint-Tharcisius et Amqui. Comportant 504 habitants, le village de Saint-Vianney est composé d'un petit ensemble paroissial et civique comprenant une église, un ancien presbytère, un bâtiment multifonctionnel (bureau municipal, club d'âge d'or, etc.) attaché à une petite école primaire et un bureau de poste, tous implantés le long de l'avenue Centrale. Ce noyau paroissial est installé sur un point surélevé, adossé contre une montagne, et qui offre une vue sur un territoire vallonné, parsemé de champs et de bouquets de forêt.

D'abord concédé à la compagnie Price de Matane, le canton Langis, situé dans la future paroisse de Saint-Vianney, est ouvert à la colonisation en 1918. Une petite communauté voit le jour dans le courant du retour à la terre avec la venue de la Mutual Colonization and Development de Boston, puis de la Saint-Lawrence Lumber qui obtiennent la permission de tirer profit de la forêt, mais à la condition de veiller à la colonisation du territoire. Toutefois, les colons sont négligés dans cette expérience et ne reçoivent pas l'aide prévue par ces compagnies. Ces dernières se retirent du projet de colonisation après deux années et les terres se retrouvent de nouveau administrées par la Couronne. En 1921, le territoire est érigé en mission. L'année suivante, une première chapelle-école et un bureau de poste sont mis sur pied. Un premier missionnaire résidant s'y établit en 1923 pour desservir une population de 625 âmes. L'année suivante, un grand presbytère est construit par les habitants. En 1925, la mission devient la paroisse Saint-Jean-Baptiste-Vianney et une municipalité de paroisse l'année précédente. Elle tire son nom de Jean-Marie-Baptiste Vianney (1786-1859), curé d'Ars canonisé en 1925⁸².



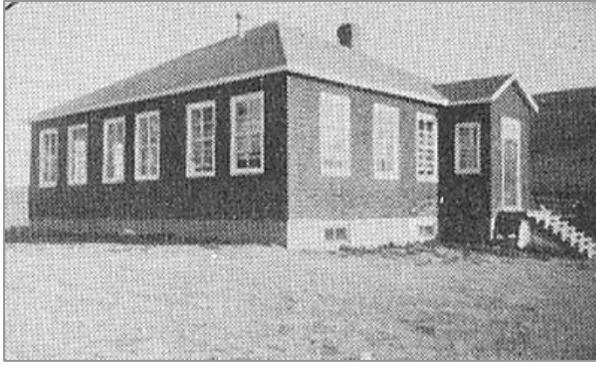
Première chapelle, v1922. Léo Bérubé, *Saint-Vianney 1922-1972*, p. 38.



Presbytère, 1924. Léo Bérubé, *Saint-Vianney 1922-1972*, p. 39.

81. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne.
< <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07075/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

82. Commission de toponymie du Québec. 2010. «Sainte-Marguerite (municipalité) ». En ligne.
< http://www.toponymie.gouv.qc.ca/CT/toposweb/fiche.aspx?no_seq=56277 >. Consulté le 21 octobre 2010.

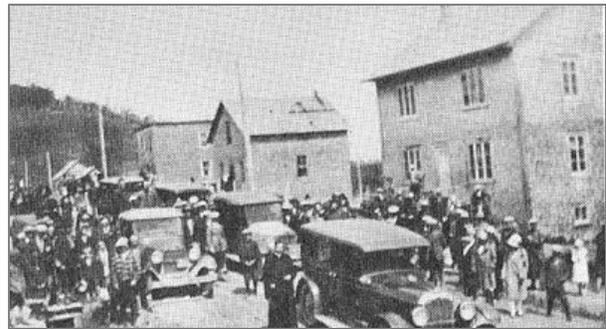


École du village, s.d. Léo Bérubé, *Saint-Vianney 1922-1972*, p. 48. Il s'agit probablement de l'école datant de 1944.



Le village en 1932. Léo Bérubé, *Saint-Vianney 1922-1972*, p. 96.

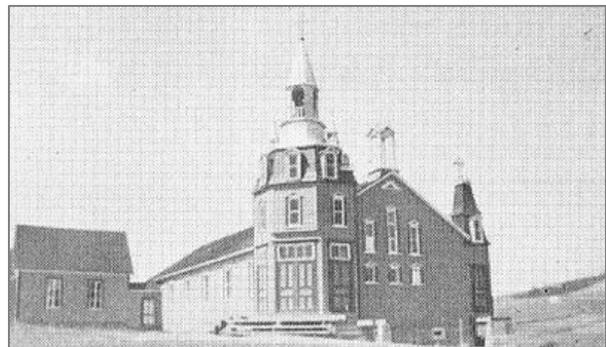
Dans les années 1930, trois moulins à scie et une fromagerie sont en opération dans la paroisse et sept écoles de rangs répandent l'éducation dans les régions éloignées du village. En 1940, la Caisse populaire est fondée. L'église actuelle est élevée en 1943 remplaçant ainsi la chapelle de 1922 devenue trop petite devant l'augmentation de la population. En 1944, le village se dote d'une nouvelle école plus grande, implantée près de l'église, dirigée par les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux de 1957 à 1971.



Rue Principale, 1930. Léo Bérubé, *Saint-Vianney 1922-1972*, p. 73.



École du rang 1, s.d. Léo Bérubé, *Saint-Vianney 1922-1972*, p. 49.



Église, après 1945. Léo Bérubé, *Saint-Vianney 1922-1972*, p. 74.



Église et bâtiment multifonctionnel donnant sur l'avenue Centrale.



Vue du village et des montagnes qui l'entourent.

L'inventaire du patrimoine bâti comporte 11 bâtiments de Saint-Vianney, dont l'église paroissiale, l'ancien presbytère et plusieurs maisons villageoises et rurales. Toutefois, en raison des transformations que ces bâtiments ont subies, aucun ne se classe parmi les 100 biens de plus grand intérêt patrimonial de la MRC de La Matapédia. Dans le plan d'urbanisme de la municipalité, l'église de Saint-Jean-Baptiste-Vianney figure comme site d'intérêt historique et culturel de la municipalité ciblé par l'exercice des zones à rénover, restaurer ou protéger. Elle constitue un point de repère identitaire pour la population et occupe une place centrale dans le village malgré les transformations qu'elle a subies. La municipalité affirme sa volonté de conserver l'église en bon état, mais fait face, comme la paroisse, à un manque de fonds pour continuer à assurer son entretien.



L'église Saint-Jean-Baptiste-Vianney, construite en 1943, a subi de nombreuses modifications dont le remplacement de la tour clocher, la disparition de fenêtres et des portes anciennes, du revêtement et des éléments décoratifs d'origine.

Le corridor panoramique de la route 195 et la montagne de la Croix sont les sites d'intérêt esthétique visés par la MRC de la Matapédia. Certains bâtiments bordant la route 195 sont malheureusement en mauvais état et s'agencent mal avec la beauté des paysages. La montagne sur laquelle trône la croix élevée lors du cinquantenaire de la paroisse en 1972 donne un caractère original au village. Une entente entre le propriétaire de ce site et la municipalité pourrait éventuellement rendre public ce lieu symbolique pour la population.



Le presbytère érigé en 1924 a été converti en immeubles de logements avec le départ du dernier prêtre résidant. Bien qu'ayant conservé certaines composantes anciennes, telle que la composition générale, la majorité des autres caractéristiques d'origine ont disparu.



Cette maison construite dans le premier rang Sud date probablement du début des années 1920 et remonterait donc aux premières années de colonisation du territoire de Saint-Vianney. Ce type de maison recouverte de bardeaux de bois succède à la maison primitive du colon bâti en bois rond.

Saint-Zénon-du-Lac-Humqui

La municipalité de Saint-Zénon-du-Lac-Humqui est située au sud de la MRC de La Matapédia. Son territoire de 112,97 km²⁸³ est délimité au nord par le TNO Lac Alfred et Sainte-Irène, à l'est par Saint-Léon-le-Grand, au sud par le TNO Rivière-Vaseuse et à l'ouest par la MRC de La Mitis. Le village se dresse au milieu des montagnes, en bordure du lac Humqui qui est le réservoir de la rivière du même nom. Il est traversé par la route 195. Plusieurs ruisseaux et lacs arrosent les terres dont les lacs Lefrançois dit « les Étangs » et le Lac-à-Pierre, situés dans les limites de la paroisse. La population de cette municipalité à vocation agricole et forestière compte actuellement 413 habitants. Les eaux poissonneuses du lac Humqui et l'attrait de la forêt attirent de nombreux amateurs de chasse et de pêche dans la municipalité. On retrouve notamment plusieurs chalets en bordure du lac Humqui.

Au départ octroyé à diverses compagnies forestières, telles la Moffet et la Price, le territoire de la future municipalité de Saint-Zénon-du-lac-Humqui reçoit son premier colon en 1902. Il est imité de plusieurs autres, qui sont visités par un premier missionnaire en 1904. L'année 1907 voit l'établissement du premier bureau de poste et de l'organisation d'une école dans la maison d'un habitant, qui sera remplacée par une chapelle-école en 1910. La petite communauté est organisée en mission sous le patronage de Saint-Zénon un an plus tard. Un premier moulin est ouvert en 1908 et plusieurs autres apparaîtront au cours des décennies suivantes. Le curé vient résider dans la mission, probablement vers 1918, afin de desservir une communauté de quelques 400 habitants, remplaçant ainsi les visites hebdomadaires du curé de Saint-Léon-le-Grand. D'ailleurs, c'est en l'honneur de ce dernier, l'abbé Zénon-Octave Gendron, que sera nommée la mission. L'érection de l'église débute en 1919 avec la création de la nouvelle paroisse de Saint-Zénon-du-lac-Humqui. Cette dernière devient une municipalité l'année suivante, cette même année où le curé s'établit dans un grand presbytère neuf.

Progressivement, l'agriculture prend de l'ampleur. Une fromagerie est ouverte en 1921. Sur les 1 175 habitants qui résident dans la municipalité en 1948, un grand pourcentage d'entre eux vit principalement de l'agriculture.



Village de Lac-Humqui, 1977. Isabelle Lussier et Caroline Roy, Une histoire d'appartenance, p. 172.



Route menant au village, 1977. Isabelle Lussier et Caroline Roy, Une histoire d'appartenance, p. 174.

83. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07035/> >. Consulté le 10 novembre 2010.



Pont sur le ruisseau à la Loutre à Saint-Zénon, canton Pineault, 1946. BAnQ.



Ferme et paysage, 1943. BAnQ.



Cimetière loti en bordure du lac Humqui.



Route 195 qui mène au village.



Paysage rural de la municipalité de Saint-Zénon-du-lac-Humqui.

Du point de vue du patrimoine bâti, huit bâtiments ont été retenus dans l'inventaire, dont l'église paroissiale, l'ancien presbytère et la salle paroissiale qui forment un ensemble d'intérêt. Par ailleurs, cinq résidences, toutes situées sur la route 195, ont aussi été répertoriées sans toutefois figurer dans les 100 biens de plus grand intérêt patrimonial de la MRC de La Matapédia.



L'Église de Saint-Zénon-du-lac-Humqui, de style néoclassique, se trouve dans un état d'authenticité exceptionnel. Son revêtement en bardeaux d'amiante-ciment lui confère un charme particulier. La majorité des ouvertures et le programme décoratif d'origine se trouvent encore sur le bâtiment.



L'ancien presbytère construit en 1920 et converti en foyer pour personnes âgées en 1983 possède le même revêtement en bardeaux d'amiante-ciment que l'église. Les ouvertures de cette maison issue du courant cubique ont toutefois été modifiées.



La salle paroissiale est construite en 1941. À l'instar de l'église et du presbytère, ce bâtiment possède également un revêtement en amiante-ciment et se distingue par la présence de portes et de fenêtres anciennes, ainsi que par une composition et une volumétrie assez intactes.



Cette maison vernaculaire américaine, sise au 110, route 195, est recouverte de bardeaux de bois et compte quelques fenêtres anciennes. Une véranda au style recherché ceinture la façade principale.

Parmi les « pertes patrimoniales » subies par la municipalité, les récentes transformations à l'ancien presbytère en constituent un bon exemple. Comme partout ailleurs, les rénovations aux résidences privées ont aussi altéré la valeur patrimoniale de plusieurs d'entre elles.

Une tentative de décréter comme site du patrimoine le noyau villageois regroupant l'église, l'ancien presbytère et la salle paroissiale en vertu de la *Loi sur les biens culturels* a échoué il y a quelques années, malgré que ce statut soit prévu au plan et règlements d'urbanisme de la municipalité. Néanmoins, cet ensemble possède de la grande valeur patrimoniale et paysagère.

Le corridor panoramique de la route 195 et le site de villégiature du lac Humqui ont également été désignés comme sites d'intérêt esthétique par la MRC de La Matapédia dans son schéma d'aménagement. Cette dernière déplore notamment l'aspect extérieur des résidences et la qualité d'aménagement des cours des propriétés riveraines à la route 195 et incite la municipalité à prendre des mesures pour améliorer l'aspect des résidences ainsi que l'aspect visuel général des terrains jouxtant cette route. La MRC conseille aussi de préserver l'encadrement visuel du lac Humqui, qui constitue un site de villégiature d'un important degré d'esthétisme reconnu à l'échelle de la MRC, et d'instaurer des mesures pour la préservation de la qualité de l'eau du lac et de la rivière Humqui qui est visitée par le saumon.

Sayabec

La municipalité de Sayabec (1 934 habitants) est située sur l'axe de la route 132 dans la partie ouest de la MRC de La Matapédia, à la tête du lac Matapédia⁸⁴. Les 127,73 km² de cette municipalité sont limités par Saint-Damase et Saint-Noël au nord, Saint-Moïse et Saint-Cléophas à l'est, Val-Brillant et le TNO Lac-Matapédia au sud et Sainte-Paule et Saint-Léandre dans la MRC de Matane à l'ouest. Sayabec s'est déployée sur une plaine des monts Notre-Dame de la chaîne de montagnes des Appalaches⁸⁵. Le relief du village est donc plat. Cette plaine est largement propice à l'agriculture, procurant ainsi une source de revenu importante pour plusieurs habitants de la municipalité. Le lac Matapédia est un plan d'eau très important, mais on y retrouve également d'autres lacs comme le lac Malcolm, le lac Sauvagesse et le lac Arthur ainsi que la rivière Saint-Pierre, qui passe au sud du village, et de la rivière Sayabec qui passe au nord.



Vue de la rue de l'Église à l'intersection de la rue Saint-Charles. Patri-Arch, 2010.

L'administration des terres qu'allaient devenir Sayabec commence très tôt. En 1694, la seigneurie du Lac Matapédia est cédée à Charles-Nicolas-Joseph d'Amours. Toutefois, ni lui ni aucun de ses héritiers ne viendront s'installer sur ces terres. Un premier habitant s'installe sur le territoire en 1833. Il s'agit de Pierre Brochu, engagé à titre de gardien pour le poste du chemin Kempt, situé à la tête du lac Matapédia, aujourd'hui Sayabec. Ce poste sera le seul de la Vallée de la Matapédia jusqu'en 1839. Le rôle de Pierre Brochu consistait à aider les voyageurs dans le besoin et à leur fournir une assistance pour la traversée du lac Matapédia. Outre sa charge de gardien, il cultivait sa terre et y a construit un moulin à scie employant ainsi une trentaine d'hommes⁸⁶.

Il faut toutefois attendre la construction du chemin Matapédia (vers 1867) et surtout celle du chemin de fer (1870-1882) pour qu'on puisse parler d'une véritable communauté⁸⁷. Lors de la construction du chemin de fer, un réservoir et une petite gare sont construits le long des rails. Des moulins font leur apparition et une petite communauté se développe sur les



La gare de Sayabec, sans date. BANQ.

84. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07085/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

85. Municipalité de Sayabec. 2010. *Situation géographique*. En ligne.

< http://www.municipalitesayabec.net/situation_geographique.htm >. Consulté le 11 novembre 2010.

86. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Une histoire d'appartenance. La Vallée-de-la-Matapédia*. Sainte-Foy, Éditions GID, 2001, p. 90.

87. *Cinquantenaire de Sayabec, 1896-1946*. s.l. s.n. 1946, p. 17.

terres qu'on appellera Lac-Marquis (1907), d'abord, et Station Bellavance (1912), ensuite. La présence du magasin de Ferdinand Bellavance a probablement eu un effet sur l'appellation du lieu⁸⁸.

Au même moment que la construction du chemin de fer, un premier moulin à scie voit le jour, celui de Martin et Lebel. Cette nouvelle industrie attire aussi rapidement les colons. L'industrie du bois prend un essor fulgurant et en peu de temps, une quinzaine de nouveaux moulins sont construits. Les colons sont d'avantage attirés par les emplois reliés à l'exploitation forestière que ceux liés à l'agriculture⁸⁹.

Sur le plan économique, l'exploitation forestière est une activité de premier plan. Un des grands employeurs de Sayabec est la John Fenderson Co. Sa première acquisition dans la paroisse est le moulin de Shell MacPherson et Cie en 1896. La Fenderson ajoute à ses activités de sciage une usine de planage qui reçoit du bois de plusieurs scieries des villages limitrophes. Jusqu'en 1930, l'usine à elle seule emploie jusqu'à 400 personnes. À la suite de la crise économique, le nombre d'employés diminue de moitié et l'entreprise ferme ses portes définitivement en 1952. Cet événement est un dur coup pour la région (par contre, d'autres moulins de plus petites envergure continuent leurs activités, et ce, même encore aujourd'hui⁹⁰). En 1982, une nouvelle usine s'installe à Sayabec, l'usine Panval (Panneaux de la Vallée), une division d'Uniboard Canada inc. Dans les années 1980 et au début des années 1990, cette usine fait travailler près de 800 personnes. Malgré des coupures en 1994, l'usine est encore un employeur important pour la municipalité⁹¹.

Sayabec est d'abord érigé comme municipalité scolaire en 1887⁹². La première école est construite en 1892 avec l'aide de tous les habitants puisque chacun d'eux devait fournir du bois pour la réalisation du bâtiment. L'éducation des filles est prise en charge par les Filles de Jésus en 1909. En 1915, un nouveau bâtiment de brique de trois étages est construit afin de remplacer le bâtiment de bois. Vers 1947-1948, une résidence pour les religieuses y est annexée⁹³. Le couvent est démoli en 1975, mais l'annexe est toujours présente et loge aujourd'hui les bureaux de la municipalité.

Pour l'éducation des garçons, ce sont d'abord les Frères de Jésus qui en ont la charge. Ils sont substitués par les Frères maristes en 1927 lorsque leur congrégation est dissoute. Un nouveau bâtiment est construit en 1939 afin de remplacer l'édifice désuet. Ce sont alors les Frères des Écoles chrétiennes qui sont à la tête de la nouvelle académie Saindon⁹⁴. Aujourd'hui, le bâtiment a toujours la même fonction puisqu'il loge l'école primaire Sainte-Marie.

88. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Op. cit.*, p. 92.

89. *Cinquantenaire de Sayabec, 1896-1946*. s.l. s.n. 1946, p. 17.

90. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Op. Cit.*, p. 92.

91. *Ibid.*, p. 100.

92. *Cinquantenaire de Sayabec, 1896-1946*. s.l. s.n. 1946, p. 37.

93. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Op. Cit.*, p. 95

94. *Ibid.*, p. 96.



Ancienne résidence du couvent aujourd'hui reconvertie en bureaux.



Ancienne école des garçons Saindon, aujourd'hui l'école primaire Sainte-Marie.

En 1890, une mission est créée et la paroisse est érigée canoniquement en 1894 sous le nom de Sainte-Nom-de-Marie-de-Sayabec. Une division s'effectue le 28 mars 1917. Le village de Saindon se détache de la paroisse de Sainte-Nom-de-Marie-de-Sayabec. Le village de Saindon est nommé ainsi en l'honneur de son premier curé. Un référendum en 1982 démontre que la population est d'accord à ce que les deux municipalités se fusionnent. Cette nouvelle municipalité portera le nom de Sayabec⁹⁵. La première église est construite en 1903, mais elle est la proie des flammes en 1929 lorsque la foudre atteint le bâtiment. Une nouvelle église est construite en 1931 selon les plans de l'architecte Pierre Lévesque à partir des murs de pierre épargnés par le feu.

La partie ancienne du village, c'est-à-dire le noyau villageois qui comprend l'église, le presbytère, la mairie, l'école, la gare et quelques maisons du boulevard Joubert, est reconnue comme site d'intérêt historique et culturel dans le schéma d'aménagement de la MRC de La Matapédia. De plus, un plan d'implantation et d'intégration architecturale a été adopté par la municipalité dans lequel est défini la délivrance de permis de construction pour ce territoire ainsi que les travaux assujettis par ce règlement. Aussi, des objectifs et des critères spécifiques à atteindre ont été élaborés. La gare de Sayabec a été citée monument historique par la municipalité en mai 2006. Celle-ci a été déménagée de son lieu d'origine, près de la voie ferrée, dans un parc municipal près du noyau institutionnel en 1993.

La municipalité de Sayabec est bien représentée dans l'inventaire du patrimoine bâti de la MRC. On y retrouve 42 bâtiments dont des édifices institutionnels tels que la gare,



L'église de Saint-Nom-de-Marie.

95. Commission de toponymie du Québec. 2010. « Sayabec ». En ligne.
< http://www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/fiche.aspx?no_seq=133646 >. Consulté le 11 novembre 2010.

l'église et son presbytère, trois biens de grand intérêt, l'ancien collège Saindon, l'hôtel de ville (ancienne annexe du couvent) et la chapelle-charnier du cimetière. Par ailleurs, plusieurs maisons d'intérêt, à l'architecture particulièrement élaborée et bien préservée, se trouvent dans le village. Notons notamment le 41, rue de l'Église, le 65, rue de l'Église, le 23, rue Saint-Antoine (maison Herménégilde-Boulay) et le 9, rue Saint-Charles. Certaines d'entre elles mériteraient sûrement d'être citées monuments historiques. De plus, un petit ensemble a particulièrement retenu notre attention, il s'agit des maisons situées au 10, 12 et 14, rue Fenderson. Il s'agit de résidences construites au début du 20^e siècle par la compagnie John Fenderson afin de loger des cadres. Plus que l'intérêt architectural, c'est le contexte historique et, surtout, le cadre paysager qui définissent la valeur patrimoniale de cet ensemble. Par ailleurs, plusieurs autres maisons villageoises ou rurales ont été répertoriées, représentant plusieurs courants architecturaux.

Comme partout ailleurs, Sayabec a connu quelques « pertes patrimoniales », notamment par la disparition du couvent. Mais règle générale, plusieurs bâtiments sont bien préservés.



Le presbytère de la paroisse de Saint-Nom-de-Marie, rue de l'Église.



La chapelle-charnier du cimetière paroissial, près du lac Matapédia.



Maison située au 41, rue de l'Église.



Résidence sise au 65, rue de l'Église.



Maison Herménégilde-Boulay, 23, rue Saint-Antoine.



Résidence d'influence néo-Queen Anne au 9, rue Saint-Charles.



La gare de Sayabec, monument historique cité, déménagée dans un parc municipal.



Maison construite par la compagnie Fenderson située au 14, rue Fenderson.



Bâtiments de ferme situés au 224, 2^e rang Est.

Val-Brillant

La municipalité de Val-Brillant est située en plein cœur de la MRC de La Matapédia sur les rives du lac Matapédia. Elle est bornée à l'est par la ville d'Amqui, au sud par les municipalités de Sainte-Irène et de Saint-Cléophas à l'ouest par la municipalité de Sayabec et au nord par le territoire non organisé du Lac-Matapédia. La municipalité comptait en 2010 1001 habitants pour une superficie de 80 km² ⁹⁶. Le cours d'eau principal est bien entendu la rive ouest du lac Matapédia.



Le village de Val-Brillant.

Le paysage est marqué par des vallons recouverts de forêts et de champs destinés à l'agriculture. La présence du lac Matapédia influence beaucoup le paysage val-brillantois, notamment dans le village puisqu'il est bâti sur un plateau longeant la rive ouest du lac.



La partie rurale de Val-Brillant.

La colonisation de Val-Brillant commence au moment qu'est entamée la construction du chemin de fer de l'Intercolonial, soit vers 1876. Le premier nom de cette colonie sera Cedar Hall en raison d'un hangar en cèdre portant ce nom qui est utilisé comme première gare. La construction du chemin de fer et une guerre de

propriétés qui a fait beaucoup jaser attirent les nouveaux colons. En 1880, on compte près de 200 personnes habitant Cedar Hall. Une chapelle est construite en 1882 et, en 1883, année de création de la mission, le nom de Cedar Hall est remplacé pour celui de Saint-Pierre-du-Lac-Matapédia. L'évêque de Rimouski, Jean Langevin, est choqué du nom anglais et désire rendre hommage au missionnaire Pierre Brillant en modifiant le vocable de la nouvelle mission⁹⁷. En 1915, la paroisse subit encore des changements lorsque la municipalité du village de Val-Brillant se détache de celle de la paroisse. La paroisse garde le même nom, Saint-Pierre-du-Lac-Matapédia, mais le village adopte le nom de Val-Brillant. En décembre 1986, la paroisse et le village fusionnent et adoptent le nom de Val-Brillant⁹⁸.

Les limites municipales seront agrandies en 1921 lorsque Saint-Agricole, mission créée au début du 20^e siècle, est annexée à Val-Brillant. Le lien entre Saint-Pierre-du-Lac-Matapédia et Saint-Agricole existe depuis 1897 lorsqu'une nouvelle route est construite afin d'aller rejoindre

96. Répertoire des municipalités du ministère des Affaires municipales du Québec. En ligne. < <http://www.mamrot.gouv.qc.ca/repertoire-des-municipalites/fiche/municipalite/07080/> >. Consulté le 10 novembre 2010.

97. Michel Pelletier, *Mon coin de pays... La Matapédia*. s.l. sn. 1995, p. 67.

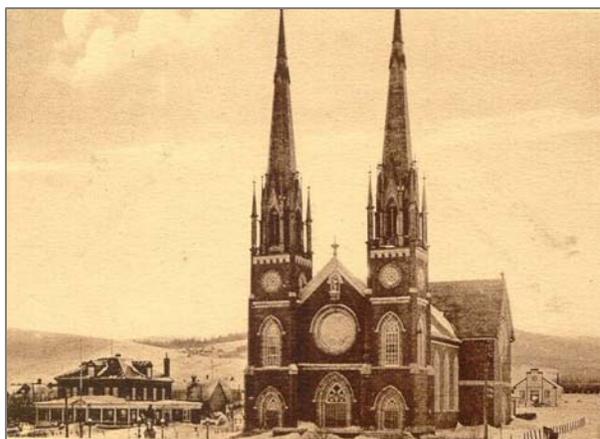
98. Isabelle Lussier et Caroline Roy. *Une histoire d'appartenance. La Vallée-de-la-Matapédia*. Sainte-Foy, Éditions GID, 200, p. 125.

les quelques familles installées sur ces terres. Les habitants de Saint-Agricole auraient bien voulu que leur mission soit créée en véritable paroisse, mais leurs espoirs se sont éteints lorsque la cloche de leur chapelle est logée dans le clocher de l'église de Val-Brillant et surtout lorsque l'annexion a lieu⁹⁹.

La paroisse est érigée canoniquement le 19 septembre 1889 et civilement en 1890. Une première église est construite dès 1889, mais en 1914, un inspecteur la considère dangereuse pour les paroissiens. Une nouvelle église de style néogothique est mise en chantier en 1914 pour se terminer en 1916 selon les plans de l'architecte René-Pamphile Lemay. Le presbytère est construit, quant à lui, en 1916. Ces deux édifices sont encore présents aujourd'hui¹⁰⁰.

En 1902, un conflit éclate entre les compagnies forestières et les habitants de Cedar Hall. Les habitants ne veulent pas que les compagnies John Fenderson Co. et King Brothers viennent couper du bois comme bon leur semble sur des terres dont ils se croyaient maîtres. Afin de régler le conflit, le gouvernement du Québec décide d'accorder un droit de coupe aux compagnies forestières jusqu'en juin 1903. Ce geste aura pour effet de raviver la colère des colons. Malgré cette colère, la compagnie John Fenderson Co. réussit à s'entendre avec les colons tandis que la King Brohers vend ses installations à la St. Lawrence Terminal Co. Cette nouvelle compagnie ne réglant pas le problème, les colons démontrent leur grogne avec haches et fusils à la main. La présence de policiers de Québec réussit enfin à calmer les opposants. Ce sera un jugement de la Cour suprême du Canada qui finira par apaiser la colère des colons en leur donnant raison¹⁰¹. Malgré ce conflit, l'industrie forestière occupe une place centrale dans l'économie de Val-Brillant. La compagnie John Fenderson comptera près d'une centaine d'employés dans la région. La fermeture de ses portes en 1941, donne donc un grand coup à Val-Brillant et à la région. Afin de contrer cette perte économique, Val-Brillant se tourne d'avantage vers l'agriculture, encore très présente aujourd'hui¹⁰².

En 1926, Val-Brillant devient, en quelque sorte, le quartier général de la Compagnie aérienne franco-canadienne (CAFC). Cette compagnie a été fondée l'année précédente par le ministère des Terres et des Forêts, dirigé par Honoré Mercier, afin qu'une carte de la Gaspésie puisse être dessinée à l'aide de photos aériennes. Deux bases seront créées, une à Gaspé et l'autre à Val-Brillant. Les départs fréquents des avions deviennent une sorte de passe-temps pour les habitants. Ces travaux sont à l'origine de la première carte aérienne du Québec¹⁰³.



Le presbytère et l'église de Saint-Pierre, sans date. BANQ.

99. *Ibid.*, p. 117.

100. *Ibid.*, p.121.

101. *Ibid.*, p. 118-119.

102. *Ibid.*, p. 120.

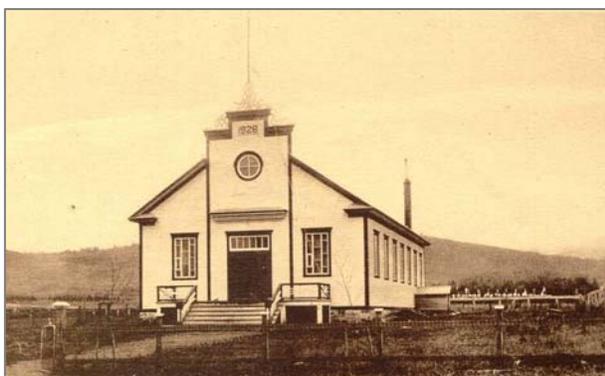
103. *Ibid.*, p. 123.



L'ancienne gare de Val-Brillant, sans date. BAnQ.



La rue Saint-Pierre, sans date. BAnQ.



La salle Saint-Pierre, sans date. BAnQ.



Le couvent des Sœurs du Saint-Rosaire, sans date. BAnQ.

Le plan d'urbanisme de la municipalité a déterminé quatre sites d'intérêt historique et culturel. Il s'agit de l'église, de la cédrière, du monument de l'abbé Pierre-Brillant ainsi que du noyau villageois, c'est-à-dire la partie ancienne du village. D'ailleurs, pour ce dernier site, un plan d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA) a été mis en place.

La majeure partie des 54 biens répertoriés dans l'inventaire du patrimoine bâti de la MRC sont situés dans le village, sur la rue Saint-Pierre (Est et Ouest). Il s'agit d'un ensemble parmi les mieux conservés de toute la MRC qui aurait le potentiel de devenir un site du patrimoine. En plus de l'église, du presbytère et de la cédrière, on y retrouve des maisons issues de différents courants architecturaux dont les composantes d'origine ont été bien préservées.

Malgré la disparition de quelques bâtiments importants, tels la gare et le couvent, Val-Brillant s'en tire plutôt bien au niveau des pertes patrimoniales. Dans l'ensemble il s'agit d'un des villages les mieux préservés de la MRC.



L'église de Saint-Pierre.



Le presbytère de la paroisse.



La Cédrière.



Maison située au 8, rue Saint-Pierre Ouest.



Résidence sise au 33, rue Saint-Pierre Ouest.



Maison située au 25, rue Saint-Pierre Ouest.

Les courants architecturaux

Un courant architectural, aussi appelée style, se définit comme un ensemble de règles ou de caractères formels qui permettent de classer des bâtiments dans une catégorie. Les typologies architecturales sont surtout reconnaissables par leur volumétrie générale, la forme du toit témoignant de l'évolution des techniques de construction, ainsi que par le type d'ornements et de saillies issu de divers courants architecturaux.

D'abord d'esprit français, l'architecture traditionnelle a ensuite été influencée par la mode néoclassique britannique. Il en a résulté au 19^e siècle un modèle de maison dite québécoise d'influence néoclassique qui est la synthèse des influences françaises et anglaises et de l'adaptation au climat. Dans la MRC de La Matapédia, dont la colonisation débute au 19^e siècle, c'est véritablement la maison traditionnelle québécoise qui constitue le plus vieux courant architectural sur le territoire. Ensuite, le style Second Empire (maison à mansarde) a fait son apparition, suivi des modes américaines. La fin du 19^e siècle a été particulièrement faste au niveau de la diversité des influences stylistiques. Le courant romantique a contribué à la création d'une architecture éclectique empreinte de pittoresque. Au 20^e siècle, les courants à saveur industrielle ou artisanale ainsi que la modernité internationale ont largement contribué à la définition de l'architecture du territoire québécois. Malgré tous ces métissages d'influences culturelles diverses, les Québécois ont su créer une architecture tout à fait originale et adaptée aux milieux ruraux, villageois ou de villégiature.

Le cadre bâti de la MRC de la Matapédia est riche au niveau de son architecture domestique et présente une diversité de formes malgré une dominance des styles plus traditionnels : maison traditionnelle québécoise, maison à mansarde et cottage vernaculaire américain. La plupart des bâtiments anciens, malgré leurs modifications, peuvent être classifiés parmi les typologies architecturales québécoises présentées ici ou du moins s'y apparenter. Cependant, certaines exceptions n'y sont pas représentées. Notons également que l'architecture de La Matapédia est métissée et qu'il existe peu d'exemples « purs » de chacune des typologies. On parle plutôt ici d'influences stylistiques ou de certains emprunts d'éléments à une typologie donnée. De plus, sur certains bâtiments, il n'est pas rare de retrouver plus d'un style sur une même façade. Dans ces cas particuliers, on retrouve tout de même habituellement une influence dominante.

Pour en connaître plus sur les styles architecturaux, nous suggérons les titres suivants :

ASSOCIATION QUÉBÉCOISE D'URBANISME. *Mieux comprendre le patrimoine architectural pour mieux le préserver. Les styles architecturaux courants au Québec. Guide de référence.* S.l., s.n., 1999.

LAFRAMBOISE, Yves. *La maison au Québec de la colonie française au XX^e siècle.* Montréal, Éditions de l'Homme, 2001.

LESSARD, Michel et Huguette MARQUIS. *Encyclopédie de la maison québécoise.* Montréal, Éditions de l'Homme, 1972.

MARTIN, Paul-Louis. *À la façon du temps présent. Trois siècles d'architecture populaire au Québec.* Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999. Collection Géographie historique.

La maison traditionnelle québécoise

Héritée du Régime français, l'architecture traditionnelle québécoise résulte de la confrontation de l'architecture d'esprit français avec l'architecture classique anglaise, introduite au pays au début du 19^e siècle avec l'arrivée des ingénieurs militaires et des architectes britanniques ainsi qu'avec la diffusion de traités d'architecture. Le libre amalgame de ces deux courants architecturaux aura pour aboutissement la mise en forme d'un type d'habitation répondant à des contraintes fonctionnelles, économiques et climatiques variant plus ou moins fortement en fonction du lieu d'érection et du statut social de ses occupants. Ainsi, la maison traditionnelle québécoise connaît plusieurs variantes; du petit corps de logis dépouillé et implanté en milieu rural, elle peut prendre la forme d'une habitation villageoise plus développée et ornementée.



Maison traditionnelle québécoise. Remarquez, la cuisine d'été, réplique du corps de logis (28, rue Desbiens, Amqui).

Malgré sa versatilité, la maison traditionnelle québécoise possède des caractéristiques récurrentes qui permettent d'en définir le style. De manière générale, cette maison est caractérisée par une toiture à deux versants qui se prolonge souvent au-delà des murs gouttereaux grâce à des larmiers incurvés protégeant ainsi une galerie aménagée en façade. Le profil de la maison prend ainsi la forme d'un accent circonflexe. Lorsque les versants de la toiture sont droits, il n'est pas rare qu'un toit en appentis - appelé garde-soleil - ait été installé afin de recouvrir l'espace de la galerie.

On constate également que les combles de la maison traditionnelle québécoise sont habités, comme en témoigne la présence de lucarnes à pignon ou à fronton. Enfin, la maison est souvent surhaussée par rapport au niveau du sol et possède régulièrement, dans son prolongement longitudinal ou transversal, une cuisine d'été qui reproduit à plus petite échelle les mêmes caractéristiques que le corps de logis principal. Son parement est généralement en bois (planches de bois posées à l'horizontale ou à la verticale ainsi que le bardeau de cèdre).

On retrouve relativement peu de ce type de constructions sur le territoire de la MRC de La Matapédia étant donné que le territoire s'est peu développé durant le 19^e siècle. Celles qu'on retrouve sont situées tant dans les noyaux villageois que dans les rangs.



Exemple de l'installation d'un toit en appentis afin de recouvrir l'espace galerie (Maison du sacristain, 100, place de l'Église, Causapsca)



Maison traditionnelle québécoise dans sa variante plus modeste. On perçoit bien la silhouette du toit en forme d'accent circonflexe typique (358, rue de l'Église, Saint-Damase)



La présence de la lucarne à pignon témoigne de l'occupation des combles de la maison (454, 7^e Rang Est, Saint-Damase).



Exemple du prolongement du toit sur la galerie (27, rue Principale, Saint-Moise).

La maison à mansarde

La maison à mansarde constitue une version populaire s'inspirant de l'architecture des maisons bourgeoises de style Second Empire. Bien qu'elle n'en possède pas la prestance, la maison à mansarde présente une silhouette procurant une élégance non négligeable qui s'apparente à ce style par sa toiture brisée caractéristique à la Mansart, formée d'un terrasson et d'un brisis, qui permet de dégager complètement l'espace des combles et d'augmenter par le fait même l'espace habitable. Les résidences à mansarde se caractérisent principalement par la disposition de la façade barlongue (côté le plus large) sur la partie avant, reléguant par le fait même les murs-pignons aux façades latérales. Le toit peut être à deux eaux (deux versants) ou à quatre eaux (quatre versants).



Maison à mansarde deux eaux avec balcon (Maison du Docteur-Joseph-Frenette, 3, rue Frenette, Causapscal).

Sur le territoire de la MRC de La Matapédia, on retrouve autant de maison à mansarde à deux eaux qu'à quatre eaux. Bien qu'on en retrouve quelques exemplaires dans de plus petites municipalités, elles sont cependant présentes en plus grand nombre dans les grandes municipalités comme Sayabec, Val-Brillant, Causapscal et Amqui.



Maison à mansarde à deux eaux (15, rue Boudreau, Causapscal).



Maison à mansarde (519, route 297 Nord, Saint-Damase).



On remarque le volume imposant du toit à mansarde deux eaux avec une seule lucarne au centre (14, rue Fenderson, Sayabec).



Maison à mansarde quatre eaux (569, route 132 Est, Causapsca).



Résidence à mansarde à quatre eaux (26, rue Saint-Joseph Est, Saint-Noël).



Maison à mansarde à quatre eaux (246, rue Saint-Benoît Ouest, Amqui).

L'architecture vernaculaire industrielle

Le phénomène de la standardisation des matériaux, de la mécanisation du travail et de la diffusion à grande échelle de modèles par le biais de catalogues et de revues spécialisées, dans l'ensemble de l'Amérique du nord, a donné naissance à un nouveau type d'architecture dès la fin du 19^e siècle. Fortement stimulée par l'accessibilité simplifiée aux plans et aux matériaux, de même que par la baisse des coûts de construction découlant de la standardisation, l'industrialisation contribue à la croissance rapide des agglomérations urbaines suite à l'explosion démographique.

L'architecture vernaculaire industrielle ne se distingue pas d'un point de vue stylistique, puisqu'elle reprend souvent les formes du siècle précédent en les simplifiant. Elle innove toutefois en ce qui a trait aux matériaux et aux éléments architecturaux, d'une part avec l'usinage de certains matériaux de construction, tels les poutres et les planches, et d'autre part avec la standardisation et la distribution par catalogues d'éléments tels les portes et les fenêtres. De façon générale, la volumétrie de l'architecture vernaculaire industrielle – et par le fait même de l'architecture domestique – est simplifiée à l'extrême, se résumant souvent à une boîte carrée dont l'austérité est atténuée par des éléments décoratifs (planches cornières, chambranles, aisseliers, piliers ouvragés) ou des toitures à faibles pentes. La standardisation des matériaux et des éléments architecturaux, de même que l'introduction de la charpente claire, également appelée *Baloon Frame*, accéléreront de façon considérable le processus de construction tout en permettant une meilleure adaptation du plan-type aux besoins et aux moyens des clients. L'engouement croissant pour l'architecture vernaculaire industrielle, principalement alimenté par une diffusion massive, contribue à la disparition des savoir-faire locaux traditionnels.

Étant donné que la MRC de La Matapédia s'est beaucoup développée à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, l'architecture vernaculaire industrielle se retrouve en grande concentration partout sur le territoire. Ces bâtiments se retrouvent autant dans le noyau villageois que dans les paysages ruraux et de villégiature. Ils se répartissent principalement en deux typologies distinctes : le cottage vernaculaire américain (et ses nombreuses variantes) et la maison cubique ou « Four square ».

Le cottage vernaculaire américain

La MRC de La Matapédia compte un bon nombre de cottages vernaculaires qui se répartissent dans les villes, les villages et les rangs. Le cottage vernaculaire est le type le plus varié et le plus courant de l'architecture vernaculaire industrielle. Il est principalement caractérisé par une volumétrie simplifiée à l'extrême. Son austérité est par ailleurs amenuisée par des éléments décoratifs produits en série ou usinés et des toitures de types variés qui puisent aux répertoires stylistiques de l'architecture du 19^e siècle. La maison vernaculaire américaine se distingue par un volume carré ou rectangulaire qui s'élève sur un 1½ étage ou 2½ étages, ainsi que par une toiture à deux versants droits à pentes variables, souvent à deux versants d'environ 45 degrés en continuité avec les maisons traditionnelles québécoises. On retrouve dans cette architecture le même souci de rigueur quant à la symétrie de la façade et à son ordonnance qui s'apparente au néoclassicisme. On trouve aussi une galerie couverte d'un auvent indépendant, un mur pignon parfois orienté vers la voie publique, des revêtements légers : planches de bois ou

bardeau d'amiante-ciment, des portes et fenêtres à battants ou à guillotine, usinées et des éléments d'ornementation standardisés puisant aux répertoires de l'architecture du 19^e siècle : chambranles, planches cornières, frontons.

Le cottage vernaculaire américain peut se diviser en quelques déclinaisons : le cottage d'un étage et demi à toit à deux versants droits ou à demi-croupes, le cottage de deux étages avec toit à deux versants droits à faible pente ainsi que le cottage avec lucarne-pignon ou lucarne-balcon centrale. Le cottage à toit à deux versants droits est le plus fréquent dans la MRC de La Matapédia, mais certains modèles munis d'une lucarne centrale, d'un mur pignon en façade, d'un toit à demi-croupe, d'un plan en L sont également répandus.

Cottage d'un étage et demi à toit à deux versants droits

Le modèle de cottage à un étage et demi à deux versants droits est très répandu dans la MRC de La Matapédia. Parmi les maisons construites durant la première moitié du 20^e siècle, c'est sans doute le modèle le plus persistant. On le retrouve autant dans les résidences unifamiliales que dans certains bâtiments à vocation commerciale ou industrielle. La maison de colonisation, de plus petites dimensions que le cottage décrit précédemment, est aussi bien présente sur le territoire de la MRC.



Maison de colonisation (720, rue du Moulin, Saint-Tharcisius).



Maison de colonisation avec une annexe à l'arrière (Maison Nazaire-Richard, 936, rang des Acadiens, Lac-au-Saumon).



Maison de colonisation (355, rue du Moulin, Saint-Tharcisius).



Maison de colonisation (202, route 132 Ouest, Sayabec).



Cottage avec lucarne centrale en appentis (452, rang Saint-Jean-Baptiste, Amqui).



Maison de colonisation (186, chemin Kempf, Sainte-Marguerite-Marie).



Cottage avec une lucarne centrale décorée dans un style néoclassique (28, rue de l'Église, Lac-au-Saumon).



Variante de cottage avec mur pignon en façade (76, rue du Collège, Amqui).

Cottage de deux étages à toit à deux versants droits à faible pente

Le cottage à deux étages est plus spacieux et permet l'occupation sur deux niveaux complets surmonté d'un grenier sous les combles aplatis. Il répond aux mêmes caractéristiques architecturales que le cottage d'un étage et demi à la différence qu'un balcon est souvent aménagé au-dessus de la galerie du rez-de-chaussée.



Cottage vernaculaire américain au toit à deux versants monté sur deux étages (12, rue Saint-Pierre Ouest, Val-Brillant).



Cottage vernaculaire américain (316, route 195, Saint-Léon-le-Grand).



Cottage vernaculaire américain au toit à deux versants monté sur deux étages (36, rue Saint-Pierre Est, Val-Brillant).



Cottage vernaculaire américain au toit à deux versants monté sur deux étages (65, rue de l'Église, Sayabec).

Cottage avec lucarne-pignon ou lucarne-balcon centrale

Plus élaboré que le modèle présenté précédemment, le cottage avec lucarne-pignon centrale se caractérise par son plan au sol de forme rectangulaire, parfois accompagné d'un volume secondaire disposé en retrait sur l'une des façades latérales du corps de bâtiment principal, et l'imposante lucarne-pignon ou lucarne-balcon occupant la façade avant. Sur les côtés, la toiture à deux versants droits se termine parfois par un retour d'avant-toit. Le recouvrement en planches de bois à clins, ses vastes galeries courant sur au moins une façade et son ornementation menuisée visible principalement au niveau de la lucarne-pignon, de la corniche et de la galerie en sont également des traits caractéristiques. Bien que moins nombreux sur le territoire matapédien que les cottages à versants droits, on retrouve quelques exemples intéressants notamment à Sayabec, à Val-Brillant et à Saint-Tharcisius.



Cottage avec lucarne-pignon centrale (80, route 132 Est, Sayabec).



Cottage avec lucarne-pignon (8, rue Saint-Henri, Val-Brillant).



Cottage avec lucarne-pignon centrale (30, rue Principale Nord, Saint-Tharcisius).



Cottage avec grande lucarne-pignon (70, rue Desbiens, Amqui).



Cottage vernaculaire américain avec lucarne-pignon centrale (243, chemin Kempt, Sainte-Marguerite-Marie).



Maison munie d'une lucarne centrale faisant aussi office de balcon (544, route de l'Anse-Saint-Jean, Amqui).



Maison munie d'une lucarne centrale faisant aussi office de balcon (33, rue Saint-Pierre Ouest, Val-Brillant).



Grande maison munie d'une lucarne-balcon (116, rue Principale, Saint-Moïse).

Cottage à toit à demi-croupes

Le modèle à demi-croupes est aussi assez courant sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Malheureusement, la majorité des maisons représentatives de cette variante ne se trouvent pas dans un bon état d'authenticité. Toutefois, les deux bâtiments ci-dessous constituent de bons exemples.



Pavillon principal du site de pêche Matamajaw (rue Saint-Jacques Sud, Causapsca).



Cottage à toit à demi-croupes (54, rue Frenette, Causapsca).

La maison cubique

La maison cubique est un modèle architectural provenant des États-Unis. Conçu par l'architecte Frank Kidder en 1891, ce modèle strictement résidentiel est communément appelé le *Four Square house*. Son intérêt réside dans les dimensions de son espace habitable; en effet, le plan carré, qui superpose deux étages entiers coiffés d'un toit pavillon à faibles pentes, confère à la maison cubique des dimensions dignes des maisons bourgeoises. La maison cubique possède généralement une lucarne sur le versant avant. De plus, puisque ce style architectural est contemporain de l'architecture romantique, il n'est pas rare d'en d'observer les influences sur la décoration des maisons cubiques. Mais de manière générale, l'ornementation de la maison cubique varie en fonction des goûts et des moyens financiers des premiers occupants.



Maison cubique avec pignon central (Maison Herménégilde-Boulay, 23, rue Saint-Antoine, Sayabec).

Les principaux éléments caractéristiques de la maison cubique sont les suivants : une volumétrie cubique (plan carré de deux étages légèrement surhaussé du sol), un toit à pavillon (quatre versants) à faible pente, des revêtements extérieurs variés (brique, planches de bois, bardeaux de cèdre), une galerie couverte aménagée en façade avant qui se prolonge parfois sur les côtés, de larges lucarnes à croupe, à pignon ou en appentis, une distribution régulière des ouvertures et une ornementation variable selon le statut social du propriétaire.



Maison cubique en brique (107, rue Saint-Jacques Sud, Causapsca).)



Maison cubique en brique (240, boulevard Saint-Benoît Ouest, Amqui).



Maison cubique en brique (71, rue Belzile, Causapscal).



Maison cubique avec une lucarne à croupe (41, rue de l'Église, Sayabec).



Maison cubique (247-249, rue Saint-Edmond, Lac-au-Saumon).



Maison cubique avec pignon central (25, rue Saint-Pierre Ouest, Val-Brillant).

Les courants pittoresques

Face aux transformations de la société traditionnelle dues à l'industrialisation au tournant du 19^e siècle en Angleterre, des mouvements d'idée font leur apparition dès la première moitié du siècle avec des penseurs comme Richard Owen. Le mouvement Arts and Crafts (arts et métiers) dont le programme déborde largement le domaine étroit de l'architecture trouve ses origines dans les théories mises de l'avant par William Morris et John Ruskin. Il propose de s'inspirer de l'artisanat et de l'habitation de la campagne anglaise afin de créer une architecture qui s'inscrive dans la tradition nationale. Le mouvement valorise le retour au travail manuel contre la standardisation des articles produits en série, l'usage de matériaux traditionnels tels que l'ardoise, la pierre et le bois ainsi que le recours aux savoir-faire locaux. Le mouvement connaît une certaine diffusion en Angleterre à travers les réalisations d'architectes tels que Philip Webb.



Résidence d'influence Arts & Crafts (236, boulevard Saint-Benoît Ouest, Amqui)

Le mouvement gagne ensuite les États-Unis. Les différentes tendances sont rapidement popularisées par les catalogues et les revues de plans distribués à grande échelle à travers l'Amérique du Nord. Mais si les réalisations du mouvement sont largement diffusées, son idéologie, quant à elle, demeure méconnue, voire mal comprise. Ainsi, en Amérique, le mouvement Arts and Crafts devient essentiellement un mouvement stylistique, sans portée sociale. Les architectes construisent, par exemple, des résidences avec de fausses structures à colombages ainsi que des toitures recouvertes de tuiles d'ardoise comme en Angleterre en dépit du fait qu'elles ne s'inscrivent pas dans une tradition nationale.

L'architecture issue du courant Arts and Crafts, qui est uniquement destinée à l'architecture domestique et de villégiature, est composée de volumes simples, distribués librement dans le plan. Recouverts de toitures imposantes aux multiples pentes, ces volumes sont caractérisés par une fenestration variée et abondante. Un des traits distinctifs de l'architecture de ce style artisan est sans doute l'expression de la charpente qui se traduit généralement par le prolongement des chevrons sous le débordement de la toiture.

Le mouvement Arts and Crafts a peu imprégné l'architecture des constructions de la MRC de La Matapédia. L'esprit de ce mouvement s'est davantage matérialisé dans l'architecture de villégiature des clubs de pêche. L'utilisation du bois, de matériaux naturels et de formes pittoresques permet à ces constructions simples et dépouillées de s'insérer en harmonie avec la nature. Par ailleurs, quelques rares exemples d'architecture néo-Queen Anne, qui réfèrent plutôt à l'architecture éclectique, empruntent également quelques formes pittoresques pour créer des façades élaborées.

L'architecture de villégiature

Le phénomène de la villégiature a été très présent dans la MRC de La Matapédia, plus particulièrement à Causapscal, dans les territoires non organisés de Routhierville et du Lac-Casault où se sont développées des activités de pêche dès la fin du 19^e siècle. Les villégiateurs américains venaient en grand nombre pendant de courtes périodes l'été et étaient logés dans des chalets dirigés par des clubs ou dans l'Hôtel de la Montagne de Routhierville.

Sur le territoire de la MRC on retrouve deux principaux types d'architecture de villégiature, soit les chalets de bois ronds et les chalets rustiques. Sur des sites reconnus comme le site de pêche Matamajaw à Causapscal, les bâtiments issus de courants plus traditionnels sont par ailleurs ornés d'un décor pittoresque, tels que des épis et des boiseries découpées au faîte et sur les rives des toits, qui affirme leur appartenance à des activités de villégiature.



Neigère du site de pêche Matamajaw dote d'un décor pittoresque (Causapscal).



Remise à canots du site de pêche Matamajaw dote d'un décor pittoresque (Causapscal).

Les chalets à bois rond

Le phénomène de la villégiature favorise ce type d'architecture durant toute la première moitié du 19^e siècle. Les chalets en bois rond et les *log cabins* d'influence américaine font partie de ce mouvement, près du courant Arts & Crafts. Les chalets sont caractérisés par leur revêtement en bois rond et leur allure pittoresque ponctuée de pignons, galeries, vérandas et de grandes cheminées en pierre. Il y a ici recherche de confort et de chaleur tout en étant en harmonie avec la nature qui nous entoure.



Chalet en bois rond du Domaine Casault muni d'une grande cheminée en pierre (TNO Lac-Casault).



Chalet en bois rond du Domaine Casault doté d'une large véranda ouverte sur le lac (TNO Lac-Casault).



Chalet à bois rond du Domaine Casault comportant plusieurs volumes et pignons. (TNO Lac-Casault).

Les chalets rustiques

Ces bâtiments saisonniers, généralement conçus pour la saison estivale, sont plus ou moins rudimentaires, habituellement non isolés et dépourvus de fondations profondes. Les gabarits les plus fréquents sont des corps de logis d'un seul étage coiffé d'une toiture à deux versants à faible pente ou à pavillon. Habituellement tout en bois, avec des revêtements en planches, ces constructions sont en harmonie avec la nature qui les entoure. La décoration est sobre comprenant que des planches cornières et des chambranles. Certains chalets sont ornés d'une lucarne. La plus grande concentration de chalets rustiques se trouve sur le site de l'ancien Hôtel de la Montagne à Routhierville. Ceux-ci reprennent plusieurs caractéristiques de l'architecture Régence du 19^e siècle, à savoir les galeries, vérandas et larges ouvertures, mais leurs formes sont davantage influencées par les modèles américains issus de l'architecture vernaculaire.



Chalet rustique doté d'une grande véranda (1920, route 132 Est, TNO Routhierville).



Chalet rustique typique (1920, route 132 Est, TNO Routhierville).



Chalet rustique à flanc de colline (1920, route 132 Est, TNO Routhierville).



Chalet rustique à toit à pavillon (1920, route 132 Est, TNO Routhierville).

L'architecture néo-Queen Anne

L'éclectisme, souvent appelé architecture victorienne, se caractérise par l'emploi de plusieurs formes architecturales de styles et d'époques variés afin de créer des compositions élaborées et très ornementées. Pour ce faire, on emprunte allégrement aux styles du passé en réinterprétant certaines formes des châteaux médiévaux, des palais italiens ou des manoirs anglais et en les conjuguant pour créer des compositions nouvelles et originales. L'architecture québécoise de cette période puise librement aux répertoires formels des siècles précédents (Antiquité, Moyen Âge, Renaissance) à l'exemple des grands courants stylistiques en provenance d'Europe et des États-Unis. Elle débouche, vers la fin du siècle, sur un éclectisme qui vise d'abord à produire des effets inédits et pittoresques sans souci de cohérence. Une diversité stylistique sans précédent marque la période dite victorienne qui correspond approximativement au règne de la reine Victoria (1837-1901). Cette architecture soignée exécutée par des architectes est réservée à des programmes spécialisés comme des églises et des édifices publics et, plus rarement, à des résidences privées. Dans ces derniers cas, elle illustre l'appartenance du client à la bourgeoisie de manière évidente.



Maison cubique dotées de grands oriels et d'un décor élaboré (103, rue Principale, Saint-Moïse).

Le style architectural néo-Queen Anne fait référence au règne de Anne Stuart en Angleterre de 1702 à 1714, et plus particulièrement à la transition qu'il a marquée entre les 17^e et 18^e siècles : le passage d'un siècle encore attaché au Moyen Âge à un nouveau, marqué par le classicisme. Ainsi, dans l'architecture Queen Anne, on retrouve la touche pittoresque propre à l'époque médiévale, mais également un vocabulaire classique. Il résulte de cette rencontre une architecture aux volumes articulés, ponctués de tourelles, de saillies et possédant des frontons-pignons au-dessus des fenêtres et des porches. La complexité des toitures ainsi que la présence de galeries et de vérandas caractérisent aussi le style Queen Anne.



Maison influencée par le style néo-Queen Anne. L'oriel et le fronton réinterprètent la tourelle. (9, rue Saint-Charles, Sayabec).

La MRC de La Matapédia comporte quelques rares exemples de ces courants, surtout sous la forme d'influences ou de formes appliquées sur des bâtiments plus traditionnels. On les retrouve particulièrement dans les noyaux villageois. L'éclectisme et le néo-Queen Anne sont présents surtout sur des presbytères et des résidences cossues.

Les types architecturaux

Pour faire suite au chapitre précédent qui traitait des courants architecturaux principalement pour l'architecture résidentielle, cette section du rapport vise à faire ressortir la diversité fonctionnelle du patrimoine bâti de la MRC de La Matapédia, c'est-à-dire le rôle et la fonction que jouent les bâtiments dans les paysages villageois et ruraux. Il est certain qu'un territoire habité est composé en majeure partie de bâtiments résidentiels (dit tissu de base) et cet inventaire du patrimoine bâti n'en fait pas exception. En fait, près des trois-quarts des 400 bâtiments de l'inventaire sont des résidences. Le paysage culturel est également composé de bâtiments de fonctions diverses (dit tissu spécialisé) qui constituent, bien souvent, des exceptions dans la trame de certains villages. Ces bâtiments spécialisés sont de fonctions très diversifiées : industrielle (moulins, beurreries, etc.), religieuse (lieux de culte, presbytères, couvents, chapelles, oratoires, croix de chemin), institutionnelles (hôtels de ville, postes d'incendie, bureaux de poste, écoles), commerciales (gares, hôtels, banques, magasins, immeubles administratifs), agricoles (grange-étables, hangars et autres). À cela s'ajoutent les ponts qui ont une importance marquée pour la région.

Un type architectural se définit comme une catégorisation de bâtiments selon leur fonction. En raison de la réponse aux mêmes besoins, les bâtiments faisant partie d'une même typologie fonctionnelle ont bien souvent des caractéristiques architecturales communes en termes de plan au sol, de distribution intérieure (accès, circulations) et d'aménagement des espaces. Ainsi, deux églises possèdent des caractéristiques communes et reconnaissables qui permettent de les différencier de deux manufactures ou de deux gares. Bien sûr, les caractéristiques fonctionnelles peuvent varier selon l'époque de construction mais elles sont habituellement plus permanentes que les caractéristiques formelles (courants ou styles) qui sont beaucoup plus différenciées selon les époques. Ainsi, pour reprendre le même exemple, une église néogothique et une église moderne ont des formes et des styles fort différents mais leur fonction étant la même, elles possèdent toutes deux un grand espace de rassemblement, une sacristie, un clocher qui permettent de les catégoriser dans la typologie lieux de culte.

Le type architectural fait habituellement référence à la fonction d'origine du bâtiment, peut importe si celui-ci possède aujourd'hui un nouvel usage. Une maison transformée en lieu d'exposition possède toujours sa typologie résidentielle et un couvent recyclé en logements possède toujours sa typologie d'édifice religieux.

L'architecture religieuse

Le patrimoine religieux est l'une des grandes richesses de la MRC de La Matapédia. Que ce soit des églises, des chapelles ou des oratoires, des presbytères, des charniers et des cimetières, des calvaires et des croix de chemin, tous ces biens culturels rappellent certains rites, certaines pratiques et traditions religieuses ainsi que le rôle important qu'a joué l'Église catholique sur le développement du territoire. Habité par une population d'origine catholique presque à 100%, le territoire est profondément marqué par des sites et des bâtiments qui reflètent cette culture religieuse. Bien que plusieurs de ces biens sont moins utilisés aujourd'hui, il convient de les préserver comme éléments identitaires.

Les lieux de culte

On trouve plusieurs églises sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Presque chaque village possède la sienne. Parfois anciens ou plus récents, monumentaux ou plus modestes, ces lieux de culte sont omniprésents dans le paysage et occupent bien souvent la place centrale dans les noyaux villageois comme le veut la tradition chez les Catholiques.

D'un point de vue formel ou stylistique, les églises les plus anciennes sont issues de trois grands courants architecturaux soit le néoclassicisme, le néo-roman et le néogothique. S'ajoutent à celles-ci les églises issues du modernisme de l'après-guerre.

Néoclassicisme

L'architecture néoclassique (1800-1890) a été introduite au Québec au début du 19^e siècle. La présence britannique a fortement contribué à la diffusion de cette architecture dont les Anglais maîtrisaient déjà bien le style. Si cette architecture trouve encore une fois ses sources en Europe, elle prend pour modèle non pas les campagnes françaises, mais les milieux urbains dont l'architecture est plus complexe.

Ordonnance, symétrie et sobriété sont les trois mots d'ordre du néoclassicisme. En effet, l'architecture néoclassique possède une régularité tant dans son plan que dans la distribution de ses ouvertures, lui conférant parfois une certaine austérité. Comme son nom l'indique, ce style architectural puise dans le vocabulaire classique des grands monuments de l'Antiquité les éléments de son ornementation. Cette dernière est surtout constituée de frontons, d'arc en plein cintre et de l'utilisation des ordres dorique, ionique et toscan dans la réalisation des piliers, pilastres et colonnes. Quant aux matériaux, l'utilisation de la pierre de taille est répandue, que ce soit pour le parement extérieur du bâtiment ou simplement pour l'exécution de détails ornementaux. Les éléments menuisés sont également très fréquents dans l'ornementation.



Église de Saint-Tharcisius (1926-1928).

Dans la MRC de La Matapédia, le style néoclassique a été quelquefois utilisé dans la réalisation d'églises. Les églises de Saint-Tharcisius, de Sainte-Florence et de Saint-Zénon-du-Lac-Humqui se démarquent par leur sobriété, leur rigueur classique et une symétrie parfaite.



Église de Sainte-Florence (1907-1908, Ouellet et Lévesque).



Église de Saint-Zénon (1919).

Néo-roman

Les églises de Sayabec, Saint-Damase et de Saint-Moïse construites en pierres de taille, proposent un aspect plus monumental ainsi qu'une décoration et une volumétrie plus élaborées issues du courant néo-roman. Le style néo-roman puise ses formes dans le Moyen Âge, plus précisément dans l'art roman des abbayes françaises du 10^e au 12^e siècle. Ce style est devenu le principal concurrent du néogothique dans l'architecture religieuse au Québec entre 1870 et 1930. Très vite, le néogothique a été réservé aux églises protestantes tandis que les églises catholiques favorisaient le style néo-roman. Ce style se définit par l'emploi généralisé de l'arc cintré, d'ouvertures à embrasure profonde, d'arcades diverses et de colonnes trapues et par une architecture assez massive en pierre. Dans des œuvres plus élaborées, comme à l'église de Saint-Moïse, l'architecture néo-romane est composée de façon plus libre, s'apparentant parfois à l'architecture néobaroque.



Église de Saint-Nom-de-Marie à Sayabec (1929-1931, Pierre Lévesque).



Église de Saint-Damase (1917-1919, Pierre Lévesque).



Église de Saint-Moïse (1914-1915, Ouellet et Lévesque).

Néogothique

L'église de Saint-Pierre-du-Lac à Val-Brillant, l'église de Saint-Jacques-le-Majeur à Causapscal et l'église de Saint-Léon-le-Grand sont quant à elles de bons exemples d'architecture néogothique. Le style néogothique représente un renouveau de l'architecture gothique du Moyen Âge. Ainsi, les éléments caractéristiques de l'architecture médiévale sont repris à des fins décoratives et non structurales. D'autre part, puisque l'art gothique était associé à une époque de grande ferveur religieuse, son style renouvelé a surtout été prisé dans la construction d'églises chrétiennes et protestantes pour lesquelles on utilise notamment l'arc ogival, des rosaces, des contreforts et des pinacles. Il se caractérise aussi par une architecture habituellement élancée et verticale.



Église de Saint-Pierre-du-Lac à Val-Brillant (1914-1916, René-Pamphile-Lemay).



Église de Saint-Jacques-le-Majeur de Causapscal (1912, Ouellet et Lévesque).



Église de Saint-Léon-le-Grand (1926-1928).

Modernisme

D'autres églises plus récentes épousent quant à elles les préceptes de l'architecture de la modernité qui prévaut après la Seconde Guerre mondiale même si ses origines remontent de plusieurs décennies auparavant. Le développement de l'industrie moderne au tournant du 20^e siècle introduit d'abord de nouvelles méthodes de travail telles que la production en série. Il permet également de produire des matériaux à grande échelle, comme l'acier, qui étaient jusqu'alors rares et coûteux. Architectes et penseurs ont l'impression d'entrer dans une époque radicalement différente du siècle précédent, surtout après la Première Guerre mondiale qui démontre les possibilités techniques des nouveautés. Les architectes sentent la nécessité de renouveler leur répertoire formel afin d'intégrer les nouvelles méthodes de travail ainsi que les nouveaux matériaux et de traduire le dynamisme de l'époque. Après la Seconde Guerre mondiale, l'architecture du Mouvement moderne se généralise dans la plupart des pays occidentaux dont le Canada. Au Québec, l'introduction de l'architecture moderne s'est notamment manifestée dans les édifices religieux. L'architecture moderne se veut pratique et fonctionnelle : la forme doit répondre à la fonction du bâtiment. Il s'agit d'une architecture qui met l'accent sur la simplicité et la sobriété des volumes. Elle rejette l'ornementation et recherche la pureté et le dépouillement. Aussi, l'architecture moderne se démarque par l'utilisation de nouveaux matériaux tels que l'aluminium, le béton, l'acier et les grandes surfaces de verre, en les mettant réellement à l'avant-scène. Certaines églises érigées dans les années 1950 et 1960 sont des exemples de cette architecture. Sans être des modèles très audacieux comme on en retrouve par exemple au Saguenay-Lac-Saint-Jean, ces lieux de culte reflètent leur époque.



Église de Saint-Edmond à Lac-au-Saumon (1954)



Église de Saint-Cléophas (1964, Claude Saint-Hilaire).



Église de Saint-Noël (1965, Claude Saint-Hilaire).

Les presbytères

En tant que résidence du curé rattaché à la paroisse, le presbytère est habituellement implanté près de l'église. Afin de se démarquer des autres résidences du village, la maison curiale possède habituellement un volume plus imposant et une architecture plus élaborée. Tout comme l'église, le presbytère est bien souvent l'œuvre d'un architecte, ce qui explique que sa composition architecturale est habituellement plus riche avec un soin apporté à l'ornementation autant intérieure qu'extérieure. Les modèles courants de l'architecture domestique comme la maison cubique et le cottage vernaculaire américain sont souvent utilisés pour les presbytères. Toutefois, ces modèles sont garnis d'éléments de décor et de saillies comme des galeries, des balcons, des pignons et des avancées. Encore aujourd'hui, bien que plusieurs presbytères aient changé de fonction, ils sont bien reconnaissables dans leur environnement villageois.



Presbytère de Saint-Nom-de-Marie. L'ornementation du bâtiment est inspirée de plusieurs styles dont le classicisme (1, rue de l'Église, Sayabec).



Le presbytère de Saint-Pierre-du-Lac est largement influencé par le courant cubique (1A, rue Saint-Pierre Ouest, Val-Brillant).



Ancien presbytère de Saint-Jacques-le-Majeur (1925, Pierre Lévesque) (place de l'Église, Causapscal).



Ancien presbytère de Saint-Edmond au style éclectique (30, rue Boullion, Lac-au-Saumon).



Presbytère d'Amqui (1949) (83, rue Desbiens, Amqui).



Presbytère d'e Saint-Zénon en travaux (route 195, Saint-Zénon-du-Lac-Humqui).



Presbytère de Sainte-Irène (360, rue de la Fabrique, Sainte-Irène).

Les chapelles, charniers, oratoires, mausolées

Outre les églises, quelques bâtiments religieux de plus petites dimensions ponctuent le paysage. Souvent associés aux cimetières paroissiaux, ces bâtiments font soit office de chapelles de dévotion, de procession ou de pèlerinage, de charnier pour conserver les corps durant la saison froide en attendant l'inhumation des corps au printemps, ou bien de lieu de commémoration. Arborant le même langage que les églises avec leur clocheton et leur traitement architectural, certains de ces petits bâtiments méritent d'être conservés et mis en valeur malgré leur faible valeur d'usage de nos jours.



L'oratoire Saint-Joseph à Lac-au-Saumon (monument historique cité) est un lieu de pèlerinage.



Le charnier de la paroisse Saint-Benoît-Joseph-Labre à Amqui.



Le mausolée du Curé-Alexandre-Bouillon à Lac-au-Saumon (monument historique cité) est un lieu commémoratif.



La chapelle-charnier du cimetière à Sayabec.



Le charnier du cimetière de Saint-Léon-le-Grand.

Les croix de chemin

L'implantation de croix de chemin à l'intersection de routes, dans les cimetières ou sur des lieux emblématiques comme des sommets de montagne est une tradition catholique bien ancrée au Québec. Tout comme les clochers d'église et les chapelles, ces croix ponctuent les paysages ruraux et rappellent l'appartenance à la communauté paroissiale. Bien qu'elles fussent probablement beaucoup plus nombreuses autrefois, nous retrouvons encore aujourd'hui plusieurs croix de chemin sur le territoire de la MRC. Ces croix n'ont toutefois pas été répertoriées dans le présent inventaire. Nous ignorons donc combien jalonnent le territoire. Nous avons toutefois remarqué qu'elles étaient en général simples et dépouillées. Habituellement en bois, elles portent parfois certains symboles religieux à l'intersection de la hampe et de la traverse comme un cœur rayonnant. Les extrémités sont parfois sculptées en fer de lance et une niche contenant une statue religieuse est parfois présente à la base. Quelques croix sont entourées d'une clôture. De façon générale, les croix de chemin sont peu entretenues et dans certains cas, leur mauvais état menace leur conservation.



Croix de chemin à Causapscal.



Croix de chemin à Saint-Alexandre-des-Lacs.



Croix de chemin à Saint-Damase.



Croix de chemin à Val-Brillant.



Croix de chemin à Sainte-Florence

Les couvents et maisons de communautés religieuses

Bien que les communautés religieuses aient été nombreuses à venir s'installer sur le territoire de la MRC de La Matapédia pour prendre notamment en charge des écoles, des collèges, des académies, il reste peu de traces aujourd'hui de leur présence dans le paysage bâti. Seules quelques écoles, dont l'architecture s'apparente peu aux bâtiments religieux, sont encore en place. La municipalité de Lac-au-Saumon est particulièrement bien représentée à cet égard avec la maison mère des Servantes de Notre-Dame-Reine-du-Clergé et l'ancien noviciat des Pères du Saint-Esprit. Parmi les autres communautés religieuses enseignantes qui ont œuvré dans les différents villages de la vallée de la Matapédia, notons les Sœurs ursulines, les Sœurs Notre-Dame du Saint-Rosaire, les Sœurs de Sainte-Famille-de-Bordeaux, les Filles de Jésus, les Frères de l'Instruction chrétienne, les Frères de Écoles chrétiennes, les Frères du Sacré-Cœur, les Frères de la Croix de Jésus et les Frères de Jésus. À la lecture de plusieurs photographies anciennes, il faut constater que plusieurs couvents sont aujourd'hui disparus.



École Sainte-Ursule, 123, rue Desbiens, Amqui.



Maison mère des Servantes-de-Notre-Dame-Reine-du-Clergé, 13, rue du Foyer, Lac-au-Saumon.



Ancien noviciat des Pères du Saint-Esprit, 108, rue du Noviciat, Lac-au-Saumon.

L'architecture ferroviaire

Le territoire de la MRC de La Matapédia a connu un véritable essor grâce à l'établissement du chemin de fer Intercolonial dont les travaux débutent vers 1860 et se terminent en 1876. Reliant Rivière-du-Loup à Halifax, cette voie ferrée a permis de rendre les terres plus accessibles à la colonisation. Chaque municipalité située en bordure du chemin de fer possédait une gare. Malheureusement, certaines d'entre elles ont aujourd'hui disparues, notamment celles de Val-Brillant, Saint-Noël (Saint-Moise-Station) et de Sainte-Florence. Cependant, les gares de Causapscal, d'Amqui, de Sayabec et de Routhierville sont encore bien présentes pour témoigner de la place importante qu'a eue le chemin de fer dans le développement du territoire matapédien. Les gares d'Amqui, de Causapscal et de Sayabec, ont érigées selon des modèles standards établis par les compagnies de chemin de fer. Elles partagent comme point commun un toit à croupes dont les larges débords sont supportés par de grandes consoles en bois, un revêtement de bardeau de cèdre et un plan au sol de dimensions rectangulaires. La gare de Routhierville, la plus ancienne, se démarque des autres par un toit à demi-croupe surmonté d'un étage, probablement le logis du chef de gare, et d'un volume annexe à l'arrière.



Gare d'Amqui (1904) (209, boulevard Saint-Benoît Ouest, Amqui).



Gare de Causapscal (vers 1912, modifiée) (rue Saint-Jacques Sud, Causapscal).



Gare de Sayabec (1912, déménagée) (11, route 132 Ouest, Sayabec).



Gare de Routhierville (1878) (743, rang A, TNO Routhierville).

L'architecture industrielle et commerciale

Dans les petites communautés, les bâtiments à usage commercial ou industriel se démarquent habituellement peu de l'architecture domestique. Qu'il s'agisse d'un moulin, d'une scierie, d'une forge, d'un magasin général, d'une banque ou d'un hôtel, les courants architecturaux sont les mêmes et les formes bâties se distinguent peu des résidences environnantes. Par ailleurs, le caractère éphémère de certaines fonctions industrielles ou commerciales fait en sorte que bien souvent, les bâtiments disparaissent ou sont radicalement transformés lorsque l'usage initial prend fin, ce qui explique le peu d'exemples répertoriés sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Les fonctions aujourd'hui désuètes comme les forges ou les moulins artisanaux sont souvent disparues tandis que certains bâtiments ont été recyclés à des fins résidentielles sans que les traces de leur ancien usage aient survécues. Voici donc quelques rares exemples de d'anciens bâtiments industriels ou commerciaux inventoriés.



Bâtiment industriel typique des compagnies forestières, ici la Madawaska Corporation (190, rue Cartier, Causapschal).



Ancienne beurrerie (rue Dollard, Causapschal).



Ancien magasin général qui prend la forme d'une grande résidence (1087, rue Principale, Albertville).



La maison Duncan-N.-Dubé a notamment abrité un magasin général et une auberge (71, boulevard Saint-Benoît Ouest, Amqui).



Ancienne Banque de Montréal (62, rue du Pont, Amqui).



Bâtiment commercial (158, boulevard Saint-Benoît Ouest, Amqui).



Édifice Lévesque (probablement un ancien hôtel) (66, rue Beaurivage Nord, Sainte-Florence).



Ancien magasin Labonté (56, rue du Pont, Amqui).



Quincaillerie Turcotte (29, rue Saint-Joseph Ouest, Saint-Noël).



Ancienne Banque provinciale du Canada (2, rue du Pont, Amqui).

L'architecture institutionnelle

Étant donné le caractère essentiellement rural de la MRC de La Matapédia, on retrouve peu d'immeubles institutionnels. Hormis les écoles, les églises et les couvents, les bâtiments spécialisés sont surtout présents dans les grands centres urbains. La plus grande concentration d'architecture institutionnelle se retrouve à Amqui, la principale agglomération où l'on retrouve des services régionaux comme le palais de justice. Ce sont surtout des immeubles municipaux qui sont ici représentés, soit des hôtels de ville et des postes d'incendie, ainsi que des bureaux de poste. Habituellement plus élaborée, l'architecture de ces immeubles est très diversifiée.



Caserne de pompier avec sa tour de séchage à boyaux (beffroi) comme on en retrouvait en grand nombre autrefois (24, rue Bouillon, Lac-au-Saumon).



Édifice provincial abritant le palais de justice (27-29, boulevard Saint-Benoît Ouest, Amqui).



L'hôtel de ville de Causapsal (architecture moderniste) (1, rue Saint-Jacques Nord, Causapsal).



Ancien hôtel de ville d'Amqui (140, boulevard Saint-Benoît Ouest, Amqui).



L'ancien bureau de poste d'Amqui (90, boulevard Saint-Benoît Ouest, Amqui).

L'architecture agricole

Nous retrouvons bon nombre de bâtiments reliés à l'agriculture sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Ces bâtiments se retrouvent dans toutes les municipalités de la MRC.

Les bâtiments agricoles, qu'ils soient destinés à abriter des animaux (étables, poulaillers, écuries, porcheries), à conserver les denrées de la ferme (laiteries, silos, caveaux à légumes, hangars à grain) ou à entreposer les outils et véhicules nécessaires aux travaux de la ferme (hangars, garages, remises) sont fréquents dans les secteurs ruraux. De typologies et de formes variées, plusieurs de ces bâtiments possèdent encore leurs composantes traditionnelles. Ces constructions forment un tout avec le bâtiment principal et sont souvent associées par les matériaux, des couleurs ou certains détails architecturaux. Ces bâtiments possèdent à peu près les mêmes caractéristiques qu'ailleurs au Québec, à savoir une architecture simple et fonctionnelle qui s'adapte aux besoins et à l'évolution de l'agriculture. Cette section présente les principales typologies rencontrées, sans toutefois viser l'exhaustivité

Les granges-étables

De loin la plus importante en nombre et en présence dans le paysage, la grange-étable est le bâtiment agricole par excellence de la ferme québécoise. Essentiellement destinée à l'industrie laitière ou à l'élevage bovin, ce type de bâtiment est constitué de deux sections ayant chacune sa fonction : la grange et l'étable. Les granges sont des bâtiments utilisés pour abriter les récoltes de grain et de foin. L'étable est un bâtiment autonome ou une partie fermée de la grange dans lequel on loge surtout les bovins. Selon les époques, on peut retrouver greffés à la grange, une écurie, un poulailler, un hangar à fumier, une remise pour la machinerie, un garage pour l'automobile ou un silo. Les granges-étables présentent généralement des plans simples et sont faits de matériaux produits localement, notamment la planche ou le bardeau de bois, ce qui rend leur construction moins coûteuse. De plus, leur ornementation est généralement très sobre. L'utilisation de portes à glissière plutôt qu'à double vantail se généralise au tournant du 20^e siècle. On remarque deux types de toits; le toit à deux versants et le toit brisé. Par contre, sur le territoire de la MRC de La Matapédia, nous retrouvons en plus grand nombre le deuxième type de toit.



Grange-étable avec silo en bois. (225, 2^e rang Est, Sayabec)



Grange-étable avec toit à deux versants droits. (358, rue de l'Église, Saint-Damase)



Grange-étable avec ornementation au-dessus de la porte. (253, Route 195, Saint-Zénon)



Grange à dîme attenante à l'église de Sainte-Florence. (Sainte-Florence, rue Beauvillage Nord)



Grange-étable à toit brisé. (780, Route 132 Ouest, Amqui)



Grange-étable. (204, Route 132 Ouest, Sayabec)



Grange-étable à toit brisé (569, route 132 Est, Causapsca)



Grange-étable (117, rue Principale, Saint-Moïse).

Les hangars et autres bâtiments agricoles

Le hangar est un bâtiment d'entreposage habituellement coiffé d'une toiture à versants droits. Des portes de différentes tailles permettent d'y ranger instruments aratoires, machinerie et voitures. Il sert parfois d'atelier. Le hangar à bois est une construction très rudimentaire constituée d'un toit soutenu par des poteaux de bois. Le hangar, tant en milieu rural qu'en milieu urbain, sert à de multiples usages. Au 17^e siècle jusqu'à l'apparition des silos en bois puis en métal, le grain était parfois conservé dans les combles, tandis que le bas servait à abriter du matériel ou de l'équipement et servait parfois de batterie où l'on battait les gerbes de céréales pour en extraire les grains. Après l'arrivée de l'automobile au début du 20^e siècle, certains hangars ont été convertis en garages.



Hangar, 309, rang Ferdinand-Heppell Sud, Causapscal



Hangar, 565, rue Saint-Jacques Nord, Causapscal



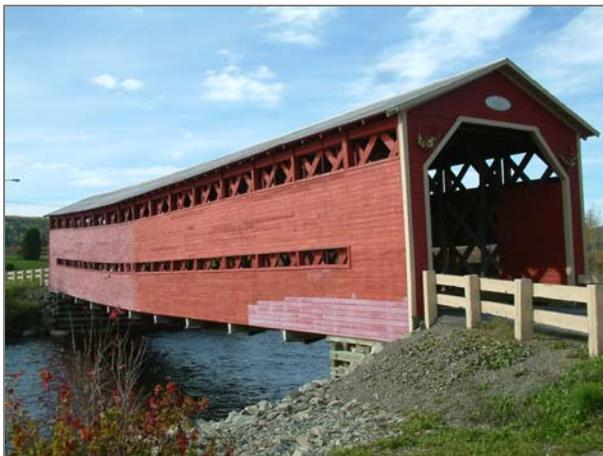
Hangar, 569, route 132 Est, Causapscal.



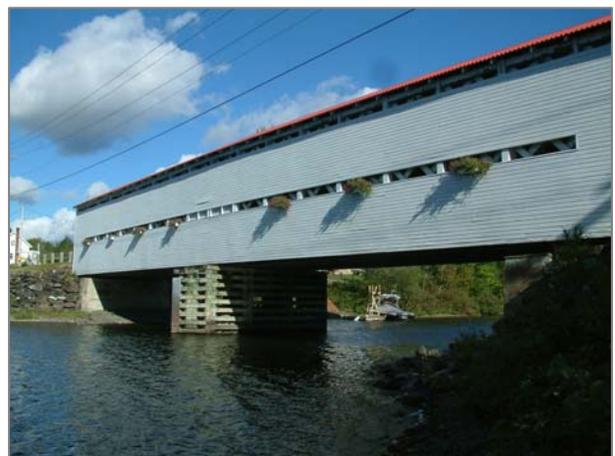
Hangar, 261, route 195, Saint-Zénon.

Les ponts

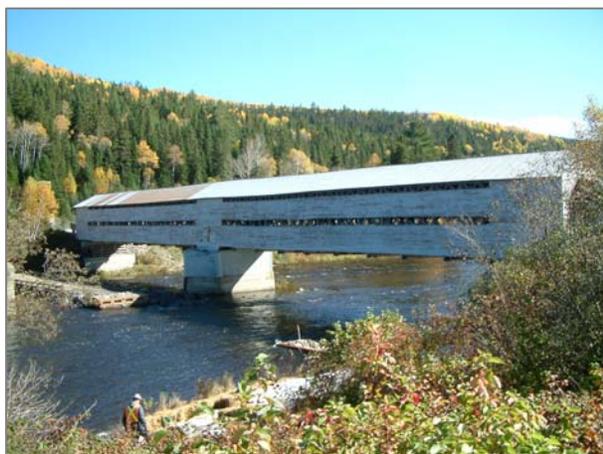
L'inventaire du patrimoine bâti ne comporte pas seulement des bâtiments mais aussi quelques ouvrages de génie civil notamment des ponts couverts. La MRC de La Matapédia est d'ailleurs reconnue pour la présence de ces ponts. On compte donc deux ponts couverts à Amqui, un à Causapascal et un à Routhierville. Le pont Heppell, situé à Causapascal, est construit en 1908-1909. C'est le plus ancien encore en place et a été cité monument historique par la municipalité. Les ponts des Anses-Saint-Jean et celui de Routhierville ont tout deux été construits en 1931. Le pont Beauséjour d'Amqui, transporté de Saint-Odile-de-Rimouski à son lieu actuel, a été construit en 1932. Ces quatre ponts sont de type Town québécois et sont composés de fermes à treillis ainsi que de poteaux verticaux placés entre les cordes doubles supérieures et inférieures. D'ailleurs, il s'agit d'un style de pont très répandu au Québec. Il s'agit d'un modèle inspiré de la ferme Town, brevetée en 1820 par l'architecte étatsunien Ithiel Town (1784-1844), et modifié au Québec à partir du début du 20^e siècle par les ingénieurs du ministère de la Colonisation. Il est à signaler qu'il y aurait eu autrefois jusqu'à 23 ponts couverts sur le territoire du conseil de comté dont ceux de Sainte-Florence (1901) et du village de Causapascal (1895) qui sont aujourd'hui disparus. Par ailleurs, le pont suspendu du site de pêche Matamajaw fait partie d'un site historique classé. Quelques ponts ferroviaires représentent également un certain intérêt historique dont celui de Causapascal.



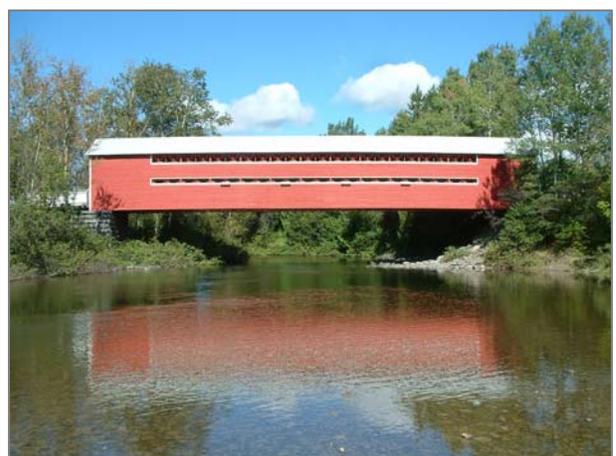
Pont couvert Heppell, Causapascal.



Pont des Anses-Saint-Jean, Amqui.



Pont couvert de Routhierville.



Pont couvert Beauséjour, Amqui



Pont suspendu du site de pêche Matamajaw.



Pont ferroviaire situé près de la gare de Causapscal.

Les énoncés de valeur patrimoniale des 100 biens de plus grand intérêt

Une centaine de biens patrimoniaux sélectionnés parmi plus de 400 ont fait l'objet d'une fiche d'inventaire plus poussée comprenant une évaluation patrimoniale. De courts textes ont été rédigés pour justifier la cote attribuée à chaque bien (exceptionnelle à faible) et pour identifier sur quelles valeurs reposent principalement son intérêt. Ces textes qui se trouvent dans la base de données PIMIQ qui contient l'ensemble des informations sur les bâtiments de l'inventaire, ont été reproduits ici pour faciliter leur consultation. Classés par municipalité, puis par adresse, ces textes sont accompagnés d'une photographie du bien et parfois, d'un bref historique et d'une photographie ancienne. Pour les bâtiments possédant déjà un statut de monument historique classé ou cité, les textes constituent un résumé des énoncés de valeur patrimoniale déjà présents sur le Répertoire du patrimoine culturel du Québec.

La valeur patrimoniale attribuée à un bâtiment ou un bien patrimonial n'est pas immuable. Il s'agit d'un portrait de sa valeur à un moment précis, dans ce cas-ci le moment où le bien a été analysé et photographié. Il faut mentionner que l'attribution de cette valeur comprend une part de subjectivité et qu'il s'agit avant tout d'une évaluation qualitative et non quantitative. La valeur globale d'un bien est la somme de plusieurs valeurs dont l'ancienneté, l'intérêt historique, l'état d'authenticité, l'intérêt architectural, la valeur d'usage et l'intérêt de son environnement. De plus, un bien de bonne valeur patrimoniale peut perdre de l'intérêt si des travaux inadéquats sont apportés. En contrepartie, il peut gagner de la valeur si des travaux de remise en état ou de mise en valeur sont réalisés.

Albertville

Ancien magasin général, 1087, rue Principale

Cet ancien magasin général, sis au 1087, rue Principale, possède une valeur patrimoniale supérieure. La valeur de ce bâtiment, situé au cœur du village, réside d'abord dans son architecture. L'ancien magasin comporte la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, soit un plan rectangulaire, toutefois plus allongé que la grande partie des maisons de ce type, une toiture à deux versants droits, ainsi que deux niveaux d'occupation complète. Le bâtiment a subi très peu de modifications, à l'exception du changement de revêtement de la toiture et



d'une perte d'un volume à l'arrière. Or, ces modifications ne brouillent pas la lecture qu'on peut faire du bâtiment qui, d'ailleurs, a conservé ses fondations en pierre, son revêtement de bardeau de cèdre, sa galerie couverte en façade munie d'un garde-corps sobre ainsi que ses fenêtres traditionnelles en bois entourées de chambranles. Enfin, la valeur patrimoniale de l'ancien magasin général tient à son site. En effet, sur le terrain de la propriété, plusieurs bâtiments secondaires d'intérêt s'y trouvent, notamment une grange et un hangar, tous deux peints de la même couleur que la maison. Ces bâtiments forment un tout harmonieux.

Amqui

Pont Beauséjour

Le pont couvert Beauséjour possède une valeur patrimoniale supérieure. Sa valeur repose d'abord sur son architecture. Il est typique des ponts couverts fort répandus dans les campagnes québécoises entre le début du 19^e siècle et les premières décennies du 20^e siècle. Il appartient notamment au type « town » élaboré et retient l'attention par son bon état d'authenticité malgré qu'il ne soit plus sur son site d'origine. La valeur patrimoniale du pont Beauséjour tient aussi à son histoire. Il est construit en 1932 au-dessus de la rivière du Brûlé dans le rang Beauséjour de la municipalité de Sainte-Odile-de-Rimouski (maintenant fusionnée à Rimouski). En 2005, il est déménagé dans un parc à Amqui au-dessus de la rivière Matapédia.



Histoire

Le pont Beauséjour est construit en 1932 au-dessus de la rivière du Brûlé dans le rang Beauséjour de la municipalité de Sainte-Odile-de-Rimouski. Désaffecté pendant plusieurs années, le pont Beauséjour est cédé par la municipalité à Amqui qui le restaure et le déménage, en 2005, dans un parc situé au centre de la ville où il enjambe la rivière Matapédia.

Pont des Anses-Saint-Jean

Le pont couvert des Anses-Saint-Jean possède une valeur patrimoniale supérieure qui repose d'abord sur son architecture. Il est typique des ponts couverts fort répandus dans les campagnes québécoises entre le début du 19^e siècle et les premières décennies du 20^e siècle. Il appartient notamment au type « town » élaboré et retient l'attention par son bon état d'authenticité. L'intérêt patrimonial du pont des Anses-Saint-Jean tient aussi à son histoire. Il est construit en 1931 au-dessus de la rivière Matapédia sur le territoire de la municipalité de Saint-Benoît-Joseph-Labre, contiguë au village d'Amqui, grâce à des subventions gouvernementales pour lutter contre le chômage.



Histoire

Le pont des Anses-Saint-Jean est construit en 1931 au-dessus de la rivière Matapédia grâce à des subventions gouvernementales données à la municipalité de Saint-Benoît-Joseph-Labre (maintenant fusionnée à Amqui) pour contrer le chômage causé par la crise économique qui a suivi le krach boursier de 1929. Rénové dans les années 1970, son toit est surhaussé pour permettre la circulation de véhicules plus imposants. Menacé de destruction afin d'être remplacé par un pont en béton en 1990, il est finalement restauré. On y installe toutefois une poutre d'acier sous le tablier pour en assurer la pérennité.

Grange-étable, 780, route 132 Ouest

La grange-étable attenante à la maison sise au 780, route 132 Ouest possède une valeur patrimoniale supérieure. La valeur de ce bâtiment de ferme, probablement construit au début du 20^e siècle, repose d'abord sur son architecture. Cette grange-étable reprend le modèle américain à toit brisé, vanté dans les journaux d'agriculture de l'époque. Avec ses grandes dimensions, elle permet l'entreposage d'une quantité considérable de fourrage et fournit un vaste espace aux animaux. On retrouve quelques exemples de ce type de grange ailleurs dans la région. Par ailleurs, ce bâtiment agricole se démarque par un état d'authenticité exceptionnel. Ses façades ont un revêtement de bois composé de bardeaux et de planches de bois verticales, et sa toiture, de bardeaux de bois. Ses fenêtres anciennes comprennent un oculus dans le pignon. Son programme décoratif est composé de planches cornières et de chambranles. Enfin, l'intérêt de la grange-étable tient à son site. Entourée d'une maison et d'autres bâtiments de ferme, en bordure de la route 132 Ouest, elle a pour arrière-plan un paysage vallonné et forestier.



Maison Perron, 544, route de l'Anse-Saint-Jean

La maison sise au 544, route de l'Anse-Saint-Jean possède une bonne valeur patrimoniale, qui repose notamment sur son ancienneté. Construite en 1901 pour loger une famille d'agriculteurs, elle passe aux mains d'Elzias Perron en 1922. La valeur de cette maison réside en outre dans son architecture. Elle comporte la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, largement répandu dans la région, caractérisé par un volume modeste, un toit à deux versants droits, un revêtement en planches ou en bardeaux de



bois et la présence de chambranles et de planches cornières. Or, elle se démarque d'abord par sa lucarne-balcon surmontée d'un fronton en plus d'être décorée de boiserie ornementales et d'une balustrade aux poteaux travaillés. Autre distinction : l'ajout d'une cuisine d'été, élément marquant l'évolution des maisons rurales québécoises. Par ailleurs, elle a conservé plusieurs éléments anciens tels que son revêtement en bardeaux de bois, ses planches cornières et ses chambranles moulurés. Enfin, la valeur patrimoniale de la propriété tient à son site. Elle est implantée en bordure d'un rang de campagne, sur un grand terrain, tout près des terres agricoles.



Histoire

D'après le panneau historique installé près de la maison, cette résidence aurait été construite en 1901 pour Jules Labbé. En 1922, la maison est passée aux mains d'Elzias Perron et est demeurée propriété de ses descendants jusqu'en 1987.

76, rue du Collège

La maison sise au 76, rue du Collège possède une bonne valeur patrimoniale. Sa valeur réside d'abord dans son architecture. La résidence comporte la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, largement répandu dans la région. Un volume modeste, un toit à deux versants droits, un revêtement en bardeaux de bois et la présence de chambranles et de planches cornières la caractérisent. Elle se démarque aussi par la conservation de plusieurs éléments anciens tels que son revêtement en bardeaux de bois, ses fenêtres à guillotine en bois et son programme décoratif. Toutefois, la maison a subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement inconsidéré de la porte, la condamnation d'une ouverture en façade et l'ajout d'un garde-corps inapproprié. La valeur de cette maison construite vers 1901 est aussi attribuable à son ancienneté. Elle est construite à une période charnière dans l'histoire d'Amqui.



Alors que cette dernière connaît un essor sans précédent, à l'aube du 20^e siècle, se développe un village habité majoritairement par des familles de journaliers qui logeaient dans ce type de maisons. Enfin, l'intérêt patrimonial de cette propriété tient à son site. Implantée en plein cœur du village, en bordure d'une rue étroite, elle est entourée de maisons du même style construites à la même époque.

Maison Joseph-Couture, 684, rang Couturval

La maison Joseph-Couture possède une bonne valeur patrimoniale qui repose notamment sur son architecture. Elle comporte la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, largement répandu dans la région, normalement caractérisé par un volume modeste, un toit à deux versants droits, un revêtement en planches ou en bardeaux de bois et la présence de chambranles et de planches cornières. Elle se démarque cependant par sa lucarne balcon surmontée d'un fronton, ses plus grandes dimensions et sa galerie courant sur toutes les façades. Par



ailleurs, elle a conservé plusieurs éléments anciens tels que son revêtement en planches de bois horizontal, sa toiture en tôle pincée et son programme décoratif (planches cornières, chambranles, fronton dans la lucarne). Toutefois, elle a connu quelques modifications réversibles et inappropriées avec le changement du garde-corps, des portes et de quelques fenêtres. La valeur de la résidence repose également sur son premier propriétaire. Personnage important, Joseph Couture a mis sur pied, à la fin du 19^e siècle, avec ses frères, un important *moulin à scie* (scierie) qui a donné naissance au hameau de Couturval, aujourd'hui disparu. C'est lui qui a bâti cette maison vers 1905. Enfin, la valeur patrimoniale de la propriété réside dans son site. Elle est implantée en retrait d'un rang de campagne, entourée de bâtiments agricoles et adossée à une colline recouverte de conifères touffus et de grands arbres matures.

Histoire

Cette maison est construite par Joseph Couture vers 1905. Elle faisait partie d'un petit hameau nommé Couturval qui s'est développé au début du 20^e siècle avec l'établissement d'un *moulin à scie* (scierie), installé près de la rivière Tobégote, et mis sur pied par Joseph Couture et ses frères. On y trouvait un hôtel, un bureau de poste, des maisons d'employés, une école et une chapelle.

Maison Blanchet-Leclerc, 28, rue Desbiens

La maison Blanchet-Leclerc possède une valeur patrimoniale supérieure qui repose notamment sur son architecture. Avec son toit à deux versants recourbés débordant sur la galerie, sa lucarne centrale et sa cuisine d'été, elle est typique de la maison traditionnelle québécoise que l'on retrouve à quelques endroits dans cette région. Par ailleurs, elle a conservé un bon nombre d'éléments anciens comme le revêtement des façades en planches horizontales et le revêtement de la toiture en



tôle pincée, un programme décoratif élaboré (aisseliers, chambranles, planches cornières, balustrade, boiserie ornementale, corniche à denticules et retours d'avant-toit), des fenêtres traditionnelles à battants et des portes à panneaux. La valeur patrimoniale de la maison Blanchet-Leclerc réside aussi dans son ancienneté. Elle a été construite par Octave Blanchet à la fin du 19^e siècle et achetée par Origène Leclerc, marchand d'animaux, en 1938. Enfin, la valeur patrimoniale de la résidence repose de plus sur la qualité de son site, en bordure d'une rue ancienne du noyau villageois d'Amqui.

Histoire

Cette maison est construite par Octave Blanchet à la fin du 19^e siècle. La famille Blanchet s'agrandissant, on ne tarde pas à annexer une cuisine d'été à la résidence. Origène Leclerc, marchand d'animaux, s'établit à Amqui en 1938. Il achète la terre de Léon (ou Léo) Blanchet et s'installe dans la maison. Ce bâtiment a été le siège de la première Caisse populaire en 1937 et de la Coopérative agricole en 1940. Elle a été entièrement restaurée de 2008 à 2010.

70, rue Desbiens

La maison sise au 70, rue Desbiens possède une bonne valeur patrimoniale. La valeur de cette maison construite vers 1920 repose d'abord dans son ancienneté. Elle est bâtie à une période charnière dans l'histoire d'Amqui, lorsque cette dernière connaît un essor sans précédent, au cours des premières décennies du 20^e siècle. Sa valeur patrimoniale réside ensuite dans son architecture. Cette résidence comporte la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, largement répandu dans la région. Or, elle se démarque par un pignon en façade donnant sur la rue et un programme décoratif plus élaboré, composé de retours d'avant-toit, d'une corniche moulurée, de planches cornières travaillées et de chambranles ouvragés. Elle se distingue également par un bon état d'authenticité conféré par la conservation du revêtement en planches horizontales, de la tôle pincée et des éléments ornementaux. Toutefois, la maison a subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement inconsidéré de la porte et des fenêtres, et l'ajout d'un garde-corps inapproprié au balcon et à la galerie. Enfin, la valeur patrimoniale de la propriété réside dans son site. Elle est implantée en plein cœur du village, en bordure d'une de ses rues étroites, et entourée de maisons de style identique construites à la même époque.



Église de Saint-Benoît-Joseph-Labre, 83, rue Desbiens

L'église de Saint-Benoît-Joseph-Labre possède une bonne valeur patrimoniale. Son intérêt repose notamment sur son usage. L'église paroissiale, pivot de la société québécoise aux 19^e et 20^e siècles, est au centre de l'activité sociale du village. Elle comporte aussi une valeur artistique et architecturale. De style néo-roman, ce lieu de culte possède un revêtement en pierres de taille et des ouvertures cintrées, typique de ce style. Par ailleurs, les plans d'origine ont été dessinés par l'architecte Thomas Raymond (1853-1923) qui réalise plusieurs églises et

presbytères des régions basse-laurentienne et gaspésienne. L'église Saint-Benoît-Joseph-Labre constitue l'une de ses dernières réalisations. Toutefois, la valeur patrimoniale de l'église est grandement affaiblie par l'incendie de 1984 qui a emporté sa toiture, son clocher, ses tourelles, ses ouvertures d'origine et plusieurs éléments de son programme décoratif. La réfection, de facture contemporaine, n'a pas su rétablir certains éléments anciens disparus de l'église. La valeur patrimoniale de l'église tient aussi aux qualités de son site. Elle s'élève devant la rivière Matapédia sur un petit promontoire qui lui permet d'occuper une place de choix dans la ville. Enfin, son intérêt historique ajoute à sa valeur patrimoniale. Cette église, construite de 1917 à 1922, est le deuxième lieu de culte d'Amqui. L'opulence d'origine de cette construction rappelle notamment le dynamisme et la vitalité que la région a connus durant les premières décennies du 20^e siècle.



Histoire

Jusqu'en 1882, les habitants de la mission de Saint-Edmond, laquelle couvre une partie du territoire des actuelles municipalités d'Amqui et de Lac-au-Saumon, doivent se rendre à la chapelle de la mission Saint-Edmond construite en 1874 dans le rang 1 (route 132), face au Lac-au-Saumon. Pour la soixantaine de familles résidentes de la partie d'Amqui, la distance est considérable avant de parvenir à la chapelle. En 1882, les autorités diocésaines répondent à leurs besoins en organisant leur territoire en mission sous la protection de Saint-Benoît-Joseph-Labre et en autorisant la construction d'une chapelle de bois. Par la suite, le dynamisme que connaît la région amène l'érection de la paroisse de Saint-Benoît-Joseph-Labre d'Amqui en 1889. Avec la croissance de la population au cours des décennies suivantes, on remplace la vieille chapelle, dont l'espace est désormais trop restreint, par une nouvelle église, plus grande et moderne, à partir de 1917. Les plans sont signés par Thomas Raymond (1853-1923) et les travaux, terminés en 1922, sont pris en charge par les entrepreneurs Pâquet et Godbout de Saint-Hyacinthe.



En 1984, un grave incendie défigure l'église. Deux ans plus tard, après avoir subi des travaux de reconstruction, celle-ci est rouverte au culte.

Presbytère de Saint-Benoît-Joseph-Labre, 83, rue Desbiens

Le presbytère de Saint-Benoît-Joseph-Labre possède une bonne valeur patrimoniale. Son intérêt s'appuie notamment sur son usage. Le presbytère était un bâtiment prestigieux dans une agglomération puisqu'il logeait le curé de la paroisse, personnage occupant une place

prépondérante dans la société québécoise des 19^e et 20^e siècles. La valeur patrimoniale de cette maison curiale repose aussi sur sa particularité architecturale. Elle est issue du courant moderniste qui naît pendant l'entre-deux-guerres et se répand au Québec au cours des décennies suivantes. L'architecture du presbytère se distingue aussi par ses emprunts à la maison cubique caractérisée par un toit en pavillon, des lucarnes, des ouvertures symétriques sur deux étages et une galerie courant sur les façades du rez-de-chaussée. Une tourelle de forme octogonale ajoute à la monumentalité du bâtiment. La valeur patrimoniale du presbytère de Saint-Benoît-Joseph-Labre repose enfin sur son histoire. Construit en 1951 selon les plans d'Edgar Courchesne, il s'agit du deuxième presbytère à avoir été construit à Amqui. La valeur patrimoniale du presbytère tient enfin à son site. Avec l'église de Saint-Benoît-Joseph-Labre, il est niché sur un petit promontoire, du côté est de la rivière Matapédia, et forme un ensemble institutionnel avec l'église et l'ancien Collège Saint-Benoît, construit sur le site du vieux couvent.



Histoire

Un premier presbytère est construit vers 1891 derrière la chapelle terminée en 1884. Devenu vétuste avec les années, il est rasé pour faire place, en 1951, à l'actuel presbytère de Saint-Benoît-Joseph-Labre, plus vaste, dessiné selon les plans d'Edgar Courchesne, architecte de Montréal. L'église de Saint-Benoît-Joseph-Labre, le Collège Saint-Benoît construit sur le site du vieux couvent, l'académie pour garçons et ce presbytère composent le noyau institutionnel d'Amqui, situé sur le versant est de la rivière Matapédia.

École Sainte-Ursule, 123, rue Desbiens

L'École Sainte-Ursule possède une valeur patrimoniale supérieure. Cette valeur repose notamment sur son usage. Au 20^e siècle, l'éducation occupe une place de plus en plus importante dans la société québécoise et l'érection de multiples établissements scolaires, majoritairement dirigés par des communautés religieuses, témoigne de ce phénomène. La valeur patrimoniale de l'École Sainte-Ursule tient aussi à son histoire. Le petit couvent de la rue Desbiens et l'académie pour garçons ne suffisent plus à répondre à la demande en raison de l'augmentation rapide de la population. Pour résoudre ce problème, l'École Sainte-Ursule est construite en 1948 et dirigée par les Ursulines et les Frères de l'Instruction chrétienne. La valeur patrimoniale de l'École Sainte-Ursule réside également dans son architecture. Le style du bâtiment s'inscrit dans le



courant moderniste et plus spécialement du « dombellotisme », courant inspiré de l'œuvre du moine-architecte Dom Bellot (1876-1944), caractérisé notamment par une ornementation géométrique et par l'expressivité des matériaux bruts et de la structure. Par ailleurs, ses multiples éléments d'origine, bien conservés, lui confèrent un bon état d'authenticité.

Histoire

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le petit couvent de la rue Desbiens et l'académie pour garçons ne suffisent plus à répondre à la demande en raison de l'augmentation rapide de la population. En 1946, les Ursulines remplacent les Sœurs de Notre-Dame du Saint-Rosaire à la direction du couvent, en attendant la construction de l'École Sainte-Ursule, alors nommée l'École normale, dont les travaux commencent en 1948.

En 1949, la nouvelle école et ses deux pensionnats de filles et de garçons ouvrent leurs portes. L'aile Sainte-Ursule (aussi nommée École Sainte-Ursule) est destinée à l'enseignement élémentaire dès 1949 et à l'École normale pour l'éducation des jeunes filles. En 1950, les religieuses sont secondées par les Frères de l'Instruction chrétienne venus enseigner aux garçons. En 1962, l'aile Sainte-Ursule devient l'École secondaire Saint-Ursule. L'ouverture de la polyvalente Armand-Saint-Onge annonce la fin de l'École normale et de l'École secondaire Saint-Ursule, lesquelles cessent leurs activités en 1968. Le bâtiment continue toutefois sa mission d'éducation en offrant les cours de niveau préscolaire et primaire et certains cours aux adultes. Des locaux abritent également des organismes tels que le Centre local de développement et les bureaux de la Municipalité régionale de comté de La Matapédia.

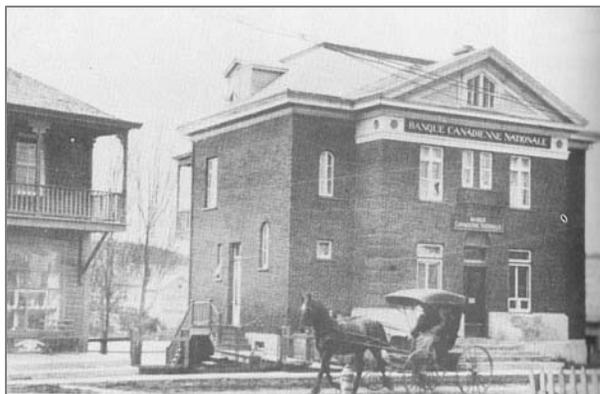
40, avenue du Parc

La maison sise au 40, avenue du Parc possède une bonne valeur patrimoniale. La valeur de cette maison, située à l'origine en bordure du boulevard Saint-Benoît Ouest et datant de 1916, réside dans son architecture. La maison comporte la majorité des caractéristiques de la maison cubique, dont le toit en pavillon, les lucarnes à croupe et la symétrie des ouvertures. Elle possède encore quelques éléments anciens comme son revêtement en brique, probablement d'origine, sa toiture recouverte de tôle à baguettes et les platebandes en brique couronnant ses ouvertures. Toutefois, la résidence a subi certaines altérations réversibles plus ou moins réussies comme le changement des portes, des fenêtres, des garde-corps de l'escalier et de la galerie, ainsi que l'installation d'un revêtement contemporain et d'une marquise sur la façade latérale gauche.



Ancienne Banque de Montréal, 62, rue du Pont

L'ancienne Banque de Montréal possède une valeur patrimoniale supérieure. Cette valeur repose notamment sur son usage. L'établissement d'une succursale bancaire dans le village d'Amqui constitue une étape importante dans son développement et rappelle l'époque de son essor économique. Sa valeur patrimoniale tient également à son histoire. Le bâtiment est construit vers 1920, ou peut-être avant, fort probablement pour la Banque Nationale, première succursale bancaire d'Amqui, qui devient en 1924, la Banque Canadienne Nationale. La Banque de Montréal acquiert l'édifice en 1930. Il témoigne aussi de l'époque où la rue du Pont était, avec le boulevard Saint-Benoît, l'artère principale commerciale d'Amqui. La particularité architecturale du bâtiment ajoute à sa valeur patrimoniale. Il témoigne du courant Beaux-Arts fort répandu dans la construction des bâtiments institutionnels au cours des premières décennies du 20^e siècle. De plus, il possède encore plusieurs éléments anciens comme les fenêtres traditionnelles en bois, le revêtement en brique, le toit en pavillon recouvert de tôle à baguettes et plusieurs éléments du programme décoratif (fronton coiffant l'avancée centrale, corniche moulurée, platebandes et chaînages en brique). Le bâtiment aurait toutefois besoin d'être restauré.



Histoire

La Banque Nationale est la première succursale bancaire à s'installer à Amqui. Elle est d'abord située sur la rue Principale (boulevard Saint-Benoît Ouest) et ouvre ses portes en 1904. Vingt ans plus tard, elle devient la Banque Canadienne Nationale. Celle-ci est déménagée, à un moment indéterminé, sur la rue du Pont. Par conséquent, il est fort possible que le bâtiment sis au 62, rue du Pont, construit vers 1920, ou peut-être avant, ait accueilli au départ la Banque Nationale.

En 1925, la Banque Molson fusionne avec la Banque de Montréal. Son expansion rapide l'amène à trouver de nouveaux locaux. En 1930, la Banque de Montréal acquiert l'édifice de la Banque Canadienne Nationale de la rue du Pont.

Après 1986, à une date indéterminée, la Banque de Montréal quitte ce bâtiment. Aujourd'hui, il loge un centre de conditionnement physique.

Maison Duncan-N.-Dubé, 71, boulevard Saint-Benoît Ouest

La maison Duncan-N.-Dubé possède une valeur patrimoniale supérieure. Cette valeur repose notamment sur la renommée de son premier propriétaire. Personnage important, Duncan Napoléon Dubé s'établit à Amqui en 1899 et fait construire cette maison. Commerçant et industriel, il ouvre un magasin général dans sa résidence en 1905 et un *moulin à scie* (scierie) à Amqui l'année suivante. Il est également maire du village d'Amqui de 1908 à 1911. Possédant un intérêt historique, ce bâtiment témoigne de la place centrale qu'occupaient les magasins généraux dans un village québécois du 19^e siècle jusqu'au début du 20^e siècle et aussi de la vitalité de cette principale artère commerçante d'Amqui de l'époque. La valeur de la maison Duncan N. Dubé réside aussi dans son architecture. La partie de la maison avec un toit en pavillon est représentative du courant cubique alors que la section de l'ancien magasin général, surmontée d'un fronton en façade, s'inspire du style néogrec. Caractéristique fort répandue sur les bâtiments commerciaux d'Amqui datant de la fin du 19^e siècle et du tout début du 20^e siècle, ce fronton est un attribut architectural qui se démarque dans le patrimoine bâti de la ville.



Histoire

Duncan Napoléon Dubé, né à Saint-Octave en 1865, se marie à Marie-Louise Matte en 1896. En 1899, la famille Dubé s'établit dans la paroisse de Saint-Benoît-Joseph-Labre, dans cette maison construite cette même année. En 1905, Dubé ouvre un magasin général dans l'annexe de sa maison.

En 1930, l'Unité sanitaire s'installe au rez-de-chaussée dans la partie droite du bâtiment. Jusqu'en 1944, la maison demeure dans la famille Dubé, puis, elle est vendue à Paul-Émile Ross. En 1946, la maison devient la propriété de Ludger Leblanc, important entrepreneur forestier, originaire des Îles-de-la-Madeleine, et arrivé au Lac-au-Saumon au début du 20^e siècle.

En 1953, la maison est déménagée lors des travaux du ministère de la Voirie qui, pour permettre de décongestionner l'artère principale, décide de construire un nouveau pont et d'y relier la rue Saint-Benoît.

De 1969 à 1984, cette maison loge les Frères de l'Instruction chrétienne, établis à Amqui dans les années 1950. Par la suite, elle abrite jusqu'en 2000 un centre d'accueil pour personnes âgées.

Abandonnée pendant deux ans, Marcel Landry l'achète en 2002 pour en faire une auberge. Cette maison a ainsi retrouvé un peu de son lustre d'antan grâce à une restauration adéquate.

Ancien bureau de poste, 90, boulevard Saint-Benoît-Ouest

L'ancien bureau de poste d'Amqui possède une valeur patrimoniale supérieure. Son intérêt repose notamment sur son usage. En effet, le bureau de poste joue un rôle important dans le village québécois du 19^e et du début du 20^e siècle. Il s'agit d'un lieu d'échange où l'on se rend non seulement pour ramasser du courrier ou en envoyer, mais également pour discuter et prendre des nouvelles. Sa valeur patrimoniale est également attribuable à son architecture. L'architecture de l'ancien bureau de poste, érigé en 1940 en bordure de l'artère principale d'Amqui, s'inspire du style néo-Tudor caractérisé par l'utilisation de la brique, l'avancée centrale surmontée d'un pignon Tudor, des lucarnes pendantes reprenant le même motif que le pignon, la corniche saillante et l'insertion de pierre dans le haut de l'avancée. La rareté de ce style architectural dans la région confère un intérêt particulier à cet édifice. Par ailleurs, ce dernier possède encore plusieurs éléments anciens tels que son programme décoratif (platebandes de brique, corniche moulurée, horloge, portail) et son revêtement en maçonnerie de brique. La valeur patrimoniale réside, enfin, dans son passé. C'est le premier bureau de poste d'Amqui à posséder ses propres locaux. Avant 1940, le bureau de poste occupait la résidence d'un particulier.



Histoire

Un premier maître de poste s'installe à Amqui en 1888. De 1912 à 1941, le bureau de poste occupe une maison privée de la rue du Pont. Il est remplacé cette année-là par cette construction donnant sur le boulevard Saint-Benoît Ouest. Le bureau de poste est transféré en 1972 dans un nouvel édifice plus grand et moderne. À partir de cette date, différents commerces se sont succédé dans ce bâtiment.

Ancien hôtel de ville, 140, boulevard Saint-Benoît-Ouest

L'ancien hôtel de ville d'Amqui possède une valeur patrimoniale supérieure. Son intérêt repose notamment sur son usage. L'établissement d'un hôtel de ville marque un jalon important dans le parcours d'une municipalité. Avec l'aménagement d'une caserne de pompiers au rez-de-chaussée, il témoigne de la volonté de la municipalité d'offrir des services publics à une population toujours grandissante. La valeur patrimoniale de l'ancien hôtel de ville tient aussi à son architecture. Il adopte le style Beaux-Arts fort courant au début du 20^e siècle dans la construction des bâtiments institutionnels et commerciaux. Il se démarque également par des attributs tirés du courant néogrec avec un imposant fronton orné d'une corniche en façade. Caractéristique fort répandue sur les bâtiments commerciaux d'Amqui datant de la fin du 19^e siècle et du tout début du 20^e siècle, ce fronton est un attribut architectural qui se démarque dans le patrimoine bâti de la ville. Malheureusement, ce bâtiment a perdu sa tour de séchage de boyaux qui la distinguait des bâtiments voisins. Par ailleurs, une restauration récente effectuée en harmonie avec les anciennes composantes de l'édifice lui donne un bel aspect. La valeur patrimoniale repose enfin sur son historique. Il témoigne de l'époque où la paroisse de Saint-Benoît-Joseph-Labre obtient son statut de municipalité en 1890 et son statut de municipalité de village en 1906. En érigeant cet hôtel de ville vers 1920, peut-être avant, la municipalité décide de s'offrir de plus vastes locaux pour desservir un territoire en constant développement. L'hôtel de ville est construit sur la rue commerciale la plus importante de l'époque, à proximité des hôtels, de la gare, de la maison du médecin et de plusieurs résidences cossues.



Histoire

La paroisse Saint-Benoît-Joseph-Labre obtient son statut de municipalité en 1890. En 1906, la municipalité du village de Saint-Benoît-Joseph-Labre se détache de la municipalité de paroisse de Saint-Benoît-Joseph-Labre afin que les deux entités puissent être administrées séparément.

Cet hôtel de ville aurait été construit vers 1920, selon l'évaluation municipale, pour servir à l'administration de la municipalité du village. On aménage aussi un poste de pompiers et de police, des cellules et une grande salle à l'étage qui sert à la fois aux assemblées du conseil municipal ainsi qu'aux représentations théâtrales et cinématographiques.

En 1961, le village d'Amqui, ainsi nommé depuis les années 1940, obtient son statut de ville. En 1977, les nouveaux bureaux de la Ville sont aménagés dans le Centre culturel construit en 1967. Depuis, l'édifice de l'ancien hôtel de ville est transformé en bâtiment commercial. Il accueille depuis peu une micro-brasserie qui occupe tout le rez-de-chaussée. La grande salle de l'étage attend toujours une seconde vocation.

Maison Odilon-Vallée, 154, boulevard Saint-Benoît Ouest

La maison Odilon-Vallée, citée monument historique, possède une bonne valeur patrimoniale. Il s'agit d'une résidence villageoise construite vers 1871. Sa valeur patrimoniale repose sur son intérêt architectural. La résidence d'Amqui est un exemple de maison à mansarde, un type d'habitation vernaculaire découlant de l'architecture Second Empire. La maison Odilon-Vallée en est caractéristique par sa toiture mansardée, son volume rectangulaire et peu articulé, et la disposition symétrique de ses ouvertures. Par ailleurs, cette résidence est



aujourd'hui l'une des plus anciennes de la ville d'Amqui. La valeur patrimoniale de la maison repose également sur son intérêt ethnologique. Le bâtiment témoigne d'un aspect de l'histoire commerciale d'Amqui. En effet, il sert à la fois de résidence privée et de salon de barbier à Odilon Vallée (1895-1980). Celui-ci acquiert la maison en 1929 et y pratique son métier pendant plus de 55 ans. Tout comme les magasins généraux, les salons de barbier sont des lieux d'échange très fréquentés. La double fonction de la maison Odilon-Vallée se poursuit jusqu'en 2006 alors qu'elle abrite un studio de photographie.

Histoire

La maison Odilon-Vallée est construite vers 1871 probablement par Vilbon Gosselin, son premier propriétaire connu. En 1922, Odilon Vallée (1895-1980), originaire de Cap-au-Renard, s'installe à Amqui après avoir suivi un cours de barbier à Rimouski. En 1929, il achète la maison d'Émile Maurais, et l'utilise à la fois comme résidence privée et comme salon de barbier. Vallée y pratique son métier pendant 55 ans. Son commerce se situe au cœur du village d'Amqui qui se développe rapidement au début du 20^e siècle. Comme les magasins généraux, les salons de barbier sont des lieux d'échange très fréquentés.

La double fonction de la maison Odilon-Vallée se poursuit après la fermeture du salon de barbier. En effet, le bâtiment est ensuite utilisé comme studio de photographie, vocation qui se poursuit jusqu'en 2006. La maison Odilon-Vallée est citée monument historique en 2005. Elle est considérée comme l'une des plus anciennes de la ville d'Amqui. La maison demeure vacante, mais elle devrait être restaurée bientôt.

Gare d'Amqui, 209, boulevard Saint-Benoît Ouest

La gare d'Amqui possède une valeur patrimoniale supérieure. Son intérêt repose notamment sur son usage. La gare occupe une place centrale dans les villages et la petite ville du Québec au 19^e siècle au début du 20^e siècle. En effet, elle constitue un centre d'information et de communication, où sont regroupés des services essentiels, tels que la poste et le télégraphe. Sa valeur patrimoniale réside en outre dans son architecture. Elle est conçue d'après des modèles standardisés réalisés par les compagnies de chemin de fer. Elle se démarque notamment par son long toit à croupes débordant en larmier, par la présence de plusieurs lucarnes à croupe et de deux cheminées en brique qui lui confèrent un aspect pittoresque. Par ailleurs, la gare possède encore plusieurs éléments anciens dont le revêtement en planches de bois horizontales, les fenêtres, les portes et plusieurs attributs du programme décoratif (planches cornières, chambranles, corniche moulurée, chevrons apparents). La valeur patrimoniale de la gare d'Amqui tient enfin à son histoire. Elle est érigée en 1904 par l'Intercolonial, compagnie ferroviaire qui construit de 1869 à 1876 une ligne de chemin de fer reliant Rivière-du-Loup à Halifax dont la construction lance le développement de la région de La Matapédia.



Histoire

Une petite gare est construite à Amqui en 1890. Elle est remplacée en 1904 par le bâtiment actuel qui se distingue par de plus grandes dimensions et qui possède un entrepôt et un logement à l'étage pour loger le chef de gare et sa famille. La gare d'Amqui est érigée par la compagnie ferroviaire Intercolonial qui réalise une ligne de chemin de fer de 1869 à 1876 reliant Rivière-du-Loup à Halifax et dont la construction lance le développement de la vallée de la Matapédia.

La gare d'Amqui est rénovée en 1986. Elle est protégée par le gouvernement fédéral en vertu de la *Loi sur la protection des gares ferroviaires patrimoniales* depuis 1993.

236, boulevard Saint-Benoît Ouest

La maison sise au 236, boulevard Saint-Benoît Ouest possède une bonne valeur patrimoniale. La particularité de cette maison construite vers 1940 repose sur sa valeur architecturale. La résidence comporte la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, largement répandu dans la région, caractérisé par un volume modeste, un toit à deux versants droits, un revêtement en planches ou en bardeaux de bois et la



présence de chambranles et de planches cornières. Or, l'architecture de cette propriété se distingue par l'influence du courant Arts and Crafts, reconnaissable à ses lucarnes en appentis et à son avant-corps formant une galerie couverte. Plusieurs éléments anciens ont subsisté comme le revêtement en planches de bois, le revêtement de la toiture en tôle pincée, les fenêtres à guillotine et le programme décoratif (planches cornières, chambranles, retours d'avant-toit). La conversion de cette ancienne résidence unifamiliale en commerce, après 1986, a entraîné l'installation d'une rampe d'accès et d'un garde-corps un brin trop élaboré pour le style épuré de la maison.

240, boulevard Saint-Benoît Ouest

Datant probablement de 1925, la maison sise au 240, boulevard Saint-Benoît Ouest possède une bonne valeur patrimoniale qui réside dans son architecture. Elle comporte la majorité des caractéristiques de la maison cubique dont le toit en pavillon, une lucarne à croupe et la symétrie des ouvertures. Elle possède encore plusieurs éléments anciens comme le revêtement en brique, vraisemblablement d'origine, des fenêtres à guillotine, une longue galerie recouverte d'un auvent composé de lattes de bois et un programme décoratif intéressant (corniche moulurée, balustrade, poteaux ouvragés, platebande et chaînages en brique).



Maison Larue-Bouchard, 246, boulevard Saint-Benoît Ouest

La maison Larue-Bouchard possède une valeur patrimoniale supérieure reposant notamment sur son architecture. Elle est représentative du modèle de maison à mansarde à quatre eaux que l'on retrouve en quelques endroits sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Par ailleurs, elle a conservé plusieurs éléments anciens comme un revêtement en planches de bois horizontales, un revêtement en bardeaux de bois et en tôle à baguettes pour la toiture et un programme décoratif intéressant (aisseliers, balustrade, chambranles, planches cornières). La valeur patrimoniale de la maison Larue-Bouchard repose également sur l'importance d'un personnage important. Switbert Augustin Larue, premier médecin d'Amqui, a fait bâtir cette maison en 1895.



Histoire

Cette maison est construite en 1895 pour le docteur Switbert Augustin LaRue (mort en 1910). Après avoir pratiqué la médecine à Baie-des-Sables, ce dernier s'installe à Amqui en 1895. Il dessert également le territoire de Saint-Moïse jusqu'à Causapscal. Il décède en 1910.

Un cabinet de médecin et une salle d'attente étaient autrefois aménagés au rez-de-chaussée. Lorsque monsieur Bouchard vend la résidence, celle-ci est transformée en résidence unifamiliale.

452, rang Saint-Jean-Baptiste

La maison sise au 452, rang Saint-Jean-Baptiste possède une bonne valeur patrimoniale qui repose d'abord sur son architecture. Cette résidence comporte la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, largement répandu dans la région, caractérisé par un volume modeste, un toit à deux versants droits, un revêtement en planches ou en bardeaux de bois et la présence de chambranles et de planches cornières. Elle se démarque cependant par un larmier couvrant la galerie et une lucarne centrale en appentis. Les

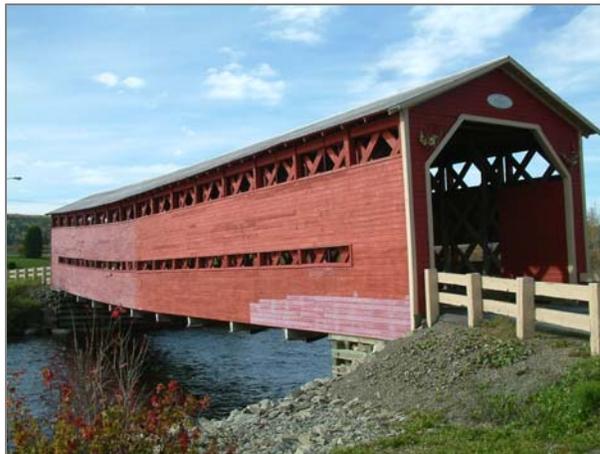


nouveaux éléments de facture plus industrielle, comme le revêtement en vinyle, les bardeaux d'asphalte, les portes et les fenêtres, les fausses planches cornières et les chambranles, de même que le garde-corps, s'intègrent assez bien à la maison. Or, le volume annexé à la façade latérale gauche contrevient un peu à l'harmonie de la résidence. Enfin, sa valeur patrimoniale réside dans son site, en bordure d'un rang, sur un grand terrain verdoyant, à l'ombre de grands feuillus et de conifères matures.

Causapscal

Pont Heppell

Le pont Heppell, cité monument historique, est un ouvrage de génie civil construit en 1908 et 1909 qui possède une valeur patrimoniale exceptionnelle. Ce pont en bois de type Town québécois possède une seule travée mesurant 39,6 mètres de long. La structure est couverte d'un lambris en planches horizontales peint en rouge et elle est coiffée d'un toit à deux versants droits. La valeur patrimoniale du pont Heppell repose sur son intérêt historique et son ancienneté. Au Québec, du début du 19^e siècle à la fin des années 1950, environ 1 500 ouvrages de ce genre ont été bâtis. Il en resterait moins d'une centaine aujourd'hui. Ce pont a été érigé en 1908-1909 à l'initiative des membres de la famille Heppell, l'une des familles pionnières du secteur. La structure permet le commerce du bois et l'établissement d'un moulin à farine. Le pont Heppell témoigne donc des efforts de colonisation déployés au début du 20^e siècle dans les environs de Causapscal. Il constitue en outre le plus ancien pont couvert subsistant dans la région du Bas-Saint-Laurent.



La valeur patrimoniale du pont Heppell repose également sur son intérêt architectural. La structure reflète la popularité des ponts de type Town québécois, aussi appelé « Town élaboré », qui fait appel à une variante de la ferme brevetée en 1820 par l'architecte étatsunien Ithiel Town (1784-1844). Bien que le Québec ait connu plusieurs types de ponts couverts depuis le début du 19^e siècle, la plupart de ceux érigés pendant le 20^e siècle appartiennent à ce dernier. La ferme Town est constituée de madriers placés en diagonale, formant un large treillis entre les cordes supérieure et inférieure, et attachés l'un à l'autre à chaque intersection par des chevilles de bois. Au Québec, cette structure, reconnue pour sa solidité et sa légèreté, est utilisée de façon presque systématique par les ingénieurs du ministère de la Colonisation. Le type Town québécois est économique et sa simplicité permet l'emploi d'une main-d'œuvre locale pour sa construction. Le pont Heppell constitue un exemple représentatif de ce type de structure. Le lambris extérieur est peint en rouge comme celui de nombreux autres ponts couverts québécois, d'où l'appellation fréquente de « ponts rouges ». Ce pont rappelle donc la diffusion très large du type Town québécois au début du 20^e siècle.

Histoire

Le pont Heppell permet de franchir la rivière Matapédia, dans l'actuelle ville de Causapscal. La colonisation de la région commence véritablement vers 1867, par l'aménagement du chemin Matapédia. Quelques familles, dont les Heppell et les Plante, s'établissent alors au sud de Causapscal et à l'est de la rivière. À mesure que la population augmente, la nécessité de s'établir sur la rive ouest de la Matapédia se fait de plus en plus pressante. Les terres de l'endroit sont toutefois difficilement accessibles. Les autres ponts des environs ne peuvent être empruntés sans faire de longs détours.

Pour traverser la rivière, les Heppell utilisent d'abord des bacs déplacés grâce à un cheval et à un système de câbles et de poulies. Cette famille fait ses premières demandes pour la construction d'un pont couvert, lien permanent entre les deux rives, vers 1908. À la même époque, la famille Plante désire aussi faire construire un pont, plus près de ses terres. La rivalité s'installe entre les deux familles, et le conseil municipal favorise le projet des Plante.

Les Heppell décident donc d'aller de l'avant sans attendre l'aide du gouvernement. Au cours de l'hiver 1908-1909, ils profitent de la glace formée sur la rivière pour construire les culées du pont et poser les traverses. La structure du pont est complétée au cours de l'été 1909.

La construction du pont Heppell coûte environ 1 800 \$. Une partie de ce montant est payée par le gouvernement. De plus, les Heppell imposent un droit de passage aux voitures et aux piétons. Le pont est béni par Mgr Albert Blais (1842-1919) en 1910, à l'occasion de sa visite pastorale.

Le pont Heppell contribue largement au peuplement de la rive opposée au noyau d'habitations initial ainsi qu'au développement de diverses activités économiques. Aussitôt le pont terminé, les Heppell établissent une fromagerie sur la rive ouest. La structure permet aussi le commerce du bois et l'aménagement d'un moulin à farine.

En 1963, une lettre adressée au premier ministre Jean Lesage (1912-1980) réclame le remplacement du pont Heppell, supposé dangereux, par un pont en béton. L'ingénieur envoyé sur les lieux recommande plutôt la réparation du pont couvert.

Le pont Heppell est cité monument historique en 2009. Il est toujours en usage.

Maison Simard, 569, route 132 Est

La maison Simard sise au 569, route 132 Est possède une bonne valeur patrimoniale. La valeur de cette maison de ferme, construite vers 1884, réside d'abord dans son ancienneté. Elle est l'une des plus anciennes maisons que l'on trouve en bordure de la route 132 Est près de Causapscal. Cette valeur repose aussi sur son architecture. Elle est représentative des maisons à mansarde à quatre eaux que l'on retrouve en quelques endroits dans la région. Par ailleurs, l'annexe de style vernaculaire américain, probablement une cuisine d'été, constitue une intervention ancienne et harmonieuse. La maison Simard a conservé plusieurs éléments anciens tels qu'un revêtement en bardeaux de bois, un revêtement en tôle pincée pour la toiture et deux éléments du programme décoratif d'origine, soit les chambranles et les planches cornières. Les nouvelles portes et fenêtres ainsi que le garde-corps constituent pour leur part des interventions inappropriées, quoique réversibles, qui s'harmonisent mal avec l'ensemble de la maison. Enfin, la valeur patrimoniale de la maison Simard repose sur les qualités de son site. La propriété est



située sur un vaste terrain agricole, entourée de bâtiments secondaires présentant un intérêt architectural, dont une grange-étable de grandes dimensions, recouverte de bardeaux de bois et coiffé d'un campanile.

71, rue Belzile

Érigée vers 1929, la maison sise au 71, rue Belzile possède une bonne valeur patrimoniale qui réside dans son architecture. Elle comporte la majorité des caractéristiques de la maison cubique dont le toit en pavillon, la symétrie des ouvertures et le volume carré. Reprenant les caractéristiques du corps principal, le volume annexe de style vernaculaire américain s'intègre parfaitement à l'ensemble. Le 71, rue Belzile se distingue aussi par un revêtement en brique, matériel rarement utilisé à Causapscaal dans l'architecture domestique. Par ailleurs, en



plus de la brique, la maison possède encore quelques éléments anciens comme les fenêtres à guillotine et quelques éléments décoratifs (platebandes, corniche moulurée, balustrade, poteaux ouvragés, entablement). La valeur patrimoniale du 71, rue Belzile repose enfin sur les qualités paysagères de son site. Située sur un promontoire surplombant le boulevard Saint-Jacques, cette maison est visible de loin et de plusieurs endroits.

Bâtiment de la Madawaska Corporation, 190, rue Cartier

Le bâtiment sis au 190, rue Cartier possède une bonne valeur patrimoniale. Sa valeur réside d'abord dans son histoire. Il s'agit de l'un des derniers vestiges datant du début du 20^e siècle à témoigner de l'importance de l'industrie forestière dans la région. Ce bâtiment a été construit pour la Madawaska Corporation, société fondée par le Beauceron Édouard Lacroix en 1927. L'établissement de cette compagnie forestière a largement contribué au développement économique de Causapscaal. La valeur patrimoniale de cet édifice qui appartenait à la Madawaska Corporation



repose aussi sur son architecture, caractéristique du style vernaculaire américain, fort répandu sur le territoire matapédien et abondamment utilisé dans la construction des bâtiments des compagnies forestières de la fin du 19^e et du début du 20^e siècle, notamment les bâtiments de la Price et de la scierie de Duncan Dubé à Amqui ou encore les bâtiments des compagnies forestières du Lac-au-Saumon. Par ailleurs, on retrouve plusieurs éléments anciens sur l'édifice comme le revêtement en planches de bois, les portes, les fenêtres et quelques éléments du programme décoratif (chambranles, planches cornières). Toutefois, la conservation de ces

attributs est menacée par l'état d'abandon du bâtiment et la négligence qu'il a connue ces dernières années. Enfin, on trouve de l'autre côté de la rue un bâtiment encore utilisé à des fins industrielles qui partage les caractéristiques du 190, rue Cartier. Il pourrait s'agir de l'ancien entrepôt de la Madawaska Corporation.

Histoire

En 1927, Édouard Lacroix, entrepreneur de la Beauce, fonde la forestière Madawaska Corporation Limited. Cette même année, il fait construire une maison de pension, un entrepôt pour le bois et un bureau le long de la voie ferrée, près de la gare de Causapsca. Pour approvisionner ses *moulins à scie* (scieries), il entreprend de vastes chantiers dans les forêts matapédiennes et gaspésiennes. Son arrivée favorise l'économie de la région puisqu'elle s'approvisionne auprès des cultivateurs des environs et emploie entre 200 et 500 ouvriers.

Ce bâtiment est probablement l'ancienne maison de pension. Elle devient ensuite la propriété de la Canadian International Paper (CIP) lorsque cette dernière achète les installations de la Madawaska au début des années 1950. Environ vingt ans plus tard, la CIP vend ces bâtiments à André Lacroix, fils d'Édouard Lacroix. Le bâtiment est utilisé à des fins industrielles et subit un agrandissement dont il ne reste aujourd'hui que les fondations.

L'industrie forestière régionale connaît des difficultés depuis plusieurs années. La dernière usine de transformation du bois qui avait acquis ce bâtiment a fermé ses portes. Actuellement, ce bâtiment est désaffecté et laissé à l'abandon. Or, un bâtiment semblable, face au 190, rue Cartier, toujours en activité, devait être l'ancien entrepôt de la Madawaska Corporation.

Ancien bureau de la Madawaska Corporation, rue Cartier

Ce bâtiment est l'ancien bureau de la Madawaska Corporation Limited. Il possède une bonne valeur patrimoniale. Cette valeur repose surtout sur son intérêt historique. En 1927, Édouard Lacroix, entrepreneur de la Beauce, fonde la forestière Madawaska Corporation Limited. Cette même année, il fait construire une maison de pension, un entrepôt pour le bois et un bureau le long de la voie ferrée, près de la gare de Causapsca. Pour approvisionner ses moulins à scie (scieries), il entreprend de vastes chantiers dans les forêts matapédiennes et gaspésiennes. Son arrivée favorise l'économie de la région puisqu'elle s'approvisionne auprès des cultivateurs des environs et emploie entre 200 et 500 ouvriers. Cette maison construite à proximité des installations de la compagnie aurait à l'origine abrité les bureaux administratifs. Le bâtiment a depuis été transformé en habitation. La valeur



patrimoniale de ce bâtiment réside également dans son architecture. Issu du courant de l'architecture vernaculaire industrielle, il reprend certaines caractéristiques de chalets de villégiature, dont son toit à quatre versants (en pavillon) percé de grandes lucarnes à croupe et une galerie couverte en façade sur toute la largeur du bâtiment. Bien qu'entièrement rénové, la maison conserve sa volumétrie d'origine.

Ancienne beurrerie, rue Dollard

La valeur patrimoniale de l'ancienne beurrerie est bonne. Cette valeur repose notamment sur son histoire. Elle aurait été ouverte en 1918 par un regroupement d'agriculteurs de Causapscal désireux de transformer leur lait à plus grande échelle près du lieu de production. En 1942, elle est prise en charge par le syndicat coopératif de l'Union catholique des cultivateurs de Causapscal. En 1969, après une cinquantaine d'années de production, la beurrerie est abandonnée suite à la fusion des



coopératives laitières de la vallée de la Matapédia au profit de la laiterie régionale située à Amqui. La valeur patrimoniale du bâtiment repose également sur son architecture et son authenticité. L'ancienne beurrerie est représentative des petites industries qui ont vu le jour dans les villages québécois dans la première moitié du 20^e siècle à l'initiative d'entrepreneurs locaux. Qu'il s'agisse de moulins à scie, de forges, de petites manufactures ou de beurreries, ces bâtiments rappellent l'architecture des grands hangars que l'on retrouve sur les exploitations agricoles. D'aspect simple et utilitaire, ces bâtiment en bois sont plutôt rudimentaires et ne possèdent pas le souci ornemental associé aux résidences ou aux édifices institutionnels. De plus, de par leur caractère très fonctionnel, ils évoluent selon les besoins changeants de l'entreprise. L'ancienne beurrerie de Causapscal, malgré l'arrêt de la production il y a une quarantaine d'années et son usage actuel d'entreposage pour le moulin à scie voisin, conserve son aspect traditionnel qui témoigne toujours de son usage industriel d'origine.

Moulin Laplante, 164, rue Dollard

La valeur patrimoniale du moulin Laplante est bonne. Cette valeur repose d'abord sur son histoire. Ce bâtiment est à l'origine de l'implantation d'un moulin à scie sur ce site au début du 20^e siècle. Cette entreprise familiale, autrefois exploitée par Jean-Claude et Eddy Laplante, est encore aujourd'hui en opération. La valeur patrimoniale du bâtiment repose aussi sur son architecture et son authenticité. Ce bâtiment est représentatif des petites



industries qui ont vu le jour dans les villages québécois dans la première moitié du 20^e siècle à l'initiative d'entrepreneurs locaux. Qu'il s'agisse de moulins à scie, de forges, de petites manufactures ou de beurreries, ces bâtiments rappellent l'architecture traditionnelle des

bâtiments de ferme. De plus, de par leur caractère très fonctionnel, ils évoluent selon les besoins changeants de l'entreprise. Le moulin Laplante prend place au centre d'un vaste complexe industriel qui s'est développé avec le temps. Malgré l'évolution de l'entreprise, le bâtiment d'origine a conservé ses caractéristiques anciennes dont ses fenêtres traditionnelles en bois, sa galerie supportée par des consoles et dotée de poteaux ouvragés ainsi que ses chambranles et planches cornières peints en blanc afin de contraster avec le revêtement foncé des murs en bardeau d'asphalte. De plus, le bâtiment abriterait plusieurs machineries et outils d'antan qui auraient une valeur ethnologique et didactique.

Église de Saint-Jacques-le-Majeur, 100, place de l'Église

L'église de Saint-Jacques-le-Majeur possède une valeur patrimoniale supérieure. Son intérêt repose notamment sur son usage. L'église paroissiale, jouant un rôle majeur dans la société québécoise aux 19^e et 20^e siècles, est au centre de la vie sociale du village. Cette église possède également une valeur artistique et architecturale. De style néogothique, ce lieu de culte possède des caractéristiques de ce courant issu de l'art gothique du Moyen Âge, dont des ouvertures en arc d'ogive. Des éléments sculptés ornent les élévations du bâtiment et son décor intérieur, riche en boiseries, est remarquable. Par ailleurs, les plans ont été dessinés par les architectes de Québec, David Ouellet (1844-1915) et Pierre Lévesque (1880-1955), à qui l'on doit plusieurs bâtiments religieux dans l'Est de la Province dont ceux de Sainte-Florence et Saint-Moïse. C'est le constructeur Joseph Couture qui a été responsable du chantier. La valeur patrimoniale de l'église tient aussi aux qualités paysagères de son site. Elle est située sur le sommet d'une colline, entourée de plusieurs autres bâtiments institutionnels, dont le presbytère, l'hôtel de ville et quelques écoles. Située à un point élevé dans la topographie de Causapschal, elle est visible de loin et constitue un point de repère incontournable dans cette ville. Enfin, la valeur patrimoniale tient à son passé. Construite de 1910 à 1912, elle est le troisième lieu de culte de Causapschal. L'opulence de cette construction rappelle le dynamisme et la vitalité que la région a connus durant les premières décennies du 20^e siècle. Toujours ouverte au culte, l'église est maintenue dans un état impeccable.



Histoire

À partir de 1852, le service religieux est offert dans la maison de Jonathan Noble, premier habitant de Causapschal. Financée par George Stephen (1829-1921), la construction d'une première petite chapelle en bois a lieu en 1882 pour desservir les quelques familles vivant dans la mission de Saint-Jacques-le-Majeur. Devant l'augmentation de la population et le développement du territoire qui est organisé en paroisse en 1896, une deuxième chapelle est construite en 1897. Comme la population ne cesse d'augmenter, cette dernière devient rapidement trop petite. Elle est convertie en salle paroissiale lors de l'érection de la nouvelle église de 1910 à 1912. Cette dernière est érigée d'après des plans les architectes de Québec

David Ouellet (1844-1915) et Pierre Lévesque (1880-1955). C'est le constructeur Joseph Couture qui voit à son édification.

Ancien presbytère de Saint-Jacques-le-Majeur, 100, place de l'Église

L'ancien presbytère de Saint-Jacques-le-Majeur possède une valeur patrimoniale supérieure. Son intérêt s'appuie notamment sur son usage. Le presbytère était un bâtiment prestigieux dans une agglomération puisqu'il logeait le curé de la paroisse, personnage occupant une place prépondérante dans la société québécoise des 19^e et 20^e siècles. La valeur patrimoniale du presbytère repose aussi sur son architecture. L'ancien presbytère de Saint-Jacques-le-Majeur s'apparente à une maison bourgeoise issue du courant éclectique se démarquant par une ornementation élaborée



et une grande superficie habitable. Par ailleurs, le presbytère a conservé la majorité des éléments d'origine, dont ses fenêtres et ses portes anciennes, son revêtement en brique, sa couverture en tôle à la canadienne et son programme décoratif composé de multiples ornements. La valeur patrimoniale du presbytère repose enfin sur son histoire. Construit en 1925 selon les plans de Pierre Lévesque (1880-1955), architecte de Québec, il s'agit du premier presbytère de Causapscal érigé pour remplir cette vocation. Avant l'érection de ce bâtiment, le curé résidait dans la maison d'un particulier, puis, à partir de 1896, dans la maison du sacristain. La valeur patrimoniale du presbytère tient enfin à son site. En effet, l'église de Saint-Jacques-le-Majeur, le presbytère, l'ancienne académie, le centre culturel et l'hôtel de ville forment un ensemble institutionnel et religieux situé sur un promontoire dominant l'agglomération. Visible de plusieurs endroits, il constitue ainsi un point de repère central de Causapscal.

Histoire

En 1896, la fabrique de la paroisse acquiert la maison de Bruno d'Anjou, future résidence du sacristain, pour loger le curé. Un presbytère neuf est construit en 1925 par l'entreprise de Joseph Saint-Hilaire de Saint-Romuald-de-Lévis selon les plans de Pierre Lévesque, architecte de Québec.

Maison du sacristain, place de l'Église

La maison du sacristain possède une valeur patrimoniale supérieure. Cette valeur repose notamment sur son histoire. Construite vers 1840 ou 1850, il s'agit de la plus ancienne construction de Causapscal. Elle est aussi associée à des personnages importants dans l'histoire de la ville. Jonathan Noble, premier habitant de Causapscal, installé dès 1839 sur



la pointe de terre qui sépare les rivières Causapscal et Matapédia,, l'aurait construite. La maison appartiendra plus tard à George Stephen qui l'utilise probablement comme résidence pour ses employés chargés d'entretenir ses différentes propriétés de Causapscal. La valeur patrimoniale de cette maison tient également à son architecture. Elle est typique de la maison traditionnelle québécoise dont on retrouve quelques exemples sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Par ailleurs, elle possède plusieurs éléments intéressants comme un revêtement en planches de bois horizontales, des fenêtres à battants anciennes, un recouvrement de toiture en tôle à baguettes, une galerie couverte et un programme décoratif composé de planches cornières, de chambranles et d'une balustrade. La valeur patrimoniale de la maison du sacristain réside enfin dans son site particulier. Déménagée à deux reprises, cette maison est située dans le noyau institutionnel de la ville composé de l'église de Saint-Jacques-le-Majeur, du presbytère, de l'ancienne Académie Saint-Jacques et de l'hôtel de ville, tous installés sur un promontoire dominant l'agglomération. Visible de plusieurs endroits, ce noyau constitue ainsi un point de repère central de Causapscal.

Histoire

La maison du sacristain aurait été construite par Jonathan Noble, premier habitant de Causapscal, entre 1840 et 1850. Cette maison devient ensuite la propriété de David O'Reilly, gendre de Noble, puis de George Stephen, vers 1880, et, enfin, de Bruno d'Anjou, premier fermier de Stephen. D'Anjou se départit de cette propriété en 1896 au profit de la fabrique de la paroisse qui l'acquiert pour loger le curé.

Située, à l'origine, à l'emplacement du presbytère actuel, cette maison est déménagée sur le site du centre culturel actuel en 1925 lors de la construction du presbytère pour devenir la résidence du sacristain. En 1952, encore déplacée lors de la construction du centre culturel, elle est réimplantée entre la sacristie et le centre culturel. Elle est reliée à l'église par un tunnel.

Académie Saint-Jacques, 146, rue de la Fabrique

L'académie Saint-Jacques possède une bonne valeur patrimoniale. Cette valeur repose notamment sur son usage. Au 20^e siècle, l'éducation occupe une place de plus en plus importante dans la société québécoise. La construction de multiples établissements scolaires, majoritairement dirigés par des communautés religieuses, témoigne de ce phénomène. La valeur patrimoniale de l'académie Saint-Jacques réside aussi dans son architecture. Ce bâtiment se démarque par une devanture évoquant le style Boomtown. Par ailleurs, la conservation de multiples éléments d'origine lui confère un bon état d'authenticité.



La valeur patrimoniale de l'académie Saint-Jacques tient également à son histoire. Il fait partie des quelques établissements scolaires construits à Causapscal pendant les premières décennies du 20^e siècle, époque très dynamique de son histoire, en vue de répondre aux besoins d'une population croissante.

L'école initiale, construite en 1929, est agrandie dans les années 1940. Enfin, la valeur patrimoniale de ce bâtiment réside dans son site dans le noyau institutionnel de la ville composé de l'église de Saint-Jacques-le-Majeur, du presbytère et de l'hôtel de ville, tous installés sur un promontoire dominant l'agglomération. Visible de plusieurs endroits, ce noyau constitue ainsi un point de repère central de Causapscal.

Histoire

L'Académie Saint-Jacques, spécialisée dans l'enseignement destiné aux garçons, est construite en 1929 selon les plans de Joseph Collin, entrepreneur de Rivière-du-Loup. Les travaux de construction sont confiés à l'entrepreneur Charles Ross, de Mont-Joli. Les Frères du Sacré-Cœur y enseignent dès son ouverture.

Vers 1946 ou 1949, on ajoute une annexe à l'Académie Saint-Jacques pour répondre aux besoins d'une population grandissante. Cette annexe est baptisée École Cossette en l'honneur de Philippe Cossette qui avait réussi à obtenir une subvention gouvernementale pour la construction de l'école.

Maison du Docteur-Joseph-Frenette, 3, rue Frenette

La maison du Docteur-Joseph-Frenette, citée monument historique, possède une valeur patrimoniale supérieure. Cette résidence villageoise construite à la fin du 19^e siècle est coiffée d'un toit mansardé à deux versants. La valeur patrimoniale de la maison repose sur son intérêt architectural. Cette résidence est un bon exemple de maison à mansarde, un type d'habitation vernaculaire découlant de l'architecture Second Empire. La maison du Docteur-Joseph-Frenette en est caractéristique par sa toiture mansardée, son volume rectangulaire, la composition symétrique de sa



façade et ses revêtements en bois. La valeur patrimoniale de la maison repose également sur son intérêt historique. Elle témoigne de l'importance des médecins de campagne dans l'histoire de la pratique médicale au Québec. En effet, le docteur Joseph Frenette (1866-1953) aménage son cabinet de consultation dans sa demeure en 1907. Il y pratique son métier jusqu'à la fin de sa vie. Il est le premier médecin résidant à Causapscal. Son engagement et son dévouement l'amènent également à soigner ses patients à domicile. Il se déplace à leur chevet et couvre une grande partie du territoire de la vallée de la Matapédia. La maison du Docteur-Joseph-Frenette est aujourd'hui l'un des derniers témoins de l'époque qui précède la prise en charge de la santé publique par l'État.

Histoire

La maison du Docteur-Joseph-Frenette est construite à la fin du 19^e siècle. Joseph Frenette (1866-1953) est originaire de La Malbaie. En 1892, il fait ses études de médecine à Montréal. Il

pratique d'abord dans sa localité. Avec sa femme et ses quatre enfants, il quitte la région de Charlevoix en 1905 pour s'établir dans la vallée de la Matapédia. En 1907, il acquiert cette maison à Causapscal. Celle-ci devient sa demeure privée et son cabinet de consultation. Il y pratique son métier pendant 46 ans. Frenette est le premier médecin résidant au village. À cette époque, les institutions de santé sont inexistantes dans la région, d'où l'importance du médecin de campagne dans une localité. En plus de recevoir ses patients, son engagement et son dévouement l'amènent à se déplacer à domicile. Appelé à soigner la population d'une région en plein essor, le docteur Joseph Frenette se rend jusqu'à Amqui. Médecin et chirurgien de formation d'abord, il fabrique aussi ses propres médicaments, pratique des interventions chirurgicales et obstétriques ainsi que des opérations de dentisterie. Il veille à enseigner une bonne hygiène à ses patients. L'étendue de sa pratique l'amène même à intervenir auprès des animaux de ferme, une valeur capitale dans la vie courante des habitants à l'époque.

Les médecins de campagne jouent un rôle primordial en milieu rural au début du 20^e siècle. Au Québec, l'organisation des services de santé se manifeste surtout à partir des années 1920 à la suite de l'adoption de la Loi sur l'assistance publique en 1921 et de la création du Service d'hygiène de la province de Québec en 1922. Les médecins ruraux ont alors la responsabilité de l'administration de la santé publique en plus de leur pratique courante. Dans le Bas-Saint-Laurent, les premiers hôpitaux et les établissements de bienfaisance se situent d'abord dans les villes de Rivière-du-Loup, Rimouski et Matane. Éloignés des grands centres, les résidents de Causapscal doivent donc compter sur le dévouement de leurs médecins ruraux.

En 1989, la Ville de Causapscal acquiert la maison dans le but de la restaurer et de la transformer en centre d'interprétation de la vie d'un médecin de campagne. Elle désire y mettre en valeur les instruments de chirurgien, de dentiste et d'apothicaire du docteur Frenette, une collection privée rare au Québec. Cette collection permet de mieux connaître les conditions de pratique de la médecine en milieu rural dans la première moitié du 20^e siècle.

La maison du Docteur-Joseph-Frenette est citée monument historique en 2002. Elle est aujourd'hui l'un des derniers témoins de l'époque qui précède la prise en charge de la santé publique par l'État. Avec l'aide financière du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, la maison est restaurée selon les plans des architectes Boudreau, Fortier et Associés. En plus de restaurer le bâtiment ancien, une annexe contemporaine est construite à l'arrière de celui-ci. Le centre d'interprétation est inauguré en juin 2005.

565, rue Saint-Jacques Nord

La maison sise au 565, rue Saint-Jacques Nord possède une bonne valeur patrimoniale qui réside d'abord dans son architecture. En effet, elle comporte la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, largement répandu dans la région, caractérisé par un volume modeste, un toit à deux versants droits, un revêtement en bardeaux de bois et la présence de chambranles et de planches cornières. Elle se démarque par ses lucarnes à



pignon et son bon état d'authenticité. De plus, c'est une propriété possédant une valeur d'ancienneté. Cette maison a probablement été construite au début du 20^e siècle pour loger une famille d'agriculteurs. Enfin, la valeur patrimoniale de cette maison tient aux qualités paysagères de son site. Elle est implantée sur un vaste terrain en bordure de la rue Saint-Jacques Nord, entourée de quelques bâtiments agricoles d'intérêt.

Maison Garon, 107, rue Saint-Jacques Sud

La maison bourgeoise sise au 107, rue Saint-Jacques Sud possède une valeur patrimoniale supérieure qui réside d'abord dans son architecture. Elle comporte la majorité des caractéristiques de la maison cubique, dont le toit en pavillon, la symétrie des ouvertures, la lucarne et le volume carré. Elle se distingue aussi par un revêtement en brique, matériel rarement utilisé au début du 20^e siècle à Causapsal dans l'architecture domestique. Par ailleurs, le bâtiment possède encore plusieurs éléments anciens et a conservé son ornementation extérieure élaborée. Ses



grandes dimensions et son programme décoratif recherché en font l'une des plus prestigieuses résidences de Causapsal. La valeur patrimoniale de la maison Garon repose enfin sur son histoire. Nazaire Garon, important marchand et industriel de Causapsal, a financé la construction de cette maison en 1918 par Joseph Charron pour Eugénie Charron et Joseph-Elzéar Garon, son fils.

Histoire

Nazaire Garon possède plusieurs commerces et des scieries. Ce marchand prospère de Causapsal fait bâtir cette maison en 1918 pour y établir son fils, Joseph-Elzéar Garon. Les plans sont attribués au père d'Eugénie, épouse de Joseph-Elzéar, Joseph Charron, qui a à son actif la construction de plusieurs églises et maisons de la région de Rivière-du-Loup. Vers 1920, cette maison est la première résidence de Causapsal à être éclairée à l'électricité grâce à une génératrice.

En 1955, à la suite du décès de Joseph-Elzéar Garon, sa fille Germaine et son époux Victorice Castonguay, entrepreneur en construction, font l'acquisition de la maison.

La maison a été convertie en gîte en 2005.

Gare de Causapsal, rue Saint-Jacques Sud

La gare de Causapsal possède une valeur patrimoniale supérieure. Son intérêt repose notamment sur son usage. La gare occupe une place centrale dans le village et la petite ville du Québec au 19^e siècle et au début du 20^e siècle. En effet, elle constitue un centre d'information et de communication, où sont regroupés des services essentiels, tels que la poste et le télégraphe. Sa valeur patrimoniale réside en outre dans son histoire. La gare aurait été

construite vers 1912 en remplacement d'une première gare possiblement bâtie par l'Intercolonial, compagnie ferroviaire qui construit, de 1869 à 1876, une ligne de chemin de fer reliant Rivière-du-Loup à Halifax et dont le passage lance le développement de la région de la Matapédia.. Il est possible que certaines parties de l'ancienne gare aient été réutilisées dans la construction de la seconde. Enfin, la valeur patrimoniale de la gare de Causapscal tient à son architecture. La gare est construite selon un modèle standard répandu par une des compagnies de chemins de fer de la première moitié du 20^e siècle, peut-être le Canadian Northern ou le Transcontinental. Par ailleurs, cette gare possède encore plusieurs éléments anciens, dont le revêtement en bardeaux de bois, les fenêtres, les portes et plusieurs attributs du programme décoratif (planches cornières, chambranles, consoles).



Histoire

La gare de Causapscal aurait été construite vers 1912. Elle remplace une première gare possiblement bâtie entre 1869 et 1876 par l'Intercolonial. En 1919, l'Intercolonial et d'autres compagnies de chemin de fer sont intégrés au réseau du Canadien National qui en devient propriétaire. Pour répondre à l'augmentation des voyageurs, la gare est agrandie et rénovée en 1952. En 1986, Via Rail achète le Canadien National et modifie la gare de Causapscal en détruisant le deuxième étage qui servait de logement au chef de gare.

Pavillon principal du site de pêche Matamajaw, rue Saint-Jacques Sud

Le pavillon principal, faisant partie d'un site historique classé, possède une valeur patrimoniale exceptionnelle qui repose d'abord sur l'importance historique du site de pêche Matamajaw. Il constitue l'un des deux bâtiments principaux de ce site dont l'ensemble est composé de la maison du gardien, de cette résidence et de plusieurs édifices secondaires. Sa valeur patrimoniale réside ensuite dans son usage. Il servait à héberger la clientèle du Matamajaw Salmon Club. On y retrouvait plusieurs chambres, un salon et une salle à manger. Les logis annexes, construits plus tard, servaient à loger les employés du club, à la préparation des repas et à l'exécution des autres tâches quotidiennes. Sa valeur patrimoniale réside également dans son architecture. Le pavillon principal est représentatif du style vernaculaire américain. Il se démarque des autres constructions de l'ensemble par son long plan rectangulaire et son toit à demi-croupes. Il partage toutefois plusieurs éléments avec le reste de l'ensemble, dont son revêtement de



planches de bois horizontales et son excellent état d'authenticité. Sa valeur patrimoniale repose enfin sur son histoire. Le bâtiment aurait été construit au début du 20^e siècle, à l'époque du Restigouche Salmon Club ou du Matamajaw Salmon Club. Par ailleurs, il constitue un témoin important de l'éclosion, au Québec, après 1870, des clubs de pêche privés, surtout fréquentés par une élite anglophone.

Maison du gardien du site de pêche Matamajaw, rue Saint-Jacques Sud

La maison du gardien, faisant partie d'un site historique classé, possède une valeur patrimoniale exceptionnelle. Sa valeur repose d'abord sur son association avec le site de pêche Matamajaw. Elle constitue l'un des deux bâtiments principaux de ce site dont l'ensemble est composé d'un pavillon principal, de cette résidence et de plusieurs édifices secondaires. Sa valeur patrimoniale réside ensuite dans son usage. Elle servait à loger le gardien du club de pêche Matamajaw Salmon Club. La valeur patrimoniale tient également à son architecture. À l'origine de style traditionnel québécois, cette maison a connu des modifications dans ses



composantes, dont l'ajout d'une section à l'arrière, qui l'apparentent maintenant au courant vernaculaire américain. Comme les autres bâtiments du site, elle est recouverte de planches de bois horizontales, surmontée d'un toit vert à deux versants droits et possède un excellent état d'authenticité. La valeur patrimoniale de la maison du gardien est enfin basée sur son histoire. Il s'agit du plus vieux bâtiment du site de pêche Matamajaw. Elle a été construite un peu avant l'établissement de Lord Mount Stephen à Causapsal en 1873. Ce dernier s'en sert ensuite comme lieu de séjour. C'est seulement après la construction du pavillon central, au début du 20^e siècle, qu'elle devient la maison du gardien. Par ailleurs, elle constitue un témoin important de l'éclosion, après 1870, des clubs de pêche privés, majoritairement fréquentés, au Québec, par une élite anglophone.

Cabane des Indiens du site de pêche Matamajaw, rue Saint-Jacques Sud

La cabane des Indiens, faisant partie d'un site historique classé, possède une valeur patrimoniale exceptionnelle. Sa valeur repose d'abord sur l'importance historique du site de pêche Matamajaw. Elle fait partie d'un ensemble de bâtiments secondaires comme on en retrouvait fréquemment dans les clubs de pêche privés. Sa valeur patrimoniale réside ensuite dans son usage. Vraisemblablement construite au début des années 1890, elle servait à loger les Amérindiens de Restigouche qui étaient employés comme guides de pêche



par le club. La valeur patrimoniale de la cabane des « Indiens » tient également dans son architecture. Comme les autres édifices de l'ensemble, elle est issue du style vernaculaire américain, est recouverte de planches de bois horizontales, surmontée d'un toit vert à deux versants et possède un excellent état d'authenticité. La valeur patrimoniale de ce bâtiment est enfin basée sur son histoire. Érigée à l'époque de Lord Mount Stephen ou du Restigouche Salmon Club, elle est le témoin du phénomène des clubs de pêche privés, majoritairement fréquentés par une élite anglophone, qui sont établis au Québec après 1870.

La remise à canots du site de pêche Matamajaw, rue Saint-Jacques Sud

La remise à canots, faisant partie d'un site historique classé, possède une valeur patrimoniale exceptionnelle. Sa valeur repose d'abord sur son association avec le site de pêche Matamajaw. Elle fait partie d'un ensemble de bâtiments secondaires comme on en retrouvait fréquemment dans les clubs de pêche privés. Sa valeur patrimoniale réside ensuite dans son usage. Elle servait d'entrepôt et d'atelier pour l'entretien et la réparation des canots utilisés par la clientèle et les guides du club. La valeur patrimoniale du bâtiment réside enfin dans son architecture. Comme les autres édifices de l'ensemble, elle est issue du style vernaculaire américain, est recouverte de planches de bois horizontales, surmontée d'un toit vert et possède un excellent état d'authenticité. Enfin, la valeur patrimoniale de ce bâtiment est fondée sur son histoire. Construit à l'époque de Lord Mount Stephen, du Restigouche Salmon Club ou du Matamajaw Salmon Club, il témoigne de l'éclosion, après 1870, des clubs de pêche privés, surtout fréquentés par une élite anglophone, au Québec.



Neigère du site de pêche Matamajaw, rue Saint-Jacques Sud

La neigère ou glacière, faisant partie d'un site historique classé, possède une valeur patrimoniale exceptionnelle. Sa valeur repose d'abord sur l'importance du site de pêche Matamajaw. Elle fait partie d'un ensemble de bâtiments secondaires comme on en retrouvait fréquemment dans les clubs de pêche privés. Sa valeur patrimoniale réside ensuite dans son usage. Elle servait d'entrepôt pour conserver le saumon pêché par les membres du club. La valeur patrimoniale réside enfin dans son architecture. Comme les autres bâtiments de l'ensemble, elle est issue du style vernaculaire américain, est recouverte de planches de bois horizontales, surmontée d'un toit vert et possède un excellent état d'authenticité. La valeur patrimoniale de ce bâtiment est, enfin, fondée sur son



histoire. Construit à la fin du 19^e siècle pour le Restigouche Salmon Club, ce bâtiment témoigne de l'éclosion, après 1870, des clubs de pêche privés, surtout fréquentés par une élite anglophone, au Québec.

Pont du site de pêche Matamajaw, rue Saint-Jacques Sud

Le pont, faisant partie d'un site historique classé, possède une valeur patrimoniale exceptionnelle qui repose d'abord sur l'importance du site de pêche Matamajaw. Sa valeur patrimoniale réside ensuite dans son usage. Bien que nous ne connaissions pas la date de sa construction, il est probablement contemporain aux autres installations du site et était mis à la disposition de la clientèle des clubs privés de pêche pour traverser la rivière Matapédia. La valeur patrimoniale réside enfin dans son architecture. Il se caractérise par une structure de bois suspendue grâce à un système de tiges de métal qui lui donne l'apparence des ponts suspendus construits dans les premières décennies du 20^e siècle.



Lac-au-Saumon

Maison Nazaire-Richard, 936, rang des Acadiens

La maison Nazaire-Richard possède une bonne valeur patrimoniale qui réside d'abord dans son histoire. L'arrivée de plusieurs Acadiens des Îles-de-la-Madeleine en 1896 contribue à l'essor du village du Lac-au-Saumon. La majorité d'entre eux obtiennent des lots dans les rangs 3 (rang des Acadiens) et 4 (rang des Pionniers) qu'ils défrichent et érigent en ferme. Nazaire Richard, originaire de Havre-aux-Maisons, fait partie de ce contingent. Il construit cette maison en 1897. La valeur patrimoniale de la maison Nazaire-Richard tient également à son architecture. Elle est typique des maisons



de colonisation avec son volume simple et modeste, son revêtement en bardeaux de bois, son toit à deux versants droits, ses planches cornières et ses chambranles. Enfin, la valeur patrimoniale de la résidence tient aux qualités paysagères de son site; à l'écart d'un rang très isolé, elle est tapie dans un vallon couvert d'arbres et de conifères matures.

Caserne de pompiers, 24, rue Bouillon

La caserne de pompiers, citée monument historique, possède une valeur patrimoniale supérieure. Érigé en 1917, ce bâtiment en bois, de plan rectangulaire à deux étages, est coiffé d'un toit à deux versants droits. L'édifice est surmonté d'une haute tour de plan carré. La valeur patrimoniale de ce bâtiment repose sur sa représentativité par rapport aux casernes de pompiers construites en milieu rural. Les casernes érigées dans les centres urbains présentent souvent une architecture élaborée et ornementée. Celles bâties en milieu rural se distinguent par leur volume simple et leur



facture modeste. Elles sont caractérisées toutefois par de larges portes en façade et un beffroi à la fois symbolique et fonctionnel. Cette tour est utilisée pour faire sécher les tuyaux d'arrosage. Ceux-ci sont déroulés et suspendus à l'aide d'un système de câbles et de poulies. La tour domine le paysage et symbolise la sécurité par sa présence dans le paysage urbain ou villageois. La caserne de pompiers de Lac-au-Saumon constitue un exemple représentatif des casernes bâties en milieu rural au début du 20^e siècle par ses dimensions restreintes, sa porte large et sa haute tour. La valeur patrimoniale de la caserne de pompiers repose également sur son intérêt architectural. L'édifice est un exemple d'architecture vernaculaire industrielle. L'industrialisation de l'architecture permet la simplification de la construction et l'accessibilité à moindre coût. Cette caserne de pompiers est caractéristique de ce courant par son volume à

deux étages, son toit à deux versants droits et la sobriété de son décor. Le parement de la caserne est en planche à feuillures, et l'ornementation se limite à des planches cornières, des chambranles et un mât de faitage. La tour, quant à elle, est un élément particulier où se concentre davantage d'ornementation. Les angles de cette structure sont soulignés par des planches cornières, et sa toiture à croupes est percée de quatre lucarnes en chatière munies de grilles pour l'aération. L'extrémité de la tour se termine par une fausse cheminée ornée d'un épi. La valeur patrimoniale de la caserne de pompiers repose aussi sur l'importance de sa fonction communautaire. De sa construction en 1917 jusqu'en 1981, le bâtiment sert de caserne de pompiers et de salle du conseil municipal. Après le départ du service d'incendie en 1981, des organismes communautaires du milieu utilisent les locaux, ce qui prolonge la fonction publique du lieu. La caserne de pompiers, lieu de rassemblement et de pouvoir municipal, rappelle l'époque du développement des services dans la municipalité de Lac-au-Saumon.

Histoire

La municipalité de Lac-au-Saumon naît en 1907, à la suite de sa séparation avec la municipalité de Saint-Edmond. La nouvelle entité municipale se dote rapidement d'infrastructures religieuses et communautaires. À cette époque, le village est en plein essor économique grâce à une industrie forestière florissante dans la vallée de la Matapédia.

La caserne de pompiers de Lac-au-Saumon est construite en 1917. De sa construction jusqu'en 1981, le bâtiment municipal sert de caserne de pompiers et de salle de réunion pour le conseil municipal. L'édifice comprend une salle au deuxième étage et un espace pour ranger les équipements de la caserne au rez-de-chaussée. Le regroupement des services dans un seul bâtiment constitue un avantage. L'espace sert aussi ponctuellement de salle de classe en 1938, avant l'ouverture de l'académie des garçons, et abrite la bibliothèque municipale pendant quelques années. Après la construction d'un nouveau garage municipal en 1980, la caserne de pompier perd sa fonction et est réutilisée à d'autres fins. En 1988, le Club Lions de Lac-au-Saumon en fait l'acquisition; il y organise des activités communautaires pendant plus de 20 ans. La caserne, lieu de rassemblement et de pouvoir municipal, rappelle une importante époque du développement de Lac-au-Saumon.

La caserne est citée monument historique en 1997. La municipalité de Lac-au-Saumon l'achète en 2004 et en fait le lieu de rassemblement de la Coopérative jeunesse de services (CJS) en 2005 et de la Maison des jeunes depuis l'automne 2006.

Ancien presbytère, 30, rue Bouillon

L'ancien presbytère, cité monument historique, possède une valeur patrimoniale supérieure. La valeur patrimoniale du bâtiment repose sur son intérêt architectural. Le presbytère est représentatif des maisons curiales construites au début du 20^e siècle. Le bâtiment s'élevant sur deux étages et demi est érigé en 1910 et en 1911. Il présente un parement en planches horizontales, un toit en pavillon, des lucarnes et



une longue galerie ornée d'éléments menuisés, composantes répandues pour les constructions résidentielles de l'époque. À cet ensemble s'ajoute un toit à deux versants doté de retours de corniche et de denticules. La monumentalité de l'ancien presbytère rappelle l'importance du curé au sein de l'organisation sociale et la prédominance de l'Église catholique au Québec au début du 20^e siècle. La valeur patrimoniale de l'ancien presbytère repose aussi sur son association avec Thomas Raymond (1853-1923). Architecte et menuisier, celui-ci travaille d'abord à Rimouski avant de s'installer à Québec au milieu de la décennie 1870. Raymond conçoit des édifices résidentiels, commerciaux et religieux à Québec, dans le Bas-Saint-Laurent et en Gaspésie. L'ancien presbytère témoigne de la contribution de Thomas Raymond à l'architecture religieuse de l'Est du Québec. La valeur patrimoniale de l'ancien presbytère repose en outre sur son association avec un personnage important de l'histoire de Lac-au-Saumon, Alexandre Bouillon (1873-1943). Il s'établit dans la mission de Saint-Edmond-de-Lac-au-Saumon en 1906 et fonde la paroisse en 1907. Au cours de cette année, il loge en divers endroits avant d'élire domicile dans la sacristie de l'église nouvellement construite. À titre de curé-fondateur, l'abbé Bouillon supervise l'organisation religieuse, dont la construction de la première église, la fondation des écoles et l'établissement de communautés religieuses. Le presbytère terminé, le curé Bouillon y emménage en janvier 1911 et y réside jusqu'à sa mort survenue en juin 1943. Alexandre Bouillon est reconnu dans la région en tant que bâtisseur, notamment pour la fondation de la paroisse et son animation pendant une quarantaine d'années.

Histoire

L'ancien presbytère est construit sous la cure d'Alexandre Bouillon (1873-1943). Originaire de Saint-Anaclet-de-Lessard, ce dernier travaille dans les villes et les missions des régions de Rimouski, de Matane et même de Grande-Rivière en Gaspésie. Arrivé à Lac-au-Saumon en octobre 1906 à titre de desservant de la mission, l'abbé Bouillon est le curé-fondateur de la paroisse de Saint-Edmond-de-Lac-au-Saumon. Celle-ci est érigée canoniquement en janvier 1907 sous l'épiscopat de Mgr André-Albert Blais (1842-1919), évêque du diocèse de Rimouski. Après la construction de l'église paroissiale, le curé loge dans la sacristie.

Le terrain nécessaire à la construction du presbytère est acquis en mars 1910 des frères Joseph et Louis Saint-Laurent. L'architecte Thomas Raymond (1853-1923) conçoit les plans du presbytère. L'offre soumise par l'entrepreneur Joseph Dagneau de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur de Rimouski est acceptée à la fin du mois de mai suivant au coût de 4 600 \$. Toutefois, l'entrepreneur se désiste rapidement. Le curé Bouillon prend alors la direction des travaux et voit à la réalisation du bâtiment. Il s'installe dans la nouvelle maison curiale en janvier 1911 et y demeure jusqu'à la fin de sa vie.

En 1976, un nouveau presbytère, devenu depuis le bureau municipal, est érigé. La fabrique vend l'ancien presbytère qui relève dès lors du domaine privé. Cette même année, le bâtiment est déménagé sur un terrain adjacent situé en contrebas de son emplacement d'origine afin de permettre la construction du Pavillon Bouillon, inauguré en 1980.

L'ancien presbytère est cité monument historique en 1997.

28, rue de l'Église

La maison sise au 28, rue de l'Église possède une bonne valeur patrimoniale notamment sur le plan de son architecture. Cette résidence comporte la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, largement répandu dans la région, caractérisé par un volume modeste, un toit à deux versants droits, un revêtement en planches ou en bardeaux de bois et la présence de chambranles et de planches cornières. Elle se démarque cependant par une belle lucarne à fronton et par un bon état d'authenticité que lui confèrent son revêtement en planches horizontales et des éléments décoratifs bien conservés (chambranles, planches cornières, boiserie de la lucarne). La valeur de cette maison repose aussi sur son ancienneté. Elle est érigée à une période charnière dans l'histoire de Lac-au-Saumon, alors que cette dernière connaît un essor sans précédent, au début du 20^e siècle. Enfin, la valeur patrimoniale de la propriété tient à son site. Elle est implantée en plein cœur du village, en bordure d'une de ses rues étroites, entourée de maisons de style identique construites à la même époque.



Maison mère des Servantes de Notre-Dame-Reine-du-Clergé, 13, rue du Foyer

Le bâtiment qui accueille la maison mère des Servantes de Notre-Dame-Reine-du-Clergé possède une valeur patrimoniale supérieure qui repose notamment sur son passé. Les Servantes de Notre-Dame-Reine-du-Clergé constituent une communauté religieuse fondée à Lac-au-Saumon en 1929 par Marie-Anne Ouellet et l'abbé Alexandre Bouillon. Cette communauté s'installe dans ce bâtiment en 1942, dont la construction vient de se terminer. La valeur patrimoniale de l'édifice réside aussi dans son architecture. Il est issu du courant moderniste caractérisé par une toiture plate, une ossature d'acier et le dépouillement des surfaces. L'aspect monumental, la composition symétrique de la façade et la présence d'un clocheton témoignent toutefois d'un attachement pour la tradition classique. Par ailleurs, la propriété a conservé la majorité de ses éléments d'origine et a bénéficié d'un entretien rigoureux au fil des ans. Enfin, la valeur patrimoniale de la maison mère des Servantes de Notre-Dame-Reine-du-Clergé tient aux qualités de son site. Elle est implantée au sommet d'une colline qui offre une vue spectaculaire et panoramique sur la municipalité, sur le vaste lac au Saumon et sur les hautes montagnes environnantes. Étant nichée sur l'un des plus hauts promontoires de cette municipalité, la maison mère est un point de repère dans le paysage.



Histoire

Les Servantes de Notre-Dame-Reine-du-Clergé sont une communauté religieuse fondée à Lac-au-Saumon en 1929 par Marie-Anne Ouellet et l'abbé Alexandre Bouillon. Cette communauté décrétée constitution diocésaine en 1936 est vouée à l'entretien et aux soins des prêtres. Par la suite, des œuvres connexes s'ajoutent comme les soins des orphelins et des vieillards, ainsi que l'enseignement des arts ménagers.

De 1929 à 1942, ces Sœurs vivent dans la salle paroissiale, aussi appelée Cénacle. Elles déménagent ensuite dans un bâtiment neuf, dont la construction avait débuté en 1941 sur un terrain qui domine le village, acquis l'année précédente.

En 1964, un nouveau bâtiment est relié à la maison mère pour abriter un hospice pour vieillards, ainsi que l'école des arts familiaux et son pensionnat. À l'ouverture de cette nouvelle annexe, l'ensemble prend le nom de Foyer Marie-Reine-du-Clergé. En 1976, le Foyer change de nom pour Centre d'accueil de la Vallée. En 1992, le Centre d'accueil est déménagé dans un nouvel édifice nommé la Résidence Marie-Anne-Ouellet. Actuellement, ce bâtiment abrite toujours la maison mère et loge environ 70 résidentes.

Ancien noviciat des Pères du Saint-Esprit, 108, rue du Noviciat

L'ancien noviciat des Pères du Saint-Esprit possède une valeur patrimoniale supérieure qui repose notamment sur son histoire. Les Pères du Saint-Esprit arrivent à Lac-au-Saumon en 1940 dans l'optique de remplacer le curé Alexandre Bouillon. Cette communauté s'installe dans ce bâtiment récemment construit. La valeur patrimoniale de l'édifice réside aussi dans son architecture. Il est issu du courant moderniste caractérisé par une toiture plate, une ossature d'acier et le dépouillement des surfaces. Une certaine tradition dans l'architecture demeure, toutefois,



comme en témoignent une certaine symétrie dans la composition et l'utilisation de la brique et de fenêtres traditionnelles. Par ailleurs, la propriété a conservé la majorité de ses éléments d'origine et a connu un entretien rigoureux au fil des ans. Enfin, la valeur patrimoniale de l'ancien noviciat des Pères du Saint-Esprit tient à son site. Il est implanté dans un flanc du mont Climont qui offre une vue spectaculaire et panoramique sur le village, sur le vaste lac au Saumon et sur les hautes montagnes environnantes. Niché sur l'un des plus hauts promontoires de cette municipalité, l'ancien noviciat des Pères du Saint-Esprit est visible de plusieurs endroits.

Histoire

En 1940, un des Pères du Saint-Esprit obtient la mission de trouver un site pour leur noviciat afin de remplacer le curé Alexandre Bouillon à la cure de la paroisse Saint-Edmond-du-Lac-au-Saumon. C'est sur le piémont du mont Climont que sera érigé le noviciat entre 1940 et 1941.

Aujourd'hui, les locaux de l'ancien noviciat abritent la Société d'exploitation des Ressources de la Vallée.

Mausolée du Curé-Alexandre-Bouillon, rue de l'Oratoire

Le mausolée du Curé-Alexandre-Bouillon, cité monument historique, possède une valeur patrimoniale supérieure. La valeur patrimoniale du mausolée repose sur son association avec Alexandre Bouillon (1873-1943). Ce dernier est un personnage important de l'histoire de Lac-au-Saumon, et sa dépouille mortelle est conservée dans le bâtiment. Dès son ordination comme prêtre catholique à Rimouski en 1899, Bouillon s'occupe de la mission de Lac-au-Saumon. Il s'y établit en 1907 lors de la fondation de la paroisse de Saint-Edmond-de-Lac-au-Saumon. Le prêtre supervise



l'organisation religieuse, de la construction de la première église à la fondation des écoles et à l'installation des communautés religieuses de la paroisse. Son engagement envers sa communauté lui mérite le titre de bâtisseur dans la région. Sa foi et sa grande simplicité lui valent par ailleurs le respect de chacun. Aussi à son décès en 1943, toute la population regrette le départ de l'homme d'Église. Il est d'abord inhumé au cimetière paroissial, et, en 1950, sa dépouille est déplacée dans un mausolée construit en son honneur. La valeur patrimoniale du mausolée repose aussi sur sa rareté. Ce type de monument commémoratif dédié à un curé de paroisse est peu fréquent dans la vallée de la Matapédia. Le mausolée est érigé à l'instigation des paroissiens de Lac-au-Saumon, de membres du clergé et de la communauté religieuse les Servantes de Notre-Dame-Reine-du-Clergé. Ce type de monument s'inscrit dans une tradition religieuse du Québec. Il est néanmoins plus rare dans la région du Bas-Saint-Laurent au milieu du 20^e siècle. La valeur patrimoniale du mausolée du Curé-Alexandre-Bouillon repose également sur son intérêt architectural. L'édicule en pierre est typique des petits bâtiments de dévotion construits dans les cimetières catholiques au Québec au milieu du 20^e siècle. Le mausolée s'élève en bordure du cimetière catholique de Saint-Edmond-de-Lac-au-Saumon et fait face à la rue de l'Oratoire. Il possède une nef de plan rectangulaire, un volume élevé, un chevet plat et est coiffé d'un toit aigu à deux versants droits. L'ornementation du bâtiment se démarque par sa sobriété. Elle se limite à une rive en forme d'arc brisé en façade, à des chambranles larges et à un linteau en pierre au-dessus de la porte. Une grille à motifs en arc brisé, des croix et des ferrures décorent la porte en bois à double vantail. Une flèche terminée par une croix surmonte le faîte. La valeur patrimoniale du mausolée repose en outre sur son intérêt paysager. Il occupe un emplacement important au cœur du noyau religieux de Lac-au-Saumon. Il est érigé dans le cimetière paroissial, près de l'oratoire Saint-Joseph, une petite

chapelle construite en 1929 à l'initiative du curé Bouillon. Lui-même opte pour ce site, sur un promontoire à l'arrière du cimetière. Le curé affectionne l'endroit pour ses qualités paysagères, à l'abri des grands arbres et dominant le lac. Ses fidèles choisissent ainsi d'ériger le mausolée à proximité de l'oratoire Saint-Joseph pour lui rendre hommage et perpétuer sa mémoire. Le site du mausolée et de la chapelle Saint-Joseph se distingue donc par ses qualités paysagères et par son association avec Alexandre Bouillon.

Histoire

Originaire de Saint-Anaclet-de-Lessard, Alexandre Bouillon (1873-1943) fait ses études théologiques au Grand Séminaire de Rimouski et est ordonné prêtre catholique en 1899. Il parcourt le diocèse de Rimouski et s'occupe des missions de Saint-Léon-le-Grand et de Saint-Edmond-de-Lac-au-Saumon. Il remplace les curés de la région de Rimouski, de Matane et même jusqu'à Grande-Rivière en Gaspésie.

Bouillon est le curé-fondateur de la paroisse de Saint-Eusèbe au Témiscouata et ensuite de celle de Saint-Edmond-de-Lac-au-Saumon en 1907. Il s'installe dans cette dernière et y demeure jusqu'à la fin de sa vie. Homme d'Église engagé, il fonde le couvent des Sœurs du Saint-Rosaire en 1917 et la maison des Servantes de Notre-Dame-Reine-du-Clergé en 1929. Il est également l'instigateur de l'érection de l'oratoire Saint-Joseph, une petite chapelle de pèlerinage très fréquentée dans la région dès sa construction en 1921.

L'engagement du curé Bouillon envers sa communauté lui mérite le titre de bâtisseur dans la région. Sa foi et sa grande simplicité lui valent par ailleurs le respect de chacun. À son décès en 1943, la population de Lac-au-Saumon regrette le départ de cet homme d'Église. Il est d'abord inhumé au cimetière paroissial, puis sa dépouille mortelle est déplacée sept ans plus tard dans le mausolée. Cet édicule, de plan rectangulaire coiffé d'un toit aigu à deux versants droits, est construit en son honneur dans le cimetière paroissial, près de l'oratoire Saint-Joseph. Ses fidèles choisissent ce site paysager, que le curé affectionnait, afin de lui rendre hommage et perpétuer sa mémoire. Le mausolée est inauguré le 30 juillet 1950. Sa dépouille, d'abord installée au sous-sol, est remontée au niveau du sol en 1984.

Le mausolée du Curé-Alexandre-Bouillon est cité monument historique en 1997.

Oratoire Saint-Joseph, 31, rue de l'Oratoire

L'oratoire Saint-Joseph, cité monument historique, possède une valeur patrimoniale supérieure. Sa valeur patrimoniale repose sur son association avec un personnage important de l'histoire de Lac-au-Saumon, Alexandre Bouillon (1873-1943). Quelques années à la suite de son ordination comme prêtre catholique à Rimouski en 1899, l'abbé Bouillon est nommé vicaire d'Amqui (1901-1902), où il est notamment appelé à desservir la mission de Saint-Edmond-de-Lac-au-Saumon. Puis, il y



revient le 6 octobre 1906 et devient le curé-fondateur de la paroisse de Saint-Edmond-de-Lac-au-Saumon, fonction qu'il assure pendant une quarantaine d'années. Il supervise la construction de la première église (1907), la fondation des écoles et l'installation des communautés religieuses. Il est également reconnu dans la région en tant que bâtisseur.

Sa fervente dévotion l'incite notamment à concrétiser son rêve d'ériger un oratoire en l'honneur de saint Joseph, patron et protecteur du Canada. La construction a lieu au cours de l'été 1921 et la première messe y est célébrée par le curé Bouillon, le 1^{er} octobre 1924, à la suite d'une permission accordée par Mgr Joseph-Romuald Léonard, évêque du diocèse de Rimouski. La valeur patrimoniale de l'oratoire repose aussi sur son intérêt ethnologique. Le bâtiment témoigne de l'implantation des lieux de pèlerinage au Bas-Saint-Laurent et de la foi populaire québécoise durant la première moitié du 20^e siècle. La présence de lieux de pèlerinage relève d'une coutume religieuse importée d'Europe. Dans la deuxième moitié du 19^e siècle, les lieux dédiés à la Vierge Marie ou à sainte Anne se multiplient au Québec. Le 20^e siècle voit apparaître des lieux attribués à d'autres personnages religieux, dont saint Joseph, à qui sont attribuées des guérisons miraculeuses. Dès la construction de l'oratoire Saint-Joseph, des croyants de la Vallée de la Matapédia et du Nouveau-Brunswick s'y rendent afin de pratiquer une neuvaine dédiée à ce saint qui a connu l'exil, le travail et la pauvreté. Des béquilles, des lunettes, des bandages et divers ex-voto sont fréquemment déposés dans la chapelle dans l'espoir d'une guérison ou en remerciement de faveurs obtenues. En outre, l'oratoire Saint-Joseph est l'un des seuls lieux de pèlerinage qui subsiste dans la Vallée de la Matapédia. Bien qu'autrefois très nombreux, plusieurs de ces lieux sont maintenant disparus. Très fréquenté jusqu'en 1940 et encore en usage durant l'été, l'oratoire Saint-Joseph constitue donc un témoin privilégié d'anciennes pratiques religieuses.

La valeur patrimoniale de l'oratoire repose également sur son intérêt architectural. De dimension modeste, cette chapelle en bois possède quelques traits caractéristiques du style néogothique qui marque considérablement l'architecture religieuse québécoise à partir du 19^e siècle. Les arcs brisés de la verrière principale, de certaines fenêtres latérales et des ouvertures du clocher, les contreforts ornant ce dernier ainsi que les chambranles dénotent l'influence des formes néogothiques sur l'architecture religieuse rurale dans la première moitié du 20^e siècle. Par ailleurs, l'oratoire demeure dans un excellent état de conservation. La valeur patrimoniale de l'oratoire repose en outre sur son intérêt paysager. Il est construit sur un promontoire à l'arrière du cimetière Saint-Joseph. Ce lieu est choisi par le curé Bouillon qui affectionne l'endroit pour ses qualités paysagères, à l'abri des grands arbres et dominant le lac. Son emplacement se trouve au sein du noyau religieux de Lac-au-Saumon, qui comprend également l'église, le presbytère, le cimetière paroissial, le calvaire et le mausolée du Curé-Alexandre-Bouillon, cité monument historique. L'oratoire Saint-Joseph constitue donc un élément important du paysage religieux de Lac-au-Saumon.

Histoire

L'oratoire Saint-Joseph est un lieu de pèlerinage érigé par Alexandre Bouillon (1873-1943). Ce dernier, originaire de Saint-Anaclet-de-Lessard, fait ses études théologiques au Grand Séminaire de Rimouski et est ordonné le 27 mai 1899. Il parcourt le diocèse de Rimouski et s'occupe des missions de Saint-Léon-le-Grand et de Saint-Edmond-de-Lac-au-Saumon. Il

remplace les curés de la région de Rimouski, de Matane et même jusqu'à Grande-Rivière en Gaspésie.

Bouillon est le curé-fondateur de la paroisse de Saint-Eusèbe au Témiscouata, puis de celle de Saint-Edmond-de-Lac-au-Saumon, en 1907. Il s'installe dans cette dernière et y demeure jusqu'à la fin de sa vie. Homme d'Église engagé, il fonde le couvent des Sœurs du Saint-Rosaire en 1917 et la maison des Servantes de Notre-Dame-Reine-du-Clergé, le 8 décembre 1929. À l'été 1921, il fait ériger l'oratoire Saint-Joseph, une petite chapelle de pèlerinage sur un promontoire près du cimetière. Il s'agit du premier lieu de culte construit sur le site et il est aujourd'hui considéré comme la chapelle du cimetière. Jusqu'en 1970, le mur latéral gauche de l'oratoire est couvert d'ex-voto qui sont retirés à la suite d'actes de vandalisme.

L'oratoire Saint-Joseph est cité monument historique en 1997. Depuis 1998, ont lieu les Mercredis de l'Oratoire, des soirées durant lesquelles se produisent divers artistes régionaux. Un groupe de citoyens bénévoles se charge de la rénovation de la chapelle. En 1999, la couverture est refaite et l'année suivante, une rampe pour personnes à mobilité réduite est installée. L'accessibilité du lieu est plus restreinte aujourd'hui. La messe y est célébrée chaque mercredi matin durant la période estivale.

247-249, rue Saint-Edmond

Bâtie vers 1927, la maison sise au 247-249, rue Saint-Edmond possède une bonne valeur patrimoniale qui réside dans son architecture. Elle comporte la majorité des caractéristiques de la maison cubique, dont le toit en pavillon, la symétrie des ouvertures, le volume carré et la galerie couverte. Par ailleurs, elle possède encore quelques éléments anciens comme le revêtement en planches de bois horizontales, les fenêtres à guillotine, la porte à panneaux et quelques éléments intéressants du programme décoratif (chambranles, planches cornières, balustrade). La valeur patrimoniale de cette maison repose aussi sur son histoire. Elle est construite à une période charnière dans l'histoire de Lac-au-Saumon, alors que cette dernière connaît un essor sans précédent, au début du 20^e siècle. La maison est construite sur la rue principale de l'agglomération où se côtoyaient la gare, les hôtels et la majorité des maisons cossues. Pendant plusieurs décennies, elle a abrité les locaux de la Banque Provinciale.



Lac-Casault (TNO)

Le Club Casault est un club de pêche fondé pour des intentions privées en 1930 par L. Hinman de la Canadian International Paper Company (CIP). Ce club borde le lac Causapascal, situé dans les limites de la New Brunswick International Paper Co. L. Hinman est séduit par l'endroit lors d'une visite des lieux deux ans auparavant. Il fonde ce club afin de créer un endroit agréable pour recevoir les clients de la CIP.

En 1939, le président de l'époque de la CIP, R. J. Cullen, et deux associés de Beloit Iron Works achètent des parts du Matamajaw Salmon Club afin d'aider financièrement ce club. Par cet achat de parts, le club Matamajaw et le club Casault ne forment qu'un club à plusieurs pavillons. C'est probablement à partir de cette époque que la majorité des chalets sont érigés. Au début des années 1950, la CIP délaisse le club Matamajaw au profit du club Casault pour loger ses invités puisque les installations y sont plus récentes et le site est plus tranquille.

Bien entendu, l'appropriation que les clubs privés faisaient des eaux des rivières aussi riches en saumons que celles des rivières Matapédia ou Causapascal ne plaisait pas aux résidents des lieux. Seuls les riches hommes d'affaires américains pouvaient se payer ces parties de pêche. Donc, très tôt, plusieurs personnes se sont opposées à ces pratiques au ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche afin les eaux soient accessibles à tous. Ce n'est que plusieurs années plus tard, que le ministère décida d'acquérir peu à peu les terres de ces clubs. D'abord, en 1970, certaines fosses ont été ouvertes pour le public. Ensuite, en 1971, le ministère s'est porté acquéreur des droits de pêche des clubs Matamajaw, Casault et Glen Emma. En 1974, le ministère va encore plus loin en achetant les propriétés des trois clubs et créant dans certains cas, comme pour le Club Casault, des Zones d'exploitation contrôlée (ZEC).

Chalet 1 du Domaine Casault, route du 18-Milles

Ce chalet possède une valeur patrimoniale supérieure. Sa valeur réside dans son architecture de villégiature. Entièrement construite en bois rond, fait rare sur le territoire de la MRC de La Matapédia, elle a toutefois subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement des portes et des fenêtres et celui du revêtement de la toiture. Sa valeur repose aussi sur son site. Cette maison fait partie d'un ensemble d'une dizaine d'autres maisons similaires. De plus, son site contribue à la mettre en valeur puisqu'elle est située dans un environnement naturel sur les berges d'une presqu'île avançant dans le lac Casault. Sa valeur repose de plus sur son histoire rattachée à une ancienne compagnie de papier très prospère, la Canadian International Paper (CIP), qui l'a fait construire afin d'y accueillir des clients. On lui accorde un intérêt ethnologique, car sa présence rappelle une pratique largement répandue dans la Vallée de la Matapédia à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, soit l'établissement de clubs de pêche pour des intérêts privés et une clientèle étrangère.



Chalet 4 du Domaine Casault, route du 18-Milles

Ce chalet possède une valeur patrimoniale supérieure qui réside notamment dans son architecture de villégiature. Entièrement construite en bois rond, fait rare sur le territoire de la MRC de La Matapédia, cette maison a toutefois subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement des portes et de quelques fenêtres, et celui du revêtement de la toiture. Sa valeur repose aussi sur son site. Cette maison fait partie d'un ensemble d'une dizaine d'autres maisons similaires. De plus, le site sur lequel est implantée la maison contribue à la mettre en valeur puisqu'elle est



située dans un environnement naturel sur les berges d'une presqu'île avançant dans le lac Casault. Sa valeur repose de plus sur son histoire rattachée à une ancienne compagnie de papier très prospère, la Canadian International Paper (CIP) qui l'a fait construire afin d'y accueillir des clients. Enfin, ce bâtiment possède un intérêt ethnologique, car elle rappelle une pratique largement répandue dans la Vallée de la Matapédia à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, soit l'établissement de clubs de pêche pour des intérêts privés et une clientèle étrangère.

Chalet 7 du Domaine Casault, route du 18-Milles

Ce chalet possède une valeur patrimoniale supérieure qui réside notamment dans son architecture de villégiature. Entièrement construite en bois rond, fait rare sur le territoire de la MRC de La Matapédia, elle a toutefois subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement des portes et de quelques fenêtres, et celui du revêtement de la toiture. Sa valeur repose aussi sur son site. Cette maison fait partie d'un ensemble d'une dizaine d'autres maisons similaires. De plus, son site contribue à la mettre en valeur puisqu'elle est



située dans un environnement naturel sur les berges d'une presqu'île avançant dans le lac Casault. Sa valeur repose de plus sur son histoire rattachée à une ancienne compagnie de papier très prospère, la Canadian International Paper (CIP) qui l'a fait construire afin d'y accueillir des clients. Enfin, ce bâtiment possède un intérêt ethnologique, car elle rappelle une pratique largement répandue dans la Vallée de la Matapédia à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, soit l'établissement de clubs de pêche pour des intérêts privés et une clientèle étrangère.

Chalet 8 du Domaine Casault, route du 18-Milles

Ce chalet possède une valeur patrimoniale supérieure qui réside dans son architecture de villégiature. Entièrement construite en bois rond, fait rare sur le territoire de la MRC de La Matapédia, elle a toutefois subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement des portes et de quelques fenêtres et celui du revêtement de la toiture. Sa valeur repose aussi sur son site. Cette maison fait partie d'un ensemble d'une dizaine d'autres maisons similaires. De plus, son site contribue à la mettre en valeur puisqu'elle est située dans un environnement naturel sur les berges d'une presqu'île avançant dans le lac Casault. Sa valeur repose de plus sur son passé rattaché à une ancienne compagnie de papier très prospère, la Canadian International Paper (CIP), qui l'a fait construire afin d'y accueillir des clients. Enfin, ce bâtiment possède un intérêt ethnologique. En effet, la présence de ces bâtiments rappelle une pratique largement répandue dans la Vallée de la Matapédia à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, soit l'implantation de clubs de pêche pour des intérêts privés et une clientèle étrangère.



Chalet 9 du Domaine Casault, route du 18-Milles

Ce chalet possède une valeur patrimoniale supérieure. Sa valeur réside dans son architecture. Il s'agit d'une architecture de villégiature entièrement construite en bois rond que l'on retrouve peu sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Toutefois, la maison a subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement des portes et des fenêtres et celui du revêtement de la toiture. Sa valeur repose aussi sur son site. Cette maison fait partie d'un ensemble d'une dizaine d'autres maisons similaires. De plus, son site contribue à la mettre en valeur puisqu'elle est située dans un environnement naturel sur les berges d'une presqu'île avançant dans le lac Casault. Sa valeur repose de plus sur son histoire rattachée à une ancienne compagnie de papier très prospère, la Canadian International Paper (CIP), qui l'a fait construire afin d'y accueillir des clients. Enfin, ce bâtiment possède un intérêt ethnologique, car elle rappelle une pratique largement répandue dans la Vallée de la Matapédia à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, soit l'établissement de clubs de pêche pour des intérêts privés et une clientèle étrangère.



Chalet 10 du Domaine Casault, route du 18-Milles

Ce chalet possède une valeur patrimoniale supérieure qui réside dans son architecture de villégiature. Entièrement construite en bois rond, fait rare sur le territoire de la MRC de La Matapédia, elle a toutefois subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement des portes et des fenêtres et celui du revêtement de la toiture. Sa valeur repose aussi sur son site. Cette maison fait partie d'un ensemble d'une dizaine d'autres maisons similaires. De plus, son site contribue à la mettre en valeur puisqu'elle est située dans un environnement naturel sur les berges d'une



presqu'île avançant dans le lac Casault. Sa valeur repose de plus sur son histoire rattachée à une ancienne compagnie de papier très prospère, la Canadian International Paper (CIP), qui a fait construire le bâtiment afin d'y accueillir des clients. Enfin, ce bâtiment possède un intérêt ethnologique, car il rappelle une pratique largement répandue dans la Vallée de la Matapédia à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, soit l'implantation de clubs de pêche pour des intérêts privés et une clientèle étrangère.

Routhierville (TNO)

Chalets 2, 3 et 5 de l'ancien hôtel de la Montagne, 1920, route 132

Ces chalets des anciennes installations de l'Hôtel de la Montagne possèdent une bonne valeur patrimoniale qui réside dans leur architecture de villégiature et leur construction entièrement de bois, fait rare sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Aussi, les chalets ont gardé leurs composantes architecturales d'origine (fenêtres, portes, revêtement extérieur, véranda). Outre leur intérêt architectural, l'intérêt de ces chalets repose sur leur site. Faisant partie d'un ensemble, ils sont situés au pied d'une montagne à l'orée du bois. Enfin, la valeur patrimoniale de ces chalets



repose également sur un personnage important dans l'histoire de cette localité. Alphonse Routhier fait construire cet hôtel au début des années 1940. Chef de gare dès 1909, il a organisé la vie religieuse, fait construire la première école et été le porte-parole de sa collectivité lorsque les habitants soumettaient des demandes aux autorités.

Chalets 6, 7, 8 et 9 de l'ancien hôtel de la Montagne, 1920, route 132

Ces chalets des anciennes installations de l'Hôtel de la Montagne possèdent une bonne valeur patrimoniale qui réside dans leur architecture de villégiature et leur construction entièrement de bois, fait rare sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Aussi, les chalets ont gardé leurs composantes architecturales d'origine (fenêtres, portes, revêtement extérieur, toit en pavillon). Outre leur intérêt architectural, l'intérêt de ces chalets repose sur leur site. Faisant partie d'un ensemble, ils sont situés au pied d'une montagne à l'orée du bois. Enfin, la valeur patrimoniale de ces chalets



repose également sur un personnage important dans l'histoire de cette localité. Alphonse Routhier fait construire cet hôtel au début des années 1940. Chef de gare dès 1909, il a organisé la vie religieuse, fait construire la première école et été le porte-parole de sa collectivité lorsque les habitants soumettaient des demandes aux autorités.

Histoire

Au début des années 1940, Alphonse Routhier ouvre l'Hôtel de la Montagne le long de la route 132. En plus d'être le lieu de résidence de plusieurs pêcheurs la saison venue, il s'agit également d'un endroit où se regroupent les jeunes de la Vallée de la Matapédia, du Bas-Saint-Laurent et même de la Baie-des-Chaleurs.



L'établissement était constitué d'un hôtel avec chambres, mais également de petits chalets indépendants. Aujourd'hui, il ne reste que les chalets puisque le bâtiment principal a été détruit par les flammes.

Gare de Routhierville, 743, chemin du Rang A

La gare de Routhierville possède une valeur patrimoniale supérieure qui réside dans son ancienneté et son histoire. Construite en 1878, il s'agit, bien qu'elle ne soit plus en fonction, de la gare la plus ancienne du territoire de la MRC de La Matapédia. De plus, elle témoigne de l'importance du chemin de fer dans le développement de ce secteur. La présence de cette gare et du chemin de fer permet de coloniser ce territoire, puisque ce sont majoritairement des travailleurs du transport ferroviaire qui habitent sur ces terres jusqu'en 1914. La valeur patrimoniale de la gare de Routhierville réside aussi dans son architecture qui se distingue des modèles typiques tout en conservant quelques éléments architecturaux propres à ce genre de bâtiment. En effet, ses deux étages et son volume imposant la différencient des autres gares. Elle reprend par contre certains éléments, notamment le toit à demi-croupes et la présence d'un abri extérieur. Il existe peu de gares possédant ce type d'architecture sur le territoire québécois, ce qui en fait un bâtiment rare et unique.



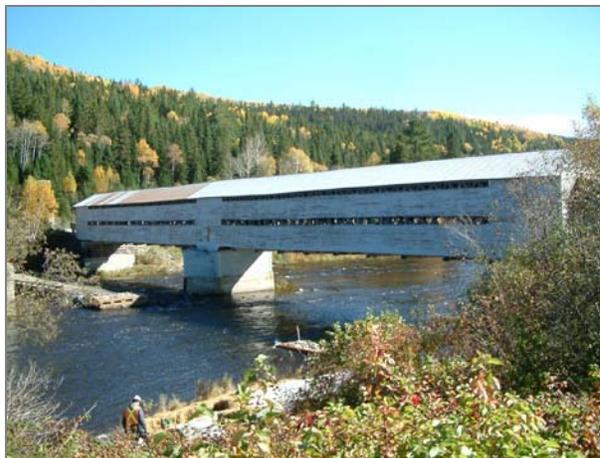
Histoire

Le territoire longeant la rivière Matapédia a été le premier à être développé, et ce, en grande partie en raison du passage de la voie ferrée de l'Intercolonial. Ainsi, le premier bâtiment à avoir été construit sur le territoire est la gare ferroviaire en 1878. Jusqu'en 1914, les habitants de Routhierville, alors appelé Assetmetquagan, ne seront que des travailleurs associés aux activités ferroviaires. En plus d'accueillir les voyageurs, la gare abritait le « fret », elle était la résidence du chef de gare, était le lieu des services offerts par le chemin de fer et était également un petit logement à la disposition du célébrant. D'ailleurs, le nom Routhierville est

donné au territoire en l'honneur du chef de gare Alphonse Routhier qui contribuera largement au développement de la communauté.

Pont de Routhierville, chemin du Rang A

Le pont de Routhierville, classé monument historique, possède une valeur patrimoniale exceptionnelle. Ce pont couvert en bois à deux travées mesure 78,53 mètres de long et 6,32 mètres de large. La valeur patrimoniale du pont repose notamment sur son histoire. Au Québec, entre le début du 19^e siècle et la fin des années 1950, environ 1 500 ouvrages de ce genre ont été bâtis. Il en reste moins d'une centaine aujourd'hui. Érigé en 1931, celui de Routhierville a favorisé le développement économique et démographique de ce hameau en remplaçant le bateau-passeur utilisé pour franchir la rivière Matapédia. L'ouvrage, qui demeure le seul lien terrestre entre la localité et le réseau routier, rappelle donc l'histoire de la vallée de la Matapédia. Il constitue en outre l'un des derniers témoins de ce type de structure dans la région du Bas-Saint-Laurent.



La valeur patrimoniale du pont de Routhierville repose également sur son intérêt architectural. La structure reflète la popularité des ponts de type Town québécois, aussi appelé « Town élaboré », qui fait appel à une variante de la ferme brevetée en 1820 par l'architecte américain Ithiel Town (1784-1844). Bien que le Québec ait connu plusieurs types de ponts couverts à partir du début du 19^e siècle, la plupart de ceux érigés au 20^e siècle appartiennent à ce dernier. La ferme Town est constituée de madriers placés en diagonale, formant un large treillis entre les cordes supérieures et inférieures, et attachés l'un à l'autre à chaque intersection par des chevilles de bois. Au Québec, cette structure, reconnue pour sa solidité, sa facilité de construction et sa légèreté, est utilisée de façon presque systématique par les ingénieurs du ministère de la Colonisation. Le type Town québécois est économique, et sa simplicité permet l'emploi d'une main-d'œuvre locale. Le pont de Routhierville, le plus long subsistant dans la région du Bas-Saint-Laurent, en constitue un bel exemple. Il s'y rattache notamment par les poteaux verticaux solidifiant les fermes, les portiques à linteau à angles obliques, le parement en planches horizontales et les ouvertures latérales au milieu du lambris ainsi qu'entre les cordes supérieures. Il se distingue toutefois du modèle par ses cordes supérieures et inférieures doubles. Le pont de Routhierville rappelle donc la diffusion très large du type Town québécois durant la première moitié du 20^e siècle. La valeur patrimoniale du pont repose aussi sur son importance dans le paysage. Reliant le territoire non organisé de Routhierville à la route nationale 132, l'ouvrage, qui constitue la plus imposante construction du secteur, bénéficie d'une visibilité exceptionnelle. Le milieu naturel, caractérisé par une topographie montagneuse, des étendues boisées et la présence de la rivière, de même que l'environnement bâti comportant des édifices d'intérêt patrimonial contribuent à mettre en valeur le pont.

Histoire

Le pont de Routhierville est érigé près de l'emplacement du poste d'Assemetquagan. Ce dernier, situé à proximité du chemin Matapédia, est gardé par Thomas Evans à partir du milieu du 19^e siècle. Les environs restent peu habités au 19^e siècle, malgré la construction d'une gare de l'Intercolonial en 1878. Vers 1909, Alphonse Routhier (1875-1958) est nommé chef de gare de l'endroit. Il contribue fortement au développement du hameau, qui sera nommé Routhierville en son honneur. La population de la petite agglomération atteint un sommet à la fin des années 1920, alors qu'elle compte près de 200 habitants. L'endroit est réputé depuis le 19^e siècle pour la pêche au saumon. Le seul lien entre cette localité implantée sur la rive ouest de la rivière Matapédia et le chemin Matapédia demeure longtemps un bateau-passeur.

Le pont de Routhierville est construit en 1931 au coût de 13 000 dollars. Cette voie d'accès contribue au développement économique et démographique du hameau. Durant la décennie 1970, un brise-glace est construit dans la rivière afin d'éviter que les fréquents embâcles n'endommagent le pilier central. Ce dernier est alors consolidé par un revêtement de béton. C'est à la même époque que la couleur sang-de-bœuf d'origine est remplacée par la couleur grise actuelle. Malgré les divers travaux destinés à assurer sa protection, le pont est menacé à plusieurs reprises par des embâcles. En 1994, les glaces s'accumulent jusqu'à effleurer le tablier. La situation se répète en 2008, mais la structure résiste.

Le pont de Routhierville est classé monument historique en 2009 et est entièrement restauré en 2010-2011. Il constitue encore le seul pont du secteur et demeure ouvert à la circulation.

Saint-Damase

519, route 297 Nord

La maison sise au 519, route 297 Nord possède une bonne valeur patrimoniale. Sa valeur réside d'abord dans son architecture. Elle adopte le modèle de la maison à mansarde dont elle a conservé la forme caractéristique de toit brisé à deux eaux et plusieurs éléments d'origine, soit les fenêtres et les lucarnes, le recouvrement en bardeau de cèdre de la toiture et des murs extérieurs, la galerie couverte, les chambranles et les planches cornières. L'annexe de la maison, coiffée d'une toiture à deux versants, est bien intégrée au volume principal. L'intérêt de cette demeure réside également dans son implantation perpendiculaire à la route. Il est possible que cet emplacement particulier soit le résultat d'une modification du tracé de la route. Cette maison bâtie en 1901 possède également une valeur d'ancienneté et une valeur historique, puisqu'elle est centenaire et qu'elle est vraisemblablement reliée à l'industrie du bois, principal moteur économique de cette région. D'ailleurs, elle est encore aujourd'hui propriété d'une scierie.



358, rue de l'Église

La maison sise au 358, rue de l'Église possède une bonne valeur patrimoniale. Construite vers 1890, elle possède une bonne valeur d'ancienneté, puisqu'elle est plus que centenaire. Sa forme architecturale, issue du modèle de la maison traditionnelle québécoise, correspond à cette époque. Sa valeur patrimoniale réside également dans son architecture qui comporte la majorité des caractéristiques de la maison traditionnelle québécoise, dont le toit à deux versants à base retroussée, la symétrie parfaite de la composition et la présence de chambranles et de planches cornières. Toutefois, elle a subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement des portes. La valeur patrimoniale de cette maison repose aussi sur son site. Plusieurs bâtiments secondaires entourent la résidence, dont une grange-étable et un garage d'intérêt.



Église de Saint-Damase, 365, avenue Principale

L'église de Saint-Damase possède une valeur patrimoniale supérieure qui réside notamment dans son histoire. Construite de 1917 à 1919, elle constitue l'édifice public le plus ancien et le plus important de Saint-Damase. De plus, sa valeur repose sur son usage. L'église paroissiale, qui joue un rôle majeur dans la société québécoise aux 19^e et 20^e siècles, est au centre de la vie sociale du village. Elle possède également un intérêt artistique et architectural. De style néo-roman, ce lieu de culte possède des caractéristiques architecturales issues de ce courant, dont l'utilisation de l'arcade, de l'arc en plein cintre et des moulures en pierre. Par ailleurs, l'église est une œuvre de l'architecte Pierre Lévesque (1880-1955), créateur prolifique en matière d'architecture religieuse au Québec. Sa valeur patrimoniale réside, en outre, dans les qualités paysagères du bâtiment. Son haut clocher est un point de repère dans le village. Aussi, d'immenses arbres couvrent partiellement la vue de la façade principale.



Sainte-Florence

Église de Sainte-Florence, 16, rue Beaurivage Nord

L'église de Sainte-Florence possède une valeur patrimoniale supérieure qui repose notamment sur son usage. L'église paroissiale, pivot de la société québécoise aux 19^e et 20^e siècles, est au centre de la vie sociale du village. Sa valeur repose aussi sur son architecture de style néoclassique. Ce lieu de culte possède des caractéristiques architecturales de ce courant qui prend ses racines dans l'architecture de l'Antiquité grecque et romaine, dont l'utilisation du fronton, de l'arc en plein cintre et l'ordonnance symétrique des ouvertures. Il a conservé son revêtement de planches de bois horizontales, ses boiseries décoratives et son recouvrement de toit en tôle à la canadienne. Ses transepts coiffés de toiture à demi-croupe et son clocher légèrement en avancée articule le plan rectangulaire de l'ensemble. Par ailleurs, la partie ancienne de cette église, datant de 1907 ou 1908, est une œuvre des architectes David Ouellet et Pierre Lévesque de Québec, deux architectes prolifiques en matière d'architecture religieuse au Québec à qui l'on doit notamment l'église de Saint-Moïse et celle de Saint-Jacques-le-Majeur à Causapscal. La valeur patrimoniale réside, en outre, dans son site. La présence du presbytère combinée à celle de la grange à dîme et de l'ancienne école forme un ensemble intéressant au cœur du village entouré d'un paysage naturel.



Histoire

La construction d'une chapelle, selon les plans des architectes Ouellet et Lévesque, est entamée en 1907 pour être complétée au mois d'octobre 1908. Cette chapelle devait être la sacristie d'une plus grande église qui serait construite plus tard lorsque le nombre de paroissiens augmenterait. Les besoins d'une église plus grande se font sentir en 1929. Toutefois, une église monumentale comme celle des autres paroisses voisines n'est pas une solution envisagée puisque le curé de l'époque ne désire pas endetter la Fabrique. L'agrandissement de la chapelle est alors envisagé et les travaux sont confiés à l'entrepreneur Joseph Saint-Hilaire. On ajoute donc à la chapelle existante un chœur, un transept et une sacristie. Le petit clocher est remplacé par une tour de clocher principale.

Grange à dîme, 26, rue Beaurivage Nord

La grange à dîme de Sainte-Florence, citée monument historique, possède une valeur patrimoniale supérieure. La valeur patrimoniale de cette grange à dîme repose sur son intérêt ethnohistorique. Elle témoigne de la persistance de la perception de la dîme jusqu'au milieu du 20^e siècle. Lors de l'érection de la paroisse de Sainte-Florence en 1910, une forte proportion de la population vit de l'agriculture. La grange à dîme est construite en 1916 à proximité du presbytère pour permettre l'entreposage des denrées. Le bâtiment est utilisé à cette fin jusqu'en 1956. Les revenus



provenant de la capitation deviennent alors suffisants pour assurer la subsistance du curé. La grange à dîme de Sainte-Florence rappelle donc cette pratique ancienne, aujourd'hui abolie. Elle constitue en outre le seul exemple subsistant de ce type de bâtiment dans la région. La valeur patrimoniale du bâtiment repose aussi sur son intérêt architectural. Il est représentatif des bâtiments agricoles québécois construits au 20^e siècle. Ceux-ci présentent généralement des plans simples et sont faits de matériaux produits localement, notamment la planche ou le bardeau de bois, ce qui rend leur construction moins coûteuse. De plus, leur ornementation est généralement très sobre. L'utilisation de portes à glissière plutôt qu'à double vantail se généralise au tournant du 20^e siècle. La grange à dîme de Sainte-Florence constitue un bon exemple de ce type de bâtiment par son plan rectangulaire simple, son parement de bardeaux de cèdre, sa toiture en tôle et sa large porte à glissière facilitant le transport des denrées qui sont entreposées dans le bâtiment. Le lanterneau de ventilation coiffant le faite est également une caractéristique commune. La grange à dîme se distingue toutefois par son toit à demi-croupes, une forme moins répandue que le toit à deux versants droits ou le toit brisé dit « en dos d'âne ». Enfin, la valeur patrimoniale de la grange à dîme repose sur son implantation. Elle est située à proximité de l'église paroissiale et du presbytère, qui forment le noyau institutionnel catholique, au cœur du village. Partie intégrante de cet ensemble, la grange à dîme constitue une composante essentielle de l'environnement bâti de la municipalité.

Histoire

La grange à dîme de Sainte-Florence est implantée dans un secteur peuplé au cours du dernier quart du 19^e siècle. La construction du chemin de fer Intercolonial entraîne la venue de colons dans la région après 1875. Toutefois, peu s'installent à Sainte-Florence, car il n'existe pas de gare. En 1895, la construction d'un pont couvert permet de franchir la rivière Matapédia, à Causapschal. Ainsi, le canton de Matalik devient plus accessible. La population de Sainte-Florence s'accroît donc peu à peu au tournant du 20^e siècle. L'économie du secteur repose alors principalement sur l'agriculture. En 1908, un lieu de culte est érigé dans le village, suivi l'année suivante d'un presbytère. En 1909, la construction d'un hangar et d'autres dépendances est également décidée. La grange à dîme est quant à elle construite en 1916.

La dîme est issue du système féodal français. Il s'agit d'un impôt en nature, correspondant à une proportion prédéterminée des récoltes, devant être payé par les paroissiens à leur curé. Les denrées apportées par les agriculteurs sont entreposées. Elles servent parfois au curé de monnaie d'échange pour obtenir d'autres biens. Comme la dîme est imposée uniquement aux cultivateurs, elle est parfois contestée. Elle est peu à peu remplacée par la capitation au cours de la deuxième moitié du 19^e siècle. La capitation, un impôt en argent proportionnel aux revenus, est mieux adaptée aux milieux urbains et industrialisés. La dîme est néanmoins maintenue jusque dans la première moitié du 20^e siècle dans les régions où l'agriculture constitue la base de l'économie. À Sainte-Florence, les denrées amassées grâce au système de prélèvement de la dîme sont d'abord entreposées dans le presbytère, jusqu'à la construction de la grange à dîme, en 1916.

La grange à dîme conserve ses fonctions jusqu'en 1956. À partir de ce moment, les revenus tirés de la capitation deviennent suffisants pour assurer la subsistance du curé. La perception de la dîme est alors abandonnée.

La grange à dîme de Sainte-Florence est citée monument historique en 2008. Inutilisée, elle conserve néanmoins les caveaux intérieurs témoignant de sa fonction d'origine.

Sainte-Irène

Presbytère de Sainte-Irène, 360, rue de la Fabrique

Le presbytère de Sainte-Irène possède une bonne valeur patrimoniale qui repose sur son histoire puisqu'il a été construit en 1933, dès le début de l'érection du village amorcée vers 1914. Sa valeur patrimoniale repose également sur ses caractéristiques architecturales. De style vernaculaire américain, cette maison possède la majorité des caractéristiques de ce style, soit un plan rectangulaire, un toit à deux versants droits, ainsi que deux étages complets d'habitation. Toutefois, le bâtiment revêtu de bardeaux d'amiante-ciment a subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement de quelques fenêtres et de la porte principale, ainsi que de la tôle traditionnelle de sa toiture. Sa valeur patrimoniale repose aussi sur la particularité de son implantation au centre du village, près de l'église, et la présence d'immenses arbres qui ceinturent la façade principale du bâtiment.



Saint-Léon-le-Grand

Église de Saint-Léon-le-Grand, place de l'Église

L'église de Saint-Léon-le-Grand possède une valeur patrimoniale supérieure. Sa valeur réside dans son histoire. Construite entre 1926 et 1928, il s'agit de l'édifice public le plus ancien et le plus important de la municipalité. Son intérêt repose aussi sur son usage. L'église paroissiale, qui joue un rôle majeur dans la société québécoise aux 19^e et 20^e siècles, est au centre de la vie sociale du village. Sa valeur patrimoniale tient également à son architecture de style néogothique. Ce lieu de culte possède des caractéristiques architecturales de ce courant qui prend ses racines dans l'art gothique du Moyen Âge, dont des ouvertures en arc d'ogive dotées de boiseries, ses contreforts, ses pinacles et une flèche très élancée qui surmonte le clocher central. Ses façades en pierre taillée de granit rougeâtre contrastent dans le paysage. Sa valeur réside également dans son site, puisqu'elle sert de point de repère en dominant de par sa prestance l'ensemble des autres bâtiments du village.



Charnier du cimetière, place de l'Église

Le charnier du cimetière de Saint-Léon-le-Grand possède une bonne valeur architecturale qui tient à la conservation de ses composantes d'origine, soit ses façades en bardeaux de cèdre, ses portes en bois et son clocheton. Toute en simplicité, il s'insère bien dans le noyau institutionnel dominé par l'église paroissiale. Sa valeur repose aussi sur son emplacement qui marque l'entrée du cimetière.



Saint-Moïse

103, rue Principale

La maison sise au 103, rue Principale possède une bonne valeur patrimoniale d'abord sur les plans architectural et artistique. Cette maison de style cubique comporte des éléments de décor que l'on retrouve peu dans cette municipalité, notamment un oriel sur deux des façades et le revêtement en bardeau d'amiante-ciment. Plusieurs composantes décoratives en bois, notamment au niveau de la galerie couverte, ont été préservées. Quelques transformations ont altéré l'authenticité de ce bâtiment, tel que le toit recouvert de bardeau d'asphalte, mais il s'agit d'interventions réversibles. Les éléments en bois auraient toutefois besoin d'être repeints pour assurer leur pérennité.



116, rue Principale

La maison située au 116, rue Principale possède une bonne valeur patrimoniale qui repose sur son histoire. Construite en 1905, elle possède une bonne valeur d'ancienneté. Sa valeur réside aussi dans son architecture. Elle possède les caractéristiques du style vernaculaire américain, soit un plan rectangulaire, une toiture à deux versants droits ainsi que deux niveaux complets d'occupation. De plus, elle détient une particularité assez rare pour ce type de maison, soit un tambour à l'angle avant de la maison. Elle a conservé plusieurs de ses éléments d'origine, soit les fenêtres à guillotine, les portes traditionnelles, le revêtement extérieur en bardeau de cèdre et la lucarne centrale. Malheureusement, du bardeau d'asphalte recouvre désormais la toiture et le garde-corps du balcon, mais il s'agit d'interventions réversibles. Sur le plan des qualités paysagères, cette maison est située en face de l'église, au centre du village et possède une grange-étable d'intérêt dans sa cour arrière.



Église de Saint-Moïse, 117, rue Principale

L'église de Saint-Moïse possède une valeur patrimoniale supérieure. Sa valeur repose notamment sur son usage. L'église paroissiale, qui joue un rôle majeur dans la société québécoise aux 19^e et 20^e siècles, est au centre de la vie sociale du village. Sa valeur patrimoniale repose aussi sur son site. Cette église est un point de repère d'une haute importance puisque sa silhouette imposante et son emplacement sur un promontoire du village lui procurent une visibilité dans le paysage de la municipalité, et cela, à partir de tous les axes routiers. Malheureusement, elle a perdu son presbytère.



Sa valeur repose également sur son passé. Construite en 1914, cette église est un des édifices publics les plus anciens et les plus importants de sa municipalité. Elle comporte également une valeur artistique et architecturale. L'immensité de la construction par rapport à la dimension du village est surprenante. Son style architectural renforce aussi cet intérêt. De style néobaroque, ce lieu de culte possède des caractéristiques architecturales de ce courant qui prend ses racines dans l'art italien du 17^e siècle, dont la nef quasi octogonale, l'usage de la fenêtre circulaire ainsi que les nombreuses ornements visibles sur le toit de tôle. Par ailleurs, l'église est une œuvre des architectes David Ouellet et Pierre Lévesque, concepteurs prolifiques en matière d'architecture religieuse au Québec, qui ont aussi conçu les églises de Sainte-Florence et de Causapscal.

Saint-Noël

Quincaillerie Turcotte, 29, rue Saint-Joseph Ouest

La quincaillerie Normand Turcotte et Frère inc. possède une bonne valeur patrimoniale qui tient notamment à l'aspect social de l'histoire de cette localité. Elle a été fondée en 1938 à Saint-Damase par Raoul Turcotte sous la raison sociale « Raoul Turcotte ». En 1946, monsieur Turcotte déménage ses installations à Saint-Noël, se rapprochant ainsi du chemin de fer, et fait bâtir cet immeuble. Depuis ce temps, il s'agit d'un employeur important de la municipalité. Sa valeur repose aussi sur son architecture. Bien qu'il s'agisse d'un édifice commercial, le style est inspiré du vernaculaire américain. D'ailleurs, une partie du bâtiment a déjà abrité la résidence familiale. Cela est notamment perceptible par le toit à deux versants droits et le plan rectangulaire. Par ailleurs, ce bâtiment a conservé plusieurs de ses éléments d'origine, dont les fenêtres, ses tambours et son revêtement extérieur en bardeau d'asphalte dont le motif et les deux couleurs ne sont pas sans rappeler les revêtements de tuiles d'amiante-ciment du début du 20^e siècle. Le bâtiment partage des similitudes avec le moulin Laplante de Causapsal.



Histoire

La quincaillerie Normand Turcotte et Frère inc. a été fondée en 1938 à Saint-Damase par Raoul Turcotte sous la raison sociale « Raoul Turcotte ». En 1946, monsieur Turcotte décide de déménager ses installations à Saint-Noël, se rapprochant ainsi du chemin de fer et fait construire cet immeuble. Jusqu'à la fin des années 1950, ce bâtiment abritait également la résidence familiale.

Saint-Tharcisius

Église de Saint-Tharcisius, 37, rue Principale Nord

L'église de Saint-Tharcisius possède une valeur patrimoniale supérieure. Son intérêt repose notamment sur son usage. L'église paroissiale, pivot de la société québécoise aux 19^e et 20^e siècles, est au centre de la vie sociale du village. Elle comporte également un intérêt sur les plans artistique, architectural et historique. Cette église, construite de 1926 à 1928, témoigne de la naissance de ce petit noyau villageois et de son érection en paroisse sous le patronage de Saint-Tharcisius en 1926. De style néoclassique, ce lieu de culte possède des caractéristiques issues de ce courant, dont la symétrie des ouvertures arquées, le fronton interrompu en façade, doté d'un oculus, et le décor sobre formé de chambranles et de planches cornières. Par ailleurs, son revêtement en bardeau de bois, ses fenêtres et son programme décoratif (planches cornières, chambranles) se trouvent toujours sur la construction. Toutefois, la conservation de ces éléments est menacée par un entretien déficient attribuable au manque de ressources financières. La valeur patrimoniale de cette église tient aussi aux qualités paysagères de son site. Elle s'élève sur un terrain plat entourée de vastes plaines qui offrent une perspective sur les montagnes, au carrefour des deux plus importantes routes du village.



Histoire

Une chapelle-école est construite en 1921 et une mission est fondée l'année suivante pour desservir la population des cantons Blais et Lepage. La paroisse de Saint-Tharcisius est érigée en 1926 et la nouvelle église est construite de 1926 à 1928 sur un site choisi par les autorités diocésaines, loin du noyau primitif de la mission. En 1947, l'église est agrandie de façon à prendre son aspect actuel. Il est à noter que les sources se contredisent au sujet des dates de construction de l'église et ne sont pas claires au sujet des limites et du nom de la mission qui deviendra plus tard la paroisse de Saint-Tharcisius.

Saint-Zénon-du-Lac-Humqui

Église de Saint-Zénon, route 195

L'église de Saint-Zénon possède une valeur patrimoniale supérieure qui repose notamment sur son usage. L'église paroissiale, qui joue un rôle majeur dans la société québécoise aux 19^e et 20^e siècles, est au centre de la vie sociale du village. Sa valeur patrimoniale réside aussi dans son ancienneté puisqu'elle a été construite en 1919, peu après les débuts de la colonisation de ce secteur. Elle sera toutefois agrandie en 1938 pour y inclure une sacristie. Elle comporte également une valeur artistique et architecturale. De style néoclassique, ce lieu de culte revêtu de tuiles d'amiante-ciment possède des caractéristiques architecturales de ce courant tirant son influence de l'Antiquité romaine et grecque, dont l'utilisation du fronton, de la corniche moulurée, de l'arc en plein cintre et l'ordonnance symétrique des ouvertures. La valeur patrimoniale de cette église tient aussi aux qualités paysagères de son site. Placé face au lac Humqui, ce lieu de culte jouit d'un panorama exceptionnel. De plus, d'autres éléments se retrouvent sur son site, notamment l'ancien presbytère, la salle paroissiale et le cimetière, créant ainsi un ensemble intéressant.



Presbytère de Saint-Zénon, route 195

L'ancien presbytère de Saint-Zénon possède une bonne valeur patrimoniale qui tient d'abord à son architecture. Issue du courant cubique, cette ancienne maison curiale possède plusieurs éléments architecturaux empruntés au style néo-Queen Anne, dont l'oriel à pans coupés surmonté d'un fronton et quelques boiseries décoratives. Au moment de cet inventaire à l'automne 2009, le bâtiment était en rénovation et les interventions en cours présageaient le pire en ce qui concerne la valeur d'authenticité. Plusieurs ouvertures semblent avoir été modifiées, de même que la galerie et le balcon. Par ailleurs, le revêtement d'amiante-ciment, qui s'apparente à l'église voisine, semble avoir été remplacé. Sa valeur patrimoniale est attribuable à son site. Il est situé à proximité de l'église et de la salle paroissiale qui forment un ensemble intéressant. Le bâtiment est également placé face au lac Humqui, offrant ainsi un panorama exceptionnel.



Salle paroissiale, 147, route 195

La salle paroissiale de Saint-Zénon-du-Lac-Humqui possède une bonne valeur patrimoniale. La valeur de cette salle construite en 1947 réside d'abord dans son degré d'authenticité en raison de la conservation des éléments architecturaux d'origine tels que les fenêtres en mitre, le revêtement extérieur en bardeau d'amiante-ciment et la volumétrie issue du courant vernaculaire américain. La valeur patrimoniale de la salle paroissiale réside également dans son site. Le bâtiment est situé en bordure du lac Humqui. De plus, les liens que cette salle entretient avec les autres éléments avoisinants, notamment l'église, l'ancien presbytère et le cimetière, forment un ensemble intéressant.



Sayabec

131, route 132 Est

La maison située au 131, route 132 Est possède une bonne valeur patrimoniale qui réside dans un premier temps à son importance dans l'histoire de la municipalité. La construction d'un moulin sur le site par Charles Pearson vers 1900 est représentative du bon développement de cette collectivité à cette époque. Outre son histoire, le site de cette maison lui accorde de l'intérêt. Sur le grand terrain de verdure sont construits l'ancien bureau d'accueil du moulin et une grange, très bien préservés. L'ensemble forme une belle unité. Sa valeur patrimoniale réside également dans son architecture qui comporte la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, notamment son plan rectangulaire et son toit à deux versants droits. Toutefois, elle a subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement inconsideré des fenêtres, des portes et la pose d'un revêtement de bardeau d'asphalte sur le toit.



Chapelle-charnier du cimetière, 133, route 132 Est

La chapelle-charnier du cimetière paroissial de Sayabec possède une bonne valeur patrimoniale. Sa valeur réside notamment dans son architecture. Érigé en 1956, ce petit bâtiment dont le sous-sol sert de charnier et le rez-de-chaussée, de chapelle, évoque deux tendances, soit l'emploi de formes traditionnelles signalant sa fonction religieuse et le dépouillement ornemental témoignant d'une certaine modernité. En effet, la chapelle possède une forme religieuse reconnaissable par son plan rectangulaire, son toit à deux versants, sa composition symétrique et son clocheton arborant des arcs d'ogive empruntés au style néo-gothique. En contrepartie, mis à part le clocheton et un arc gothique encadrant sa façade principale, la chapelle-charnier est



dépourvu d'ornements appliqués. Le revêtement de pierre à bossages en granit, les ouvertures formées de blocs de verre encadré de pierre taillée lisse créent un dépouillement et une simplicité formelle. La valeur patrimoniale de la chapelle tient également à son implantation. Située au centre d'un cimetière bien aménagé, la chapelle-charnier est un point de repère dans cet environnement possédant peu de végétation. Elle domine le lac Matapédia qui forme un magnifique fond de scène.

Gare de Sayabec, 11, route 132 Ouest

La gare de Sayabec, citée monument historique, possède une valeur patrimoniale supérieure. La valeur patrimoniale de la gare repose sur son intérêt historique. Elle témoigne de l'importance du chemin de fer dans le développement de la municipalité. La compagnie Intercolonial Railway, constituée en 1867 par le gouvernement canadien, projette de relier les Maritimes à l'Ontario. La construction de la voie ferrée est terminée en 1875 dans la vallée de la Matapédia. La présence de la voie ferrée stimule la croissance du village de Sayabec à partir de 1883, à l'exemple de plusieurs agglomérations de la région. Vers la fin du siècle, Sayabec devient la porte d'entrée de la vallée de la Matapédia en raison de la présence du siège de l'Agence des terres. L'endroit constitue donc un arrêt obligatoire pour les nouveaux colons. La première gare, probablement érigée en 1875, ne suffit plus aux besoins grandissants. Elle est remplacée par le bâtiment actuel en 1912. La gare est alors au centre des activités économiques locales dont les intérêts sont liés de près à l'industrie du bois. La gare de Sayabec évoque la période prospère de la municipalité au cours des trois premières décennies du 20^e siècle. La valeur patrimoniale de la gare de Sayabec repose également sur son intérêt architectural. Elle est représentative d'un modèle de gare construit dans les petites localités du Bas-Saint-Laurent, de la Gaspésie et de la vallée de la Matapédia au début du 20^e siècle. La gare de Sayabec est caractéristique de ce modèle notamment par son volume rectangulaire de un étage coiffé d'un toit à croupes et par ses avant-toits débordants supportés par des consoles en bois. Le parement en planches verticales et horizontales de même que la saillie sur la façade principale se rattachent également au type adopté par la compagnie Intercolonial Railway. En outre, la gare possède une bonne intégrité architecturale. En effet, contrairement à la plupart des autres gares construites par Intercolonial Railway au cours de la même période, la gare de Sayabec a conservé son volume, ses éléments d'ornementation ainsi que ses revêtements muraux. Sa bonne conservation en fait un spécimen rare, qui révèle manifestement les spécificités d'un modèle standard, autrefois répandu sur la même ligne de chemin de fer.



Histoire

Le village de Sayabec se développe grâce à la construction de la voie ferrée par la compagnie Intercolonial Railway, constituée en 1867 par le gouvernement canadien. L'entreprise projette

de relier les Maritimes à l'Ontario. Cette ligne fait alors partie du secteur Saint-Laurent de la compagnie et s'inscrit dans un contexte plus large. En effet, les autorités politiques désirent étendre les voies de communication entre les provinces maritimes et le reste du Canada. Lors de la construction du chemin de fer, en 1875, une première gare est vraisemblablement construite.

À partir de 1883, une petite agglomération se forme autour de la gare. Ensuite, une industrie de transformation du bois, fondée par Martin Lebel, s'implante à proximité. En 1884, la localité voit arriver une première vague de colonisation. L'industrie de Lebel est achetée par la Shell-Mcpherson en 1895. Par la suite, en 1896, elle est acquise par la compagnie John Fenderson. Avant la fin du siècle, Sayabec devient la porte d'entrée de la vallée de la Matapédia. En effet, la présence du siège de l'Agence des terres dans le village constitue un arrêt obligatoire pour les nouveaux colons. Agrandie en 1908, la première gare devient tout de même trop petite; la compagnie Intercolonial Railway bâtit la gare actuelle en 1912. Elle reprend un de ses plans standard largement utilisé le long de cette subdivision ferroviaire.

Au début des années 1920, la compagnie John Fenderson devient la plus importante industrie de bois d'œuvre dans l'est du Québec. Le trafic ferroviaire à Sayabec est alors intense. Jusqu'à la crise économique des années 1930, la gare constitue un pivot essentiel dans les activités locales. Par ailleurs, le village prend de l'expansion entre les deux lignes parallèles que forment le chemin de fer au sud et le chemin Matapédia au nord. Au fil des ans, plusieurs installations reliées aux activités de la gare et du commerce sont ajoutées à proximité, puis démolies en 1968. Des rénovations sont réalisées sur la gare par Via Rail en 1986, et des espaces verts sont ensuite aménagés autour du bâtiment. La gare de Sayabec est désignée gare ferroviaire patrimoniale par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada en 1993.

En 1997, la gare, qui n'est plus la propriété de Via Rail, est menacée de démolition par la reconstruction de la route allant de Sayabec à Saint-Cléophas. Elle ne peut être déménagée à proximité de son emplacement premier, car les terrains sont la propriété de Via Rail. La gare est donc déplacée sur son site actuel (11, route 132 Ouest) afin d'assurer sa conservation.

La gare de Sayabec est citée monument historique en 2006.

202, route 132 Ouest

La maison sise au 202, route 132 Ouest possède une valeur patrimoniale supérieure. Sa valeur repose sur son excellent degré d'authenticité, puisqu'elle a conservé tous ses éléments d'origine soit, le revêtement extérieur en bardeau de bois, les fenêtres, la porte, les chambranles, les planches cornières, la lucarne, ainsi que le revêtement en bardeau de cèdre de la toiture. La valeur patrimoniale réside également dans son architecture qui comporte la plupart des caractéristiques du style vernaculaire américain, comme le plan



rectangulaire et le toit à deux versants droits percé d'une lucarne centrale pendante. L'annexe, qui en reprend les mêmes caractéristiques, s'intègre bien au volume principal. Enfin, la valeur patrimoniale repose sur son site, sur un promontoire de la route 132, qui la rend très visible de la voie publique. De plus, on retrouve un ancien garage sur le terrain de la demeure.

225, Deuxième Rang Est

La maison sise au 225, Deuxième rang Est possède une bonne valeur patrimoniale qui repose notamment sur son site. Plusieurs anciens bâtiments très bien conservés situés à proximité de la maison, dont une grange, un silo, un puits, ainsi qu'un hangar, forment un ensemble très intéressant. D'ailleurs, il se pourrait que le hangar ait d'abord été une maison avant d'être reconverti en bâtiment secondaire, car la maison actuelle semble plus récente que les autres bâtiments de l'ensemble. Outre l'intérêt de son site, la valeur de l'architecture de la maison principale affiche la majorité des caractéristiques du style vernaculaire américain, soit un plan rectangulaire, un toit à deux versants droits, une lucarne centrale triangulaire, ainsi que deux étages complets d'occupation. Cette maison a d'ailleurs conservé quelques éléments de son décor, soit les planches cornières et les chambranles. Toutefois, elle a subi plusieurs modifications, dont le changement des fenêtres, des portes, du recouvrement extérieur et de la toiture, ainsi que l'ajout d'une porte-fenêtre s'ouvrant sur un patio.



Église de Saint-Nom-de-Marie, 1, rue de l'Église

L'église de Saint-Nom-de-Marie possède une valeur patrimoniale supérieure. Son intérêt repose notamment sur son usage. L'église paroissiale, qui joue un rôle majeur dans la société québécoise aux 19^e et 20^e siècles, est au centre de la vie sociale du village. Sur le plan de son ancienneté, elle a été bâtie en deux temps. La première église date de 1903. À la suite d'un incendie majeur, l'église est rebâtie entre 1929 et 1931 à partir des murs en pierre restés debout. Sa valeur patrimoniale est à la fois artistique et architecturale. De style néo-roman, ce lieu de culte possède des caractéristiques architecturales issues de ce courant, dont l'utilisation de l'arcade, de l'arc en plein cintre, des moulures en pierre et d'un imposant clocher en tôle ouvragée. Par ailleurs, la reconstruction de l'église est une œuvre de l'architecte Pierre Lévesque, créateur prolifique en matière d'architecture religieuse au Québec à qui l'on doit plusieurs autres lieux de culte de la région, dont ceux de Sainte-Florence, de Causapschal et de Saint-Moïse,



conçues avec l'aide de son associé David Ouellet. Enfin, sa valeur repose également sur son site. La présence du presbytère à ses côtés contribue à former un ensemble intéressant.

Presbytère de Saint-Nom-de-Marie, 1, rue de l'Église

Le presbytère de Saint-Nom-de-Marie possède une valeur patrimoniale supérieure qui tient à son usage et son histoire. Construit au début du 20^e siècle, ce presbytère témoigne de l'importance du curé dans la communauté. Il comporte aussi une valeur architecturale et artistique. Ce presbytère est issu du courant éclectique influencé par le style cubique, notamment par son plan carré, son toit en pavillon, mais aussi par le style néoclassique avec ses frontons et ses colonnes. Cette imposante maison curiale possède encore ses éléments d'origine tels que les fenêtres et les portes traditionnelles en bois, le revêtement et les chaînages en brique, les composantes ornementales (poteaux ouvragés et balustrade de la galerie couverte et du balcon, corniches moulurées, mât, épis) et la tôle pincée de la toiture. La valeur patrimoniale de ce lieu repose aussi sur son site, par la présence d'arbres et d'un grand terrain de verdure au sud du bâtiment et de la proximité de l'église et de quelques institutions d'enseignement de la paroisse.



La valeur patrimoniale de ce lieu repose aussi sur son site, par la présence d'arbres et d'un grand terrain de verdure au sud du bâtiment et de la proximité de l'église et de quelques institutions d'enseignement de la paroisse.

41, rue de l'Église

La maison située au 41, rue de l'Église possède une bonne valeur patrimoniale à la fois architecturale et artistique. Elle possède les caractéristiques des maisons cubiques, dont le plan carré, le toit en pavillon ainsi que deux étages complets d'habitation. La résidence a conservé plusieurs de ses éléments d'origine, soit les portes, le revêtement extérieur en planches de bois horizontales, la galerie couverte, la lucarne et la tôle pincée sur le toit. De plus, elle a conservé plusieurs éléments de son décor dont les frontons, les épis sur le toit, les corniches moulurées, ainsi que les colonnes ouvragées et les boiseries ornementales de la balustrade. Par contre, les fenêtres ont été changées, mais il s'agit tout de même d'une action réversible. Située sur un coin de rue, cette maison s'affirme bien dans le paysage villageois.



65, rue de l'Église

La maison située au 65, rue de l'Église possède une bonne valeur patrimoniale qui réside dans son architecture. Elle affiche la majorité des caractéristiques de la maison de style vernaculaire américain, dont le plan rectangulaire, deux étages d'occupation, un toit à deux versants droits à faible pente et sa galerie longeant toute sa façade. Cette maison est représentative de ce courant architectural qui a dominé toute la première moitié du 20^e siècle. Par ailleurs, la disposition des ouvertures au rez-de-chaussée semble témoigner de la présence d'un ancien commerce. Enfin, la valeur patrimoniale de la résidence réside dans son état d'authenticité. En plus de son revêtement de bardeau de cèdre, de ses fenêtres en bois à grands carreaux munies d'impostes et de son balcon central surmonté d'un fronton, la maison a conservé plusieurs éléments de son décor, dont les planches cornières, les chambranles et les poteaux ouvragés de sa galerie.



14, rue Fenderson

La maison sise au 14, rue Fenderson possède une bonne valeur patrimoniale d'abord liée à son histoire rattachée à la compagnie John Fenderson qui l'a construite en 1905 afin de loger ses cadres. Avec ses deux voisines (n^{os} 10 et 12), elle forme un bel ensemble, comparable à certains *quartiers de compagnie*, qui se démarque par son emplacement paysager planifié. D'ailleurs, cette maison est située à proximité de la rivière Saint-Pierre dont les rives sont largement boisées. De plus, l'implantation des trois bâtiments de l'ensemble est particulière, puisque ces derniers sont adossés à la rue, mais tournés face à la rivière.



La présence d'un petit trottoir entre la rivière et les maisons rappelle d'ailleurs l'organisation d'origine. Bien que l'implantation de *maisons de compagnie* de ce type était une pratique très répandue au début du 20^e siècle, il s'agit d'un cas assez unique dans la MRC de La Matapédia. Outre l'intérêt de son site, ce bâtiment comporte une valeur architecturale, car il est représentatif du modèle de maison à mansarde à deux eaux issu de l'architecture américaine, que l'on retrouve en quelques endroits sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Toutefois, cette maison a subi quelques modifications réversibles, les fenêtres, les portes, le revêtement du toit et de l'extérieur ayant été remplacés. La volumétrie et les chambranles ont par contre été conservés.

15, route Rioux

La maison située au 15, route Rioux possède une bonne valeur patrimoniale reposant tant sur son histoire que sur son ancienneté. La maison aurait été construite relativement tôt au début de la colonisation du territoire, soit en 1890, près de la voie ferrée. Elle comporte aussi une valeur architecturale et artistique. Elle affiche les caractéristiques de la maison cubique, soit un plan carré, un toit en pavillon, deux étages complets d'habitation et une lucarne triangulaire. Par ailleurs, elle a conservé plusieurs éléments de son décor élaboré, dont les boiseries décorant sa galerie (aisseliers, balustrade, poteaux ouvragés) et les chambranles sculptés entourant les ouvertures. La tôle pincée des toitures et le bardeau de cèdre des murs extérieurs ont aussi été préservés. Toutefois, elle a subi quelques altérations réversibles, soit le changement d'une grande partie des fenêtres et la suppression d'un balcon.



Maison Herménégilde-Boulay, 23, rue Saint-Antoine

La maison Herménégilde-Boulay possède une valeur patrimoniale supérieure fondée notamment sur son histoire rattachée au renommé Herménégilde Boulay (1861-1942), premier chef de gare de Sayabec, maire de Sayabec (1896-1897) et député fédéral du comté de Rimouski (1911-1917). C'est lui qui a fait bâtir, en 1912, cette imposante maison dont l'architecture élaborée témoigne de son statut dans cette localité. Cette résidence présente également un intérêt architectural. Elle est représentative du modèle de maison cubique, largement répandu sur le territoire de



la MRC de La Matapédia. Par ailleurs, elle a conservé plusieurs de ces éléments de décor élaboré, dont les boiseries décorant sa galerie (balustrade, poteaux ouvragés), les chambranles sculptés entourant les ouvertures, le belvédère, les consoles et le fronton. De plus, elle a conservé ses fenêtres et les portes d'origine en bois. Son décor intérieur serait également en grande partie préservé. Seul le revêtement de son toit, probablement de la tôle traditionnelle, a été changé pour du bardeau d'asphalte. La valeur patrimoniale de cette maison repose en outre sur son site. La maison est située sur un très grand terrain à l'intersection de deux rues donnant ainsi une bonne visibilité sur le bâtiment.

Histoire

La maison est construite en 1912 par Herménégilde Boulay. En plus d'être le premier chef de gare de Sayabec, il s'occupe d'organiser religieusement et civilement la paroisse de Sayabec. Il est élu maire de la municipalité en 1896 et sera représentant pour le comté de Rimouski à la Chambre des communes de 1911 à 1917.

9, rue Saint-Charles

La maison sise au 9, rue Saint-Charles possède une bonne valeur patrimoniale. La maison possède quelques caractéristiques du style néo-Queen Anne, courant qui tire son influence de la période victorienne. Ainsi, la maison possède une façade asymétrique, un oriel à pans coupés coiffé d'un fronton créant ainsi l'aspect d'une tourelle. Ce style architectural est peu répandu sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Cette maison a conservé des éléments de son décor, dont les boiseries décorant sa galerie (balustrade, poteaux ouvragés) et le fronton. Bien que la majorité des fenêtres aient été changées, ainsi que la porte principale et la tôle de la toiture, cette maison mérite d'être conservée et mise en valeur.



Val-Brillant

La Cédrière, rue des Cèdres

La Cédrière possède une valeur patrimoniale supérieure. Cette valeur repose d'abord sur son histoire. Ce bâtiment est associé à l'industrie du bois de sciage qui a été très importante dans ce village entre 1880 et 1940. Probablement construit au début du 20^e siècle alors que la John Fenderson Co était propriétaire de la scierie, ce bâtiment aurait servi d'écurie pour abriter les chevaux nécessaires au bon fonctionnement de l'entreprise. Il serait l'un des seuls vestiges de ce vaste complexe industriel. Ce bâtiment possède également un intérêt sur le plan architectural. Il prend la forme des bâtiments agricoles québécois construits au début du 20^e siècle. Ceux-ci présentent généralement des plans simples et sont faits de matériaux produits localement, notamment la planche ou le bardeau de bois, ce qui rend leur construction moins coûteuse. De plus, leur ornementation est généralement très sobre. Le toit brisé est aussi caractéristique de ce type de bâtiment. La Cédrière constitue un bon exemple de ce type de bâtiment par son plan rectangulaire simple, son parement de planches de bois, sa toiture en tôle et son toit brisé. Toutefois, le bâtiment a subi quelques altérations réversibles, dont le changement des fenêtres et des portes, et le remplacement d'une partie du revêtement en bois par de la tôle.



Histoire

A l'automne 1881, la compagnie Howard Guernesey manufacture Co. construit une grande scierie dans le village naissant de Val-Brillant. En 1884, la scierie est détruite par un incendie et c'est alors que la King Bros. qui reconstruit une nouvelle scierie et qui en demeure propriétaire durant une vingtaine d'années. Les installations sont ensuite revendues à la John Fenderson Co. C'est probablement durant cette période que cette ancienne écurie est construite. La scierie maintient ses activités dans le milieu des années 1940.

36, rue Saint-Pierre Est

La maison située au 36, rue Saint-Pierre Est possède une bonne valeur patrimoniale. Sa valeur repose sur son degré d'authenticité. Construite vers 1943, elle a conservé ses fenêtres, ses portes et son revêtement extérieur en bardeau de bois. Sa valeur réside aussi dans son architecture. La maison possède les caractéristiques architecturales des maisons de style vernaculaire américain, soit le plan rectangulaire, le toit à deux versants



droits, ainsi que deux étages complets d'habitation. De plus, le bâtiment a conservé des particularités de son décor, dont la véranda, le balcon, les chambranles et les planches cornières. Enfin, sa valeur repose aussi sur son site : cette maison est entourée de plusieurs autres bâtiments anciens du noyau villageois bien préservé de Val-Brillant.

Église de Saint-Pierre-du-Lac, 1A, rue Saint-Pierre Ouest

L'église de Saint-Pierre-du-Lac de Val-Brillant possède une valeur patrimoniale exceptionnelle. Son intérêt repose notamment sur son usage. L'église paroissiale, qui joue un rôle majeur dans la société québécoise aux 19^e et 20^e siècles, est au centre de la vie sociale du village. Elle comporte également un intérêt artistique et architectural. De style néogothique, le lieu de culte possède les caractéristiques architecturales de ce courant issu de l'art gothique du Moyen Âge, dont des ouvertures en arc brisé, les contreforts, les pinacles et des flèches très élancées qui surmontent les clochers et des épis. Par ailleurs, l'église est une œuvre de l'architecte René-Pamphile Lemay (1870-1915), concepteur très connu dans la région du Saguenay et de Québec. Le style de cette église s'inscrit bien dans la pratique de cet architecte. La valeur patrimoniale de l'église tient aussi aux qualités paysagères de son site. Tournée face au lac Matapédia, ce lieu de culte jouit d'un panorama exceptionnel. De plus, ses hautes tours constituent un point de repère important dans le paysage de la municipalité. Toujours ouverte au culte, cette église est maintenue dans un état impeccable.



Presbytère de Saint-Pierre-du-Lac, 1A, rue Saint-Pierre Ouest

Le presbytère de Saint-Pierre-du-Lac de Val-Brillant possède une bonne valeur patrimoniale qui réside d'abord dans son histoire et son usage. Construite en 1916, la maison curiale témoigne de l'importance du curé dans la paroisse. Sa valeur architecturale et artistique lui confère aussi de l'intérêt. Bâtiment de style cubique, le presbytère possède toutes les caractéristiques de ce courant, soit le toit en pavillon, le plan carré et deux niveaux d'occupation complets. Par contre, l'ornementation du bâtiment tient plus du courant néoclassique avec son fronton, la corniche à modillons et les colonnes. Le bâtiment a conservé ses éléments d'origine, soit son revêtement et ses chaînages en brique, ses fenêtres et ses portes, ainsi que ses lucarnes à fronton. Par contre, le bardeau d'asphalte a remplacé la tôle de la toiture, mais il s'agit d'une intervention réversible.



2, rue Saint-Pierre Ouest

La maison sise au 2, rue Saint-Pierre Ouest possède une bonne valeur patrimoniale. Sa valeur repose notamment sur son histoire et sur son ancienneté puisque la maison a été construite en 1882, au début de la colonisation du territoire. Sa valeur réside aussi dans son architecture. La maison comporte des caractéristiques de la maison traditionnelle québécoise, dont le toit à deux versants, la symétrie parfaite de la composition et la présence de chambranles et de planches cornières. Elle a également préservé la balustrade de bois et les poteaux ouvragés de sa galerie couverte. Toutefois, la maison a subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement de la majorité des fenêtres et la pose d'un revêtement en clin de vinyle. Aussi, ses trois lucarnes semblent avoir été agrandies. Enfin, la valeur patrimoniale de cette résidence réside dans son site. Cette maison est située à proximité des berges du lac Matapédia, de l'église et d'autres bâtiments anciens du village.



8, rue Saint-Pierre Ouest

La maison sise au 8, rue Saint-Pierre Ouest possède une bonne valeur patrimoniale. Sa valeur patrimoniale repose sur son ancienneté et sur son histoire. Elle aurait été bâtie en 1871, ce qui en fait l'une des constructions les plus anciennes du village. De plus, sa situation en bordure de la voie ferrée construite en 1876 laisse présager qu'elle aurait un lien avec le réseau ferroviaire. Sa valeur patrimoniale réside aussi dans son architecture. La maison comporte la majorité des caractéristiques de la maison traditionnelle québécoise, dont le toit à deux versants, la symétrie parfaite de la composition et la présence de chambranles et de planches cornières. Par ailleurs, elle a conservé plusieurs éléments de son décor élaboré, dont les boiseries décorant sa galerie (aisseliers, balustrade, poteaux ouvragés), les boiseries ornementales sur la lucarne et les chambranles sculptés entourant les ouvertures. Enfin, la valeur patrimoniale de la résidence réside dans son site. La maison est située à proximité des berges du lac Matapédia, de l'église et d'autres bâtiments anciens.



12, rue Saint-Pierre Ouest

La maison située au 12, rue Saint-Pierre Ouest possède une bonne valeur patrimoniale qui réside dans son architecture. Elle affiche la majorité des caractéristiques de la maison de style vernaculaire américain, dont le plan rectangulaire, deux étages d'occupation, un toit à deux versants droits à faible pente et la symétrie des ouvertures. Par ailleurs, elle a conservé plusieurs éléments de son décor, dont les planches cornières, les chambranles et les poteaux ouvragés des balcons. Enfin, la valeur patrimoniale de la résidence réside dans son site. La maison est située à proximité des berges du lac Matapédia, de l'église et d'autres bâtiments anciens.



25, rue Saint-Pierre Ouest

La maison située au 25, rue Saint-Pierre Ouest possède une bonne valeur patrimoniale qui réside dans son architecture. Elle comporte des caractéristiques de la maison cubique, dont le plan carré, le toit en pavillon et deux niveaux d'occupation. À l'exception du revêtement de toit, cette maison a gardé ses éléments architecturaux d'origine (fenêtres et portes traditionnelles, revêtement extérieur en planches de bois horizontales, tambour et véranda). De plus, elle a conservé plusieurs éléments de décor, dont sa corniche à denticules, son fronton, ses pilastres et son épi.



27, rue Saint-Pierre Ouest

La maison sise au 27, rue Saint-Pierre Ouest possède une bonne valeur patrimoniale. Sa valeur réside dans son architecture. Elle comporte certaines caractéristiques du style vernaculaire américain doté d'une toiture mansardée, dont son plan rectangulaire, deux étages d'occupation complète et son toit brisé arborant une grande lucarne continue. On retrouve peu de maisons de ce type sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Bien qu'elle ait conservé quelques éléments anciens, dont son soubassement en pierre de



taille et sa couverture en tôle pincée, cette maison a subi quelques altérations réversibles, dont le remplacement de quelques fenêtres.

33, rue Saint-Pierre Ouest

La maison située au 33, rue Saint-Pierre Ouest possède une valeur patrimoniale supérieure qui réside notamment dans son histoire. Il s'agit de l'ancienne résidence des cadres de la compagnie Fenderson ainsi que du curé Michaud, personnage important dans le développement de la paroisse Saint-Pierre-du-Lac. La valeur patrimoniale de cette maison réside également dans son architecture. Elle affiche la majorité des caractéristiques de la maison de style vernaculaire américain, dont le plan rectangulaire, deux étages d'occupation,



un toit à deux versants droits et la symétrie des ouvertures. Par ailleurs, elle a conservé des éléments d'origine, dont les boiseries (balustrade, poteaux ouvragés) décorant son imposante galerie qui s'étend sur trois façades et son balcon, le revêtement du toit en tôle embossée, ses lucarnes à croupe pendantes, la porte de l'étage, ainsi que le revêtement extérieur en bardeau de cèdre. Ses fenêtres ont toutefois été remplacées par des modèles récents. Elle se démarque dans le village avec sa marge de recul qui lui donne une certaine monumentalité.

Conclusion et recommandations

Constats généraux

Les pages qui suivent énoncent quelques constats généraux concernant l'inventaire du patrimoine bâti réalisés sur le territoire de la MRC de La Matapédia.

État physique

En général, les bâtiments sont dans un état physique satisfaisant et il y a peu de corrélation entre l'âge des bâtiments et leur état physique. Cela signifie que, généralement, les propriétaires prennent bien soin de leur bâtiment quelque soit leur ancienneté. Lorsque l'état physique n'est pas satisfaisant, les principaux problèmes rencontrés concernent essentiellement l'entretien déficient. L'entretien régulier d'un édifice empêche celui-ci de se dégrader de façon plus importante, ce qui nécessite des travaux et des coûts plus imposants.

Dans une région où plusieurs villages sont victimes de dévitalisation, il arrive que certaines maisons et, plus souvent, d'anciens bâtiments agricoles, soient tout simplement abandonnés ou laissés à eux-mêmes. Les dégradations subies par ces bâtiments sont bien souvent irréversibles, ce qui conduira à plus ou moins long terme à leur disparition.

État d'authenticité

La plupart des bâtiments inventoriés ont connu leur part de transformations. Nous classons ces transformations en deux catégories. Il y a d'abord les transformations réversibles qui constituent bien souvent des remplacements de matériaux, de portes et de fenêtres lorsque ceux-ci ont atteint la fin de leur vie utile. Il s'agit essentiellement d'interventions d'entretien, normales dans la vie d'un édifice. Même si ces interventions respectent parfois plus ou moins les modèles et les matériaux traditionnels, il s'agit d'interventions légères où un retour à des composantes traditionnelles demeure toujours possible. En second lieu, il y a les transformations majeures et irréversibles qui causent de véritables dommages au cadre bâti existant. Il peut s'agir par exemple d'une allonge mal intégrée, du percement de nouvelles ouvertures, de l'agrandissement d'ouvertures existantes, de la suppression de cheminées ou de la disparition d'éléments d'ornementation. Ces interventions nuisent à la composition générale et font disparaître des éléments importants de l'architecture traditionnelle. Dans ces cas, il y a perte d'intégrité et d'authenticité.

Règle générale, les transformations de la première catégorie ne causent pas de préjudices importants. Les transformations majeures de la deuxième catégorie sont heureusement beaucoup plus rares. Il faut dire que dans le corpus présenté, le choix avait tenu compte de l'intégrité architecturale. Il est donc normal que l'état d'authenticité soit relativement bon en général.

Fait à noter, nous avons remarqué que plusieurs des interventions négatives recensées, notamment le recours à des composantes industrielles sur des bâtiments de facture traditionnelle, datent des dernières décennies. Bien qu'il y ait eu également des transformations positives durant cette période, cela indique néanmoins l'importance de créer des outils de

connaissance et de diffusion, voire de contrôle, afin de limiter les mauvaises interventions sur le cadre bâti ancien.

Valeur patrimoniale globale

Parmi les 400 bâtiments inventoriés, une centaine ont fait l'objet d'une fiche complète et ont reçu une valeur patrimoniale globale allant d'exceptionnelle à faible. Voici la répartition des valeurs accordées :

Valeur exceptionnelle :

Neuf biens de l'inventaire, soit les ponts couverts Heppell et de Routhierville, l'église de Saint-Pierre-du-Lac ainsi que les bâtiments du site de pêche Matamajaw, ont reçu la cote exceptionnelle.

Valeur supérieure :

Au total, une quarantaine de biens patrimoniaux ont reçu la cote supérieure. Parmi ceux-ci, huit églises paroissiales, quatre anciennes gares, quelques presbytères, deux ponts couverts, des chalets du Domaine Casault, quelques maisons, couvents et bâtiments municipaux.

Valeur bonne :

Parmi les 100 biens patrimoniaux évalués, une cinquantaine se sont vus attribuer une bonne valeur.

Valeur moyenne :

La plupart des 300 biens patrimoniaux inventoriés mais non évalués correspondent à une valeur moyenne.

Valeur faible :

En principe, l'inventaire devrait compter très peu de biens de valeur faible. Le choix des bâtiments basé sur des raisons d'ancienneté, de valeur architecturale et d'état d'authenticité explique le nombre peu élevé de bâtiments de valeur patrimoniale faible.

Il est important de mentionner que la valeur patrimoniale attribuée aux biens inventoriés est une donnée susceptible d'évoluer avec le temps selon la nature des interventions. Un bâtiment de grande valeur patrimoniale pourrait, à la suite de travaux malencontreux ou d'un incendie, perdre une bonne part de sa valeur. À l'inverse, un bâtiment altéré par le passé pourrait reprendre de la valeur à la suite de travaux où des composantes plus harmonieuses avec l'aspect d'origine seraient reconstituées ou réinstallées.

Pertes patrimoniales

Il est difficile, sans un portrait complet de la situation il y a quelques décennies, de statuer de façon précise sur les pertes patrimoniales qu'a subies le territoire de la MRC de La Matapédia et ses municipalités constituantes. Toutefois, les observations faites sur le terrain ainsi que la

consultation de photographies anciennes permettent d'identifier quelques bâtiments disparus et des dommages causés à des biens toujours existants.

En ce qui concerne les biens disparus, certains ont été identifiés dans la caractérisation de chacune des municipalités. Parmi ceux-ci, notons les gares de Saint-Noël, de Val-Brillant, de Lac-au-Saumon ou de Sainte-Florence, les ponts couverts Plante (Causapsca) et de Sainte-Florence, l'église de Sainte-Marguerite-Marie, le presbytère de Saint-Moïse, certains couvents, bâtiments commerciaux ou industriels, etc. Il est difficile, sans une recherche plus approfondie, de déterminer ce qui a causé la perte de ce patrimoine bâti. Est-ce des incendies, des démolitions préméditées, des destructions nécessaires suite à l'abandon des bâtiments? Chose certaine, plusieurs de ces disparitions datent de très longtemps, avant même que la conservation du patrimoine soit une notion répandue. Il faut toutefois se questionner sur les disparitions plus récentes et tirer des conclusions de ces pertes pour éviter, dans l'avenir, de voir disparaître des éléments importants du patrimoine bâti qui, rappelons-nous, est une ressource non renouvelable.

En ce qui concerne la dégradation des bâtiments, des pertes sont aussi à signaler. Souvent causés par des interventions irréversibles ou des travaux de rénovations radicaux, les altérations aux bâtiments anciens sont souvent aussi néfastes que leur démolition. Pensons à quelques bâtiments commerciaux du centre-ville d'Amqui, à la salle paroissiale de Saint-Noël ou à quelques résidences défigurées qui sont aujourd'hui méconnaissables. Heureusement, ces cas sont rares et les pertes sont souvent de moins grande importance. La majorité des bâtiments de l'inventaire, soit près de 300 bâtiments, ont connu des pertes plus ou moins grandes lors de travaux de rénovation qui ont fait disparaître les matériaux traditionnels et des composantes d'origine. Habituellement réalisés en toute bonne foi, ces travaux auraient souvent pu être moins dommageables si les propriétaires avaient été plus au fait de la valeur patrimoniale de leur bâtiment, des bonnes pratiques en matière de rénovation et de la disponibilité de certains matériaux ou éléments architecturaux compatibles. Il y a donc des efforts à faire de ce côté pour limiter les pertes patrimoniales de cette nature dans l'avenir.

Conclusion

L'inventaire du patrimoine bâti de la MRC de La Matapédia a fait ressortir la richesse et la diversité de son architecture. L'architecture résidentielle, qui domine largement cet inventaire, est marquée par une bonne variété de styles et de courants architecturaux issus de différentes modes et influences internationales ainsi que par des techniques constructives qui évoluent avec le temps. D'abord issues du savoir-faire des premiers arrivants d'origine européenne, l'architecture s'est ensuite adaptée aux modes étasuniennes autant au niveau des compositions architecturales que des techniques et des matériaux de construction. Il en résulte une mosaïque de formes, de couleurs et de matériaux qui façonnent les paysages bâtis des différentes municipalités de la MRC. Ainsi, les rangs et chemins parcourant le territoire agricole sont dominés par des maisons traditionnelles québécoises, mansardées ou, surtout, vernaculaires américaines. Les paysages ruraux et la présence de nombreux bâtiments secondaires à vocation agricole donnent un visage particulier à ce patrimoine bâti. Les nombreux moulins à scie et les gares qui jalonnent le territoire rappellent que la forêt et le chemin de fer ont participé à l'essor économique de la région. Les noyaux villageois se démarquent quand à eux par quelques édifices institutionnels regroupés dans le noyau paroissial mais aussi par ses maisons aux formes plus variées et à l'ornementation plus présente. Les secteurs de villégiature, issus notamment des activités de pêche, sont quand à eux dominés par une architecture influencée des modèles américains où les matériaux naturels tels le bois sont mis à l'honneur. Le contact privilégié avec le paysage, par l'utilisation de galeries, balcons, vérandas et terrasses, permet d'intégrer harmonieusement cette architecture à la nature environnante. La présence partout sur le territoire de lieux de culte, chapelles, oratoires, croix de chemin et de cimetières témoignent quant à elle du rôle important qu'a joué la religion catholique dans le développement du territoire.

À la suite de cet inventaire, nous dégageons six types de patrimoine bâti qui constituent autant de thématiques ou d'axes à exploiter et à mettre en valeur :

- Les ponts couverts
- Le patrimoine religieux
- Le patrimoine ferroviaire (les gares de chemin de fer)
- Le patrimoine agricole et rural
- Le patrimoine commercial et industriel
- Le patrimoine de villégiature

Un grand nombre de bâtiments patrimoniaux, à part quelques monuments historiques classés ou cités en vertu de la *Loi sur les biens culturels*, ne possèdent pas de statut de protection et ne font l'objet d'aucune forme de contrôle architectural. Les pertes patrimoniales mentionnées et les interventions malencontreuses que cet inventaire a permis de constater illustrent la menace qui pèse toujours sur ces éléments patrimoniaux, malgré un degré de sensibilisation de plus en plus grand dans la population en général. Il reste donc du travail à faire pour mieux protéger ce patrimoine bâti, sensibiliser davantage les citoyens et, le cas échéant, accompagner les propriétaires dans la conservation et la mise en valeur des biens patrimoniaux.

Recommandations

L'inventaire du patrimoine bâti constitue un premier survol permettant de mener plus loin les efforts de préservation et de mise en valeur du patrimoine. L'inventaire ne doit pas être considéré comme une fin en soi, mais plutôt comme un outil pour aller plus loin et développer des mécanismes et des mesures qui permettront de mieux protéger, de mieux gérer et de mieux comprendre la richesse et la diversité du patrimoine de la MRC de La Matapédia. À la lumière du présent inventaire, nous proposons de mettre sur pied un certain nombre de mesures visant à mieux protéger et à mettre en valeur le patrimoine bâti présent sur le territoire. Ceci constitue des pistes qui pourront alimenter les réflexions pour les prochaines années. Certaines actions pourraient être posées à court terme tandis que d'autres doivent être envisagées à moyen et long termes. Les 21 recommandations présentées dans les pages qui suivent sont regroupées par thématiques.

1. Approfondir les connaissances

Le présent inventaire est un premier aperçu de la richesse patrimoniale de la MRC de La Matapédia. Il ne s'agit pas d'une étude approfondie et beaucoup reste à faire pour documenter, analyser et mieux comprendre les différentes facettes de cet héritage bâti. Partant du principe que la recherche et l'acquisition de connaissance ne sont jamais terminées, nous proposons quelques axes de recherche pour les prochaines années selon les priorités et les orientations qui seront prises à cet égard.

1.1. Approfondir et mettre à jour la base de données

Étant donné que le volet historique des propriétés inventoriées est demeuré très sommaire, nous recommandons de poursuivre, au sein des municipalités concernées, des recherches historiques sur les bâtiments. Que ce soit par une société d'histoire locale, par un groupe de citoyens engagés, par des étudiants en histoire engagés durant l'été ou par des consultants externes, chacune des propriétés répertoriées, à commencer par celles de plus grande valeur, pourraient faire l'objet d'analyses historiques plus approfondies pour établir les chaînes des titres, préciser les dates de constructions, retracer des photographies anciennes. La rencontre avec les propriétaires ou des membres des familles souches, ce qui ne pouvait être fait dans le cadre de ce mandat, pourrait alimenter ces recherches. Un certain nombre de renseignements ne sont présents que dans la tradition orale, d'où l'importance de questionner les gens et de faire parler les aînés.

Il est également recommandé de tenir à jour l'inventaire afin de lui assurer une meilleure pérennité. Le système de données PIMIQ permet très aisément d'ajouter des informations sur les bâtiments inventoriés, soit des modifications architecturales, de nouvelles données historiques ou un changement au niveau de la valeur patrimoniale s'il y a lieu. Un lien avec l'émission des permis de construction pourrait être une bonne façon de garder à jour les fiches d'inventaire.

1.2. Dresser l'inventaire des cimetières, des monuments et des croix de chemin

Le présent inventaire ne considérait pas les éléments tels que les cimetières, les monuments (funéraires, commémoratifs, religieux, plaques, etc.) et les croix de chemin (ou calvaires) qui sont nombreux sur le territoire de la MRC de La Matapédia. Bien que quelques-uns soient déjà connus, protégés ou inventoriés dans PIMIQ, comme par exemple le tertre funéraire de John-Frederick-Darwall ou le monument de l'abbé Pierre Brillant, la plupart ne sont pas protégés ni même pas connus. Comme ce type de patrimoine est fragile, notamment en ce qui concerne les croix de chemin, il conviendrait d'en dresser la liste et l'état afin d'avoir un portrait juste et fidèle de la situation et, le cas échéant, de mettre en place des mesures de protection.

2. Reconnaître et signifier la valeur patrimoniale de certains bâtiments ou ensembles

La reconnaissance de l'importance historique et patrimoniale de certains bâtiments ou ensembles patrimoniaux peut notamment passer par des mesures législatives en classant ou en citant des monuments historiques ou en constituant des sites du patrimoine en vertu de la *Loi sur les biens culturels*. Ce type d'outils permet, en plus de reconnaître officiellement leur valeur patrimoniale, de mieux contrôler les interventions sur les bâtiments et de favoriser l'accès à de l'aide financière pour certains propriétaires via le Fonds du patrimoine culturel du Québec. Au niveau provincial, seuls le pont de Routhierville et le site de pêche Matamajaw sont classés. Certaines municipalités comme Lac-au-Saumon, Amqui, Sayabec, Causapscal ou Sainte-Florence ont pour leur part déjà commencé à reconnaître certains pans de leur patrimoine bâti en citant par exemple un pont couvert, une gare, une grange à dîme, une caserne de pompiers, un mausolée, un oratoire, un ancien presbytère ou une résidence de médecin. Nous recommandons de poursuivre cette démarche à la lumière du présent inventaire.

2.1. Citer ou classer de nouveaux monuments historiques

Comme pour la constitution de sites du patrimoine, nous recommandons la citation de nouveaux monuments historiques. En général, tous les biens de l'inventaire ayant obtenu la cote « exceptionnelle » ou « supérieure » mériteraient d'être citées de façon individuelle. Une étude plus approfondie de ces biens pourrait confirmer avec plus de précision lesquels devraient ainsi être protégés. Nous recommandons toutefois quelques cas prioritaires :

- Pont couvert des Anses-Saint-Jean
- Pont couvert Beauséjour
- Gare de Causapscal
- Gare d'Amqui (même si déjà désignée par une juridiction fédérale)
- Gare de Routhierville
- Presbytère de Sayabec
- Maison Herménégilde-Boulay à Sayabec

2.2. Constituer des sites du patrimoine

L'inventaire a permis de déceler quelques concentrations importantes de bâtiments patrimoniaux dans certains secteurs de la MRC. Au lieu de citer des bâtiments à la pièce, nous

estimons qu'il conviendrait mieux de protéger des ensembles via des sites du patrimoine. En plus de protéger la cohésion de ces ensembles patrimoniaux, ce type de protection permet de mieux préserver les paysages culturels. Parmi les secteurs ou ensembles qui mériteraient prioritairement d'être constitués en site du patrimoine, notons :

- Le noyau paroissial de Saint-Jacques-le-Majeur à Causapschal (église, presbytère et maison du sacristain)
- Le domaine Casault dans le TNO du Lac-Casault;
- Le noyau paroissial de Saint-Zénon-du-Lac-Humqui (église, ancien presbytère, salle paroissiale et cimetière) (tentative qui a déjà échoué en 2007-2008)
- La partie ancienne du village de Val-Brillant (rue Saint-Pierre)

Avant de procéder à de telles constitutions, nous recommandons toutefois de parfaire et d'approfondir les études sur ces secteurs afin de mieux connaître toutes leurs composantes et déterminer avec précision les périmètres qui devraient être protégés. La marche à suivre pour la constitution de sites du patrimoine est bien expliquée dans la brochure *La Loi sur les biens culturels : guide pratique destiné aux municipalités* préparée par le MCCCCFQ.

3. Sensibiliser et informer la population

Sensibiliser et informer davantage la population de la MRC par rapport à la valeur historique et patrimoniale de certains lieux est une mesure qui, à long terme, peut avoir de véritables retombées sur la protection du patrimoine. Mieux on connaît son patrimoine, plus on l'apprécie, mieux on peut le protéger. Il est souvent très difficile d'appliquer des mesures de préservation à un bâtiment si le propriétaire ignore même qu'il possède une valeur patrimoniale. La sensibilisation peut se faire de différentes façons par des efforts de diffusion (publications, brochures, conférences, Internet) ou des activités populaires (rallyes, circuit patrimonial).

3.1. Revoir et créer des circuits patrimoniaux

Il existe peu de circuits patrimoniaux ou de panneaux d'interprétation historique dans les municipalités de la MRC. Il conviendrait donc de créer de tels circuits dans les secteurs à plus forte concentration patrimoniale comme les centres de village. Ceci pourrait se faire à l'échelle de tout le territoire afin d'uniformiser les présentations, les modes de diffusion, le niveau d'information, etc. et devrait s'adresser autant aux citoyens qui veulent découvrir l'histoire et le patrimoine de leur ville qu'à la clientèle touristique.

Il existe plusieurs formes de circuits patrimoniaux, les plus courants étant composés de panneaux d'interprétation *in situ* et de brochures ou dépliants présentant un circuit. Toutefois, l'arrivée des nouvelles technologies révolutionne aujourd'hui la facture des circuits du patrimoine. L'Internet offre plusieurs possibilités, notamment pour la diffusion et la promotion de tels circuits. Les appareils ipod et téléphones intelligents permettent maintenant de télécharger des contenus qui agrémentent les balades. Certaines municipalités ont opté récemment pour des audioguides (ex. Chambly, Québec) qui permettent d'écouter des commentaires *in situ*, comme si un véritable guide nous accompagnait. À pied, en vélo ou en voiture, les circuits patrimoniaux peuvent donc prendre plusieurs formes et participer à l'animation des lieux. Ils

sont habituellement très efficaces pour sensibiliser la population résidente ainsi que les touristes aux ressources patrimoniales d'un milieu. Il s'agit donc d'une façon efficace de rejoindre des clientèles diverses aux attraits d'un lieu en offrant, sous différentes formes, de l'information sur le patrimoine local.

3.2. Diffuser l'information sur le patrimoine

Cette recommandation vise à mettre la connaissance à la disposition du plus grand nombre (propriétaires, spécialistes du secteur privé, employés municipaux, etc.) par une série de moyens de diffusion. Par exemple, les outils mis en place et l'information devraient être accessibles dans les bibliothèques municipales, dans les bulletins d'information municipaux, par des envois personnalisés et ciblés, par des séances d'information, etc.

L'Internet est aujourd'hui un incontournable pour diffuser de l'information et rejoindre un grand bassin de population. La MRC de La Matapédia devrait donc favoriser ce moyen de communication, via son propre site, pour diffuser un maximum de données sur le patrimoine régional. Que ce soit des extraits d'inventaires, des études historiques, des banques de photographies anciennes, des guides d'interventions, des répertoires de ressources ou des renseignements sur la réglementation municipale en matière de conservation du patrimoine, la MRC a tout intérêt à diffuser un maximum de renseignements pour sensibiliser et informer ses citoyens.

Les moyens de diffusion traditionnels sont également toujours d'actualité. À ce titre, des brochures sur les paysages et le patrimoine religieux pourraient constituer une excellente initiative. La parution d'autres publications sur le patrimoine, la présentation de conférences et d'expositions ou l'organisation d'activités populaires (rallyes découvertes, journées du patrimoine, pièces de théâtre, soirée de contes, etc.) sont des moyens efficaces de rejoindre une partie des citoyens. Les activités spéciales, à caractère communautaire et populaire, reliées à l'histoire, au patrimoine matériel et au patrimoine vivant, s'inscrivent dans la même foulée. Ce type d'activités, au même titre qu'un festival des conteurs, de festivités de l'Halloween ou de Noël, ou des portes ouvertes de certains intérieurs anciens favorisent l'appropriation du patrimoine par le milieu.

La sensibilisation passe également par l'éducation des jeunes en milieu scolaire. Les jeunes d'aujourd'hui seront les acteurs de demain. Plus ils seront sensibilisés tôt aux diverses facettes du patrimoine, plus ils contribueront à sa préservation et à sa mise en valeur à long terme.

4. Accompagner et outiller le citoyen

Les propriétaires de maisons anciennes sont souvent démunis lorsque vient le temps d'intervenir sur leur bâtiment. D'ailleurs, les mauvaises interventions réalisées par le passé l'ont souvent été par simple méconnaissance des bonnes pratiques en la matière et non par mauvaise foi. Les prochaines recommandations visent donc à accompagner et à mieux outiller les propriétaires dans leurs travaux d'entretien, de restauration ou de mise en valeur.

4.1. Mieux diffuser le guide d'intervention à l'usage des propriétaires

Le Guide d'intervention du patrimoine bâti du Bas-Saint-Laurent, conçu il y a quelques années, est un excellent document de sensibilisation et d'informations afin d'épauler les propriétaires de biens patrimoniaux et les intervenants en patrimoine. Ce guide semble toutefois assez peu connu des propriétaires en général. Il conviendrait certainement de mettre à jour la stratégie de diffusion de ce guide. Par ailleurs, comme il s'agit d'un guide s'adressant à l'ensemble du Bas-Saint-Laurent, peu de cas de la MRC de La Matapédia sont illustrés. Il serait probablement pertinent d'ajouter à ce guide une annexe spécifiquement adressée à la population de la MRC. À partir du présent inventaire, le patrimoine bâti de la MRC pourrait y être présenté de façon succincte afin que les propriétaires locaux se reconnaissent davantage dans cet outil très important pour mettre en valeur le patrimoine architectural et ainsi limiter les pertes patrimoniales.

4.2. Offrir de l'aide technique

En plus du guide d'intervention qui survole les principaux critères et les étapes à suivre dans un projet de mise en valeur, l'accès à de l'aide technique est toujours très appréciée par les propriétaires de maisons anciennes, souvent néophytes en matière de construction patrimoniale. Plusieurs mesures peuvent être prises par la MRC ou certaines municipalités. Elles peuvent d'abord mettre en place, avec l'aide d'un architecte spécialisé, une matériauthèque où sont exposés divers matériaux traditionnels et de remplacement compatibles (échantillons et spécificités techniques) qui peuvent être présentés aux propriétaires. Aussi, certaines villes et MRC du Québec ont mis sur pied des programmes de consultation avec des architectes spécialisés. Ces professionnels, rémunérés par la municipalité ou la MRC ou offerts à des tarifs préférentiels, peuvent offrir des séances de consultation privées, des conseils sur les travaux (choix des matériaux, design, détails techniques) ou même réaliser des croquis. Souvent appelés cliniques d'architecture, ces aide-conseils sont habituellement très bénéfiques sur les résultats finaux. Par ailleurs, certains organismes comme le SARP (service d'aide à la rénovation patrimoniale) sont spécialisés dans ce type d'aide et des ententes peuvent être conclues par la municipalité pour que leur expertise soit disponible aux citoyens.

4.3. Créer un répertoire des ressources en patrimoine bâti

L'une des difficultés les plus couramment rencontrées dans la mise en valeur du patrimoine bâti est la difficulté de trouver de bons professionnels, artisans et fournisseurs de matériaux qui sont spécialisés dans le domaine et qui assureront une bonne qualité d'intervention en respect de la valeur patrimoniale des bâtiments. Il est donc possible d'aider les propriétaires en leur fournissant les listes de ressources de professionnels (architectes, historiens, consultants), d'artisans (pierre, brique, bois, métal, verre), de fabricants (portes, fenêtres, éléments de décor) et de fournisseurs de matériaux qui possèdent une certaine expertise dans l'entretien, la restauration ou la mise en valeur de bâtiments anciens. Élaborer une telle liste n'est pas chose facile et plusieurs écueils sont possibles, dont la difficulté de s'assurer de la qualité des expertises et la mise à jour continue d'un tel outil. Toutefois, les propriétaires en sortent habituellement gagnants. La région du Centre-du-Québec et la MRC de L'Assomption viennent de se doter de tels outils.

4.4. Aider les propriétaires à faire des recherches sur leur bâtiment

Tout comme l'aide technique qui peut leur être apportée, l'aide en recherche peut aussi être bénéfique dans un projet de mise en valeur. Savoir quelle était l'apparence de sa maison à l'origine, qui l'a habité, à quel courant stylistique appartient le bâtiment, quelles sont les modifications apportées au fil des années, sont des informations souvent difficiles à se procurer pour orienter les travaux de mise en valeur.

Afin d'inciter les propriétaires de biens patrimoniaux qui désirent effectuer des travaux à observer leur environnement et à se documenter davantage sur leur bâtiment et sur les caractéristiques de leur milieu, la MRC de La Matapédia devrait être en mesure de les appuyer dans leur démarche en leur fournissant la documentation existante et en leur offrant des pistes pour poursuivre leurs recherches. Par ailleurs, comme pour l'aide technique, la MRC pourrait mettre sur pied un service conseil en histoire, possiblement en partenariat avec la société d'histoire, ainsi qu'une banque de photographies anciennes qui pourraient être consultées.

5. Inciter les propriétaires à mettre en valeur leur bâtiment

Certaines mesures incitatives peuvent avoir un réel impact sur la mise en valeur d'un milieu patrimonial. Ces mesures, en plus de servir de déclencheur à d'éventuels travaux, permettent souvent d'améliorer la qualité des interventions.

5.1. Mettre en place un programme d'aide à la rénovation

À l'instar des villes de Trois-Rivières, Lévis, Plessisville, Rivière-du-Loup, Mont-Joli ou Québec, envisager la mise sur pied d'un programme qui aidera, par une subvention couvrant un certain pourcentage des travaux de restauration, les propriétaires à mener à bien des travaux de mise en valeur de leur bâtiment. Ces programmes sont souvent mis sur pied dans le cadre d'entente de développement culturel avec le MCCCCFQ.

Comme pour la plupart des outils, le programme d'aide financière doit être accompagné d'autres mesures pour que celui-ci soit pleinement efficace. D'abord, on ne peut gérer un tel programme sans une solide connaissance de base du patrimoine sur lequel on intervient. Des règles et critères précis concernant les travaux admissibles à la lumière des meilleures pratiques de conservation architecturale sont nécessaires pour ne pas dilapider des fonds publics alloués à des travaux ne respectant pas le patrimoine. De plus, des outils réglementaires tels les PIIA ou des guides d'intervention sont souhaitables afin d'optimiser les résultats d'une telle mesure sur le cadre bâti d'un milieu.

5.2. Continuer à reconnaître et récompenser les meilleures interventions

Afin de reconnaître l'effort de certains citoyens dans la préservation et la mise en valeur de leur bâtiment, il est recommandé de poursuivre le programme de prix ou de reconnaissance pour honorer et féliciter les meilleures interventions en patrimoine (conservation, entretien, insertion, affichage, etc.) et les acteurs s'étant illustrés à cet égard dans la région du Bas-Saint-Laurent. Cette mesure incitative a pour but de reconnaître et de récompenser les efforts positifs qui ont

été réalisés et peut avoir un bon effet d'entraînement pour les autres propriétaires de bâtiments anciens. Il s'agit d'une mesure positive qui tranche avec les outils réglementaires ou législatifs qui sont souvent davantage coercitifs et contraignants.

6. Donner l'exemple

Prêcher par l'exemple est une bonne façon d'inciter la population à prendre soin de son patrimoine. La MRC de La Matapédia, ses municipalités constituantes et les autres institutions publiques (gouvernements fédéral et provincial, Hydro-Québec, etc.) ont le pouvoir de prendre soin de leurs propriétés et d'améliorer les espaces publics et le paysage urbain. Agir en ce sens peut avoir un effet d'entraînement bénéfique. À l'inverse, la démolition ou l'abandon d'un édifice public d'intérêt patrimonial peut avoir des répercussions néfastes. Comment la MRC, une municipalité et le gouvernement du Québec peuvent-ils amener un propriétaire à prendre soin de sa maison ancienne si eux-mêmes ne le font pas sur leurs propriétés municipales ou gouvernementales?

6.1. Conserver et mettre en valeur les immeubles publics

Les bâtiments publics tels les immeubles municipaux, les écoles, les édifices communautaires ou sportifs, les postes d'incendie, etc., devraient être exemplaires à tous points de vue, autant dans leur implantation, leur traitement architectural que dans leurs aménagements paysagers. Il faudrait éviter de démolir des propriétés publiques d'intérêt patrimonial ou de les transformer à l'excès. Il faudrait au contraire les entretenir et les restaurer de façon exemplaire et leur trouver de nouveaux usages compatibles, publics si possible. La mise en lumière de bâtiments publics le soir venu est aussi une bonne façon de signifier leur présence et de mettre en valeur leur architecture sous un autre jour.

Les exigences en matière de conservation et de mise en valeur du patrimoine devraient être appliquées à la lettre lorsque le requérant est une instance ou un organisme public ou parapublic. On ne devrait en aucun cas laisser place à des passes droits dans l'application des règles en vigueur bien qu'il puisse s'agir de bâtiments ou d'aménagements d'exception dans la trame urbaine. De plus, on devrait favoriser le maintien ou l'implantation d'édifices publics dans les secteurs anciens. Ces bâtiments permettent habituellement de conserver les quartiers anciens bien vivants.

6.2. Réutiliser des immeubles excédentaires

Dans cette ère où la notion de développement durable prend de plus en plus de place, il est important de réutiliser le plus possible les bâtiments existants plutôt que d'en construire de nouveau. Toujours dans l'optique de prêcher par l'exemple, le milieu municipal ainsi que les autres organismes publics devraient toujours tenter de recycler des structures excédentaires (églises, écoles, etc.) lorsque de nouveaux besoins se font sentir. En plus de permettre la conservation de bâtiments patrimoniaux qui participent positivement au paysage bâti, cela permet de garder un repère identitaire dans le quartier ou le village auquel la population est généralement attachée.

6.3. Profiter des programmes d'enfouissement des fils

L'une des principales interventions qui a un impact important sur le paysage urbain est l'enfouissement des réseaux aériens de distribution d'électricité et de télécommunications (poteaux et fils). Hydro-Québec, dans le cadre du *Programme multipartenaires d'enfouissement des réseaux câblés sur des sites d'intérêt patrimonial et culturel*, est un partenaire important dans ce type d'intervention. Certains secteurs patrimoniaux, dont des cœurs de village, pourraient bénéficier de l'enfouissement de ces éléments discordants qui créent de la pollution visuelle et qui empêche la pleine mise en valeur du patrimoine bâti.

6.4. Revitaliser les quartiers anciens et mettre en valeur les espaces publics

Dans certains secteurs anciens, les municipalités devraient prendre un soin particulier dans l'aménagement des espaces publics que sont les voies routières et cyclables, les trottoirs, les places et les parcs. Un soin devrait être apporté tout particulièrement aux surfaces de sol, aux plantations, au mobilier urbain, à l'éclairage public et à la signalisation. Les aménagements urbains peuvent également mettre en évidence certains éléments identitaires. Par exemple, les types de clôture, de lampadaires ou de panneaux de signalisation ainsi que les essences d'arbres doivent être bien adaptés à chacun des sites et compatibles avec le lieu. Devant l'importance des investissements publics dans leur milieu, les propriétaires privés ont souvent tendance à améliorer eux aussi l'aspect de leur propriété.

7. Se doter d'outils d'urbanisme efficaces

Les municipalités sont des intervenants majeurs dans l'élaboration de stratégies visant la conservation et la mise en valeur du patrimoine québécois. Le cadre législatif du Québec, en l'occurrence la *Loi sur l'aménagement et l'urbanisme*, offre aux municipalités diverses avenues d'intervention relativement à la protection et à la mise en valeur de leur patrimoine local. Nous invitons la MRC et les municipalités à tirer profit de ces outils législatifs, comme ceux prévus à la *Loi sur les biens culturels*.

7.1. Mettre à jour le schéma d'aménagement et les plans d'urbanisme

Tel que stipulé dans la *Loi sur l'aménagement et l'urbanisme*, la MRC est tenue d'inscrire à son schéma d'aménagement les composantes patrimoniales situées sur son territoire. À la lumière du présent inventaire et des recherches futures sur le sujet, cet instrument de planification, qui consiste avant tout à identifier de façon officielle les biens et ensembles patrimoniaux à préserver, devrait être raffiné lors de sa prochaine refonte. La même chose s'applique aux plans d'urbanisme des municipalités qui contiennent déjà, pour la plupart, une identification des zones à rénover, à restaurer ou à protéger. Il est à noter que la *Loi sur les biens culturels* oblige une municipalité qui désire constituer un site du patrimoine à identifier celui-ci comme zone à protéger à son plan d'urbanisme.

7.2. Mieux tirer partie des règlements sur les PIIA

Le règlement sur les plans d'implantation et d'intégration architecturale est un outil mis à la disposition des villes par la *Loi sur l'aménagement et l'urbanisme* qui vise à assujettir la délivrance de permis à l'approbation de plans relatifs à l'implantation et à l'architecture des constructions ou à l'aménagement des terrains et aux travaux qui y sont reliés. Le PIIA vise à bonifier la qualité des projets en vue d'assurer une meilleure intégration architecturale ou une meilleure intégration dans le milieu. Bien qu'il ne soit pas conçu explicitement pour protéger le patrimoine bâti, plusieurs municipalités s'en servent à cette fin. Le PIIA n'applique pas de normes fixes mais expose des critères et des objectifs déterminés à l'intérieur d'un périmètre précis. C'est le comité consultatif d'urbanisme qui analyse les demandes afin d'évaluer si elles répondent aux critères et objectifs du PIIA. Ce comité fait des recommandations au Conseil municipal qui a le pouvoir d'accepter ou de refuser la demande.

Un règlement de PIIA peut compléter d'autres outils tels la constitution de sites de patrimoine. En fait, comme l'ont fait les Villes de Rivière-du-Loup et de Saguenay, les périmètres de sites du patrimoine sont aussi assujettis à des règlements de PIIA qui balisent les interventions possibles à l'intérieur du périmètre protégé : interdiction de démolition, matériaux proscrits ou favorisés, maintien de certaines composantes identitaires, critères pour des agrandissements ou de nouvelles insertions, critères pour les aménagements paysagers, etc. Les règlements de PIIA peuvent bien sûr être appliqués sur des secteurs non protégés en vertu de la *Loi sur les biens culturels*. Il est donc recommandé, s'il y a lieu, de revoir les PIIA déjà existants sur le territoire de la MRC afin de les bonifier et d'en envisager de nouveaux afin de protéger plus adéquatement le patrimoine bâti de certains secteurs sensibles ou à forte concentration patrimoniale.

7.3. Mieux former les intervenants municipaux

Si l'on souhaite que la MRC et ses municipalités conseillent, accompagnent et orientent les propriétaires de biens patrimoniaux et qu'elles jouent pleinement leur rôle de leader dans la mise en valeur de leur patrimoine bâti, leurs intervenants doivent être bien au fait des principes en la matière et être minimalement formés en ce sens. Sachant que ces intervenants n'ont pas tous le même bagage en architecture, urbanisme, histoire, etc, il est recommandé que les élus, inspecteurs, professionnels de l'aménagement, membres du CCU reçoivent périodiquement des formations portant sur différentes facettes du patrimoine. En ce sens, le Conseil des monuments et sites du Québec (CMSQ) offre un cours sur les nouvelles approches en patrimoine qui peut s'avérer une bonne initiation en la matière. Certains intervenants devraient également participer le plus possible à la réflexion régionale, nationale et internationale sur les enjeux patrimoniaux. La participation des acteurs en patrimoine de la région à des forums, colloques, congrès ou rencontres d'experts permettrait d'acquérir de la connaissance sur les pratiques et les expériences d'ailleurs et de faire rayonner la MRC de La Jacques-Cartier dans un contexte d'échange. Enfin, des rencontres régulières devraient être planifiées afin de favoriser la transmission du savoir, de l'expérience, des connaissances et de la mémoire du personnel des différentes municipalités et de ses partenaires qui travaillent dans le domaine du patrimoine, de l'urbanisme et de la culture.

7.4. Développer une politique du patrimoine

Enfin, nous croyons que la MRC de La Matapédia devrait se doter d'une politique du patrimoine. Similaire à une politique culturelle mais touchant spécifiquement le domaine du patrimoine, cet outil d'orientation est de plus en plus fréquent dans le domaine municipal. Au Québec, les Villes de Rivière-du-Loup, Montréal, Québec, Victoriaville ainsi que la MRC des Maskoutains se sont dotés récemment de telles politiques et plusieurs autres sont en voie de le faire (ex. Gatineau, Shawinigan, etc.). Idéalement, une politique du patrimoine devrait s'accompagner d'un plan d'actions afin de réaliser des projets concrets s'articulant autour d'axes d'intervention tels que la recherche, la sensibilisation, la protection et la mise en valeur.

Sources documentaires

Monographies

- S.A.. *Amqui : cent ans à raconter 1889-1989*. 1989, 610 p.
- S.A.. *Chez nous à Saint-Noël 1944-1994*. Saint-Noël, Comité des Fêtes du cinquantenaire, 1994, 304 p.
- S.A.. *Cinquantenaire de Sayabec 1896-1946*. 1946, 140 p.
- S.A.. *75 ans Saint-Cléophas; 1921-1996, Fêtons hier, osons demain....* s.é., 1996, 351 p.
- S.A.. *Sainte-Florence 1910-2010 : Souvenons-nous pour notre futur*. 2010. 286 p.
- S.A.. *Saint-Irène, 1933*. s.l., s.é., 1983, s.p..
- S.A.. *Saint-Vianney : 1922-1972*. Saint-Vianney, Comité des Fêtes du Cinquantenaire. 1972, 259 p.
- S.A.. *Sayabec 1994 : un souvenir, une fête, un devenir*. 1994, 68 p.
- ARBOUR, Gérald. *Les ponts couverts au Québec*. Québec, Ministère des Transports du Québec, Les Publications du Québec, 2005, 216 p.
- ARGUIN-GAGNÉ, Germaine. *St-Tharsicius 1926-1976*. s.l., s.é., 168 p.
- BALLANTYNE, Bruce. *Canadian Railway Station Guide*. Gloucester, Bytown Railway Society, 1998.
- BEAUPRÉ, Marie, et Guy MASSICOTTE. *Édouard Lacroix, pionnier de l'entrepreneurship beauceron*. Rimouski, Université du Québec à Rimouski, 1989, 260 p.
- BÉRUBÉ, Léo, *Saint-Vianney de Matapédia; un demi-siècle de vie paroissiale 1922-1972*. Amqui, Imprimerie Amqui, 1972, 259 p.
- BOUILLON, Abbé A.. *Au grand jour ou les évolutions d'une paroisse canadienne; Saint-Edmond-du-Lac-au-Saumon*. France, Éditions Vulliez, 1926, 312 p.
- BUIES, Arthur. *La vallée de la Matapédia; ouvrage historique et descriptif*. Québec, Léger Brousseau, 1895, 52 p.
- COMMISSION DES BIENS CULTURELS DU QUÉBEC. *Les chemins de la mémoire. Monuments et sites historiques du Québec*. Tome 1. Québec, Les Publications du Québec, 1990, 540 p.
- DELLI-COLLI, Vittoria. « Les grandes gares ferroviaires du Québec 1888-1945 ». Québec, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 2009, 173 p.

DOMPIERRE, Michel, et Bertrand LEBLANC. *La Matapédia*. Amqui, Édition MRC de la Matapédia, 2004, 215 p.

DORION, Henri, et Pierre LAHOUD. *La Gaspésie vue du ciel*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2009, 208 p.

FORTIN, Jean-Charles, et Antonio LECHASSEUR. *Histoire du Bas-Saint-Laurent*. Québec, Les Éditions de l'IQRC, 1993, Collection Les régions du Québec, 860 p.

FORTIN, Jean-Charles, et Antonio LECHASSEUR. *Le Bas-Saint-Laurent*. Québec, Les Presses de l'Université Laval et Les Éditions de l'IQRC, 1999, Collection Les régions du Québec, Histoire en bref, 190 p.

GAGNÉ, Jean-Claude (dir.). *Je vous raconte Sayabec, 1894-1994*, Comité du centenaire de Sayabec, Sayabec, 1994.

GAGNÉ, J.-Roger. *La Mission de Routhierville : Centenaire 1878-1978*. 58 p.

GINGRAS, Sylvain. *Québec, l'épopée de la forêt*. Saint-Raymond, Les Publications Triton, 2007, 640 p.

LARAMÉE, Paul, et Marie-Josée AUCLAIR. *La Gaspésie : ses paysages, son histoire, ses gens, ses attraits*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2003, 400 p.

LAROCQUE, Jacques. *Vie d'autrefois 1889-1989*. Ottawa, édité par l'auteur, 1988, 379 p.

LEBLANC, Bertrand. *Lac-au-Saumon; cent ans et des poussières*. S.l., s.d., 261 p.

LUSSIER, Isabelle, et Caroline ROY. *Une histoire d'appartenance : La Vallée-de-la-Matapédia*. Québec, Les Éditions GID, 2004, 285 p.

JEAN, Brigitte. *D'eau et de lumière 1896-1996; histoire de Causapscal*. Impressions des Associés, 1996, 512 p.

MICHAUD, Jos. D.. *Notes historiques sur la Vallée de la Matapédia*. La voix du lac, 1922, 254 p.

PELLETIER, Michel. *Mon coin de pays...la Matapédia*. Sainte-Florence, publié par l'auteur, 1995, 300 p.

POIRIER, Normand. *Lac-au-Saumon d'antan*. Amqui, Impressions Alliance 9000, 2005, 219 p.

ROUILLARD, Eugène. *La colonisation dans les comtés de Temiscouta, Rimouski, Matane, Bonaventure, Gaspé*, 1899, 153 p..

RUEL, André, et Barbara Salomon de FRIEDBERG. *Les gares de chemins de fer au Québec; analyse typologique et sélection*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1982, s.p.

SÉGUIN, Robert-Lionel. *Les granges du Québec au XVIII^e et XIX^e siècle*. Bulletin n^o 192, Musée national du Canada, 1963, 128 p.

Périodiques

Avant-poste Gaspésien. Numéros du 8 et 22 novembre 1978.

Gaston Beaupré, « St-Vianney 1922-1997 », *Chroniques matapédiennes*, vol. 8, n^o 1, mai 1997, p. 4-9.

Fernand Guérette, « Monographie économique de la municipalité de Causapsal », *Chroniques matapédiennes*, vol. 2, n^o 1, avril 1991, p. 16-30.

Charlotte Desjardins et Sylvie Tremblay, « Le glas sonne-t-il pour le pont de l'Anse St-Jean ? », *Chroniques matapédiennes*, vol. 2, n^o 1, avril 1991, p. 35-37.

Lia Turbide, « L'école-chapelle située sur le lot 24 du Ille rang de Lac-au-Saumon », *Chroniques matapédiennes*, vol. 8, n^o 1, mai 1997, p. 10-22.

Outils de planification, de gestion et de protection du territoire et du patrimoine

MRC DE LA MATAPÉDIA. *Élaboration d'une politique culturelle : Portrait culturel et diagnostic*, 2004, p. 49-85.

MRC DE LA MATAPÉDIA. *Plan d'urbanisme, chapitre 5 Les zones à rénover, à restaurer ou à protéger*. 2002

MRC DE LA MATAPÉDIA. *Règlement numéro 06-2007 sur les plans d'implantation et d'intégration architecturale des territoires non organisés de la MRC de La Matapédia*. 2007.

MRC DE LA MATAPÉDIA. *Schéma d'aménagement révisé : les territoires d'intérêt*. 2000, p. 193-218.

MUNICIPALITÉ DE LAC-AU-SAUMON. *Règlement 285-97 concernant la citation historique du site de John Frederic Darwall*. 1997.

MUNICIPALITÉ DE LAC-AU-SAUMON. *Règlement 286-97 concernant la citation historique du Mausolée du Curé Alexandre Bouillon et de l'Oratoire St-Joseph*. 1997.

MUNICIPALITÉ DE LAC-AU-SAUMON. *Règlement 287-97 concernant la citation historique de l'ancien Presbytère*. 1997.

MUNICIPALITÉ DE LAC-AU-SAUMON. *Règlement 288-97 concernant la citation historique de la Caserne*. 1997.

MUNICIPALITÉ DE SAYABEC. *Règlement numéro 2005-08 sur les plans d'implantation et d'intégration architecturale de la Municipalité de Sayabec*. 2005.

MUNICIPALITÉ DE SAYABEC. *Règlement 2006-06 : Règlement relatif à la citation de la gare de Sayabec à titre de monument historique.* 2006.

PLURAM. *Étude patrimoniale du centre-ville.* Amqui, Ville d'Amqui, 1986.

VILLE D'AMQUI. *Programme particulier d'urbanisme du centre-ville d'Amqui.* 2005.

VILLE D'AMQUI. *Règlement numéro 617-05 sur les plans d'implantation et d'intégration architecturale de la ville d'Amqui.* 2005.

VILLE DE CAUSAPSCAL. *Règlement no 78-2002 sur les plans d'implantation et d'intégration architecturale de la ville de Causapscal.* 2002.

VILLE DE CAUSAPSCAL. *Règlement 81-02 : Citation de la maison du Docteur Joseph Frenette.* 2002.

Sites internet

Mémoire du Québec. En ligne : www.memoireduquebec.com

Commission de toponymie du Québec. En ligne : www.toponymie.gouv.qc.ca

Répertoire des municipalités du Québec. En ligne : www.mamrot.gouv.qc.ca/

Répertoire du patrimoine culturel du Québec. En ligne : <http://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/>

Annexe : Liste des biens patrimoniaux inventoriés

Liste des biens inventoriés

no civique	nom de rue	dénomination	statut juridique	ID	top 100
Municipalité d'Albertville				10	
9	2e Rang Sud			178266	
189	6e Rang Nord			178270	
289	6e Rang Nord			178273	
947	Matalik (route)			178276	
1087	Principale (rue)	Ancien magasin général		178288	X
1090	Principale (rue)	Église de Saint-Raphaël		115484	
1100	Principale (rue)	Ancien presbytère		178290	
1108	Principale (rue)			178291	
337	Saint-Raphaël Nord (rue)			178294	
389	Saint-Raphaël Nord (rue)			178299	
Ville d'Amqui				86	
		Pont Beauséjour		98989	X
		Pont des Anses-Saint-Jean		115335	X
556	132 Ouest (route)			178412	
780	132 Ouest (route)			178407	
780	132 Ouest (route)	grange-étable		180447	X
800	132 Ouest (route)			178408	
890	132 Ouest (route)			178409	
544	Anse-Saint-Jean (route de l')	Maison Perron		178519	X
601	Anse-Saint-Jean (route de l')			178523	
640	Anse-Saint-Jean (route de l')			178526	
18	Brochu (rue)			178399	
40	Carrefour-Sportif (rue du)			178397	
64	Chamberland (rue)			178398	
71	Collège (rue du)	Ancien collège Saint-Benoît		178404	
76	Collège (rue du)			178401	X
684	Couturval (rang)	Maison Joseph-Couture		178392	X
1587	Couturval (rang)			178393	
28	Desbiens (rue)	Maison Blanchet-Leclerc		178699	X
29	Desbiens (rue)			178698	
32	Desbiens (rue)			178697	
35	Desbiens (rue)			178695	
38	Desbiens (rue)			178694	
47	Desbiens (rue)			178691	
52	Desbiens (rue)			178693	
54	Desbiens (rue)			178653	
61	Desbiens (rue)			178636	
66	Desbiens (rue)			178635	
67	Desbiens (rue)			178634	
70	Desbiens (rue)			178575	X
71	Desbiens (rue)			178573	
78	Desbiens (rue)			178571	
83	Desbiens (rue)	Église de Saint-Benoît-Joseph-Labre		178567	X
83	Desbiens (rue)	Presbytère de Saint-Benoît-Joseph-Labre		178563	X
87	Desbiens (rue)			178560	

Liste des biens inventoriés

102	Desbiens (rue)			178557	
104	Desbiens (rue)			178554	
110	Desbiens (rue)			178549	
112	Desbiens (rue)			178547	
123	Desbiens (rue)	École Sainte-Ursule		178532	X
19	Forges (rue des)			178450	
570	Grande-Ligne (route de la)			178394	
40	Parc (avenue du)			178413	X
2	Pont (rue du)	Ancienne Banque provinciale du Canada		178490	
4	Pont (rue du)			178491	
10	Pont (rue du)			178492	
16	Pont (rue du)			178493	
31	Pont (rue du)			178494	
34-36	Pont (rue du)			178495	
44	Pont (rue du)			178496	
53	Pont (rue du)			178500	
54	Pont (rue du)			178497	
56	Pont (rue du)	Ancien magasin Labonté ou Laferté		178498	
57	Pont (rue du)			178501	
59	Pont (rue du)			178502	
62	Pont (rue du)	Ancienne Banque de Montréal		178499	X
73	Pont (rue du)			178508	
	Pont (rue du)	Charnier ou chapelle du cimetière		178406	
27-29	Saint-Benoît Ouest (boulevard)	Palais de justice		178417	
?	Saint-Benoît Ouest (boulevard)	Cinéma Figaro		178425	
71	Saint-Benoît Ouest (boulevard)	Maison Duncan-N.-Dubé		178511	X
90	Saint-Benoît Ouest (boulevard)	Ancien bureau de poste		178430	X
140	Saint-Benoît Ouest (boulevard)	Ancien hôtel de ville		178437	X
154-156	Saint-Benoît Ouest (boulevard)	Maison Odilon-Vallée	MH cité	93645	X
158	Saint-Benoît Ouest (boulevard)			178448	
166	Saint-Benoît Ouest (boulevard)			178446	
172	Saint-Benoît Ouest (boulevard)			178449	
209	Saint-Benoît Ouest (boulevard)	Gare d'Amqui		178488	X
210	Saint-Benoît Ouest (boulevard)			178451	
224	Saint-Benoît Ouest (boulevard)			178452	
226	Saint-Benoît Ouest (boulevard)			178453	
232	Saint-Benoît Ouest (boulevard)	Ancien hôtel Gagnon		178454	
236	Saint-Benoît Ouest (boulevard)			178484	X
240	Saint-Benoît Ouest (boulevard)			178485	X
246	Saint-Benoît Ouest (boulevard)	Maison Larue-Bouchard		178486	X
256	Saint-Benoît Ouest (boulevard)			178489	
54	Saint-Charles (rang)			178391	
81	Sainte-Ursule (rue)			178403	
60	Saint-François (rang)			178395	
268	Saint-Jean-Baptiste (rang)			178531	
352	Saint-Jean-Baptiste (rang)			178530	
377	Saint-Jean-Baptiste (rang)			178529	
452	Saint-Jean-Baptiste (rang)			178527	X
762	Saint-Léon (route)			178396	
240	Saint-Paul (rang)			178332	

Liste des biens inventoriés

78	Saint-Philippe (rang)			178366	
460	Saint-Philippe (rang)			178364	
Ville de Causapscal				43	
		Pont Heppell	MH cité	115408	X
569	132 Est (route)	Maison Simard		178796	X
731	132 Est (route)			178818	
740	132 Est (route)			178819	
873	132 Ouest (route)			178825	
1083	132 Ouest (route)			178826	
71	Belzile (rue)			178743	X
15	Boudreau (rue)			178735	
21	Boudreau (rue)	Auberge La Coulée Douce		178736	
190	Cartier (rue)	Bâtiment de la Madawaska Corporation		178771	X
	Cartier (rue)	Ancien bureau de la Madawaska Corporation		180552	X
88	D'Anjou (rue)			178741	
	Dollard (rue)	Ancienne beurrerie		180553	X
164	Dollard (rue)	Moulin Laplante		181065	X
100	Église (place de l')	Église de Saint-Jacques-le-Majeur		115495	X
100	Église (place de l')	Ancien presbytère de Saint-Jacques-le-Majeur		115497	X
	Église (place de l')	Maison du sacristain		115502	X
146	Fabrique (rue de la)	Académie Saint-Jacques		178746	X
309	Ferdinand-Heppell Sud (rang)			178816	
3	Frenette (rue)	Maison du Docteur-Joseph-Frenette	MH cité	93322	X
54	Frenette (rue)			178784	
75	Frenette (rue)			178827	
4	Morin (rue)			178781	
34	Morin (rue)			178782	
14	Premier rang Matalik Sud			178817	
133	Saint-Augustin (rue)			178780	
349-353	Sainte-Anne (rue)			178828	
377	Sainte-Anne (rue)			178769	
1	Saint-Jacques Nord (rue)	Hôtel de ville		178734	
192	Saint-Jacques Nord (rue)			178821	
216-218	Saint-Jacques Nord (rue)			178820	
423	Saint-Jacques Nord (rue)			178823	
565	Saint-Jacques Nord (rue)			178824	X
	Saint-Jacques Sud (rue)	Site de pêche Matamajaw: cabane des Indiens	SH classé	123307	X
	Saint-Jacques Sud (rue)	Site de pêche Matamajaw: maison du gardien	SH classé	123309	X
	Saint-Jacques Sud (rue)	Site de pêche Matamajaw: pavillon principal	SH classé	123308	X
	Saint-Jacques Sud (rue)	Site de pêche Matamajaw: neigère	SH classé	123310	X
	Saint-Jacques Sud (rue)	Site de pêche Matamajaw: pont	SH classé	123313	X
	Saint-Jacques Sud (rue)	Site de pêche Matamajaw: remise à canots	SH classé	123311	X
	Saint-Jacques Sud (rue)	Gare de Causapscal		178749	X
97	Saint-Jacques Sud (rue)			178750	
107	Saint-Jacques Sud (rue)	Maison Garon		178768	X
65	Saint-Jean-Baptiste (rue)			178774	
112	Saint-Jean-Baptiste (rue)			178777	

Liste des biens inventoriés

Municipalité de Lac-au-Saumon					
				46	
202	132 (route)			178701	
936	Acadiens (rang des)	Maison Nazaire-Richard		178890	X
1012	Acadiens (rang des)	École de rang et chapelle		178700	
1112	Acadiens (rang des)			178905	
1300	Acadiens (rang des)			178878	
1340	Acadiens (rang des)			178885	
7	Bouillon (rue)			178720	
9	Bouillon (rue)			178721	
15	Bouillon (rue)			178722	
20	Bouillon (rue)			178723	
24	Bouillon (rue)	Caserne de pompiers	MH cité	92850	X
30	Bouillon (rue)	Ancien presbytère	MH cité	92854	X
38	Bouillon (rue)	Église de Saint-Edmond		115514	
5	Dupont (rue)			178732	
14	Église (rue de l')			178724	
19-21	Église (rue de l')			178726	
25	Église (rue de l')			178727	
28	Église (rue de l')			178728	X
41	Église (rue de l')			178729	
13	Foyer (rue du)	Maison mère des Servantes-de-N-D-Reine-du-Clergé		115539	X
00?	Noviciat (rue du)	Ancienne salle paroissiale		178703	
108	Noviciat (rue du)	Ancien noviciat des Pères du Saint-Esprit		178702	X
108	Noviciat (rue du)	Tour à feu		178733	
	Oratoire (rue de l')	Mausolée du Curé-Alexandre-Bouillon	MH cité	92852	X
	Oratoire (rue de l')	Charnier du cimetière Saint-Joseph		115565	
31	Oratoire (rue de l')	Oratoire Saint-Joseph	MH cité	92851	X
975	Pionniers (rang des)	Maison Placide-Cyr		178894	
1192	Pionniers (rang des)			178897	
3	Postras (rue)			178731	
34	Rosaire (rue du)			178719	
66	Saint-Edmond (rue)			178704	
107	Saint-Edmond (rue)			178705	
161	Saint-Edmond (rue)			178706	
165	Saint-Edmond (rue)			178707	
171	Saint-Edmond (rue)			178708	
199	Saint-Edmond (rue)			178709	
215	Saint-Edmond (rue)			178711	
217	Saint-Edmond (rue)			178710	
219	Saint-Edmond (rue)			178712	
227	Saint-Edmond (rue)			178713	
247-249	Saint-Edmond (rue)			178714	X
275	Saint-Edmond (rue)			178715	
281	Saint-Edmond (rue)			178716	
285	Saint-Edmond (rue)			178717	
295	Saint-Edmond (rue)			178718	
15	Saint-Jean-Baptiste (rue)			178730	

Liste des biens inventoriés

TNO Lac-Casault				10	
		Fiche de l'ensemble		178405	
	18-Milles (route du)	Chalet 1 du Domaine Casault		177896	X
	18-Milles (route du)	Chalet 2 du Domaine Casault		177910	
	18-Milles (route du)	Chalet 3 du Domaine Casault		177912	
	18-Milles (route du)	Chalet 4 du Domaine Casault		177913	X
	18-Milles (route du)	Chalet 5 du Domaine Casault		177915	
	18-Milles (route du)	Chalet 6 du Domaine Casault		177916	
	18-Milles (route du)	Chalet 7 du Domaine Casault		177917	X
	18-Milles (route du)	Chalet 8 du Domaine Casault		177918	X
	18-Milles (route du)	Chalet 9 du Domaine Casault		177919	X
	18-Milles (route du)	Chalet 10 du Domaine Casault		177935	X
TNO Routhierville				14	
		Ensemble de l'ancien hôtel de la Montagne		178410	
1920	132 (route)	Chalet 2 de l'ancien hôtel de la Montagne		178411	X
1920	132 (route)	Chalet 3 de l'ancien hôtel de la Montagne		178414	X
1920	132 (route)	Chalet 4 de l'ancien hôtel de la Montagne		178415	
1920	132 (route)	Chalet 5 de l'ancien hôtel de la Montagne		178416	X
1920	132 (route)	Chalet 6 de l'ancien hôtel de la Montagne		178418	X
1920	132 (route)	Chalet 7 de l'ancien hôtel de la Montagne		178431	X
1920	132 (route)	Chalet 8 de l'ancien hôtel de la Montagne		178432	X
1920	132 (route)	Chalet 9 de l'ancien hôtel de la Montagne		178434	X
1920	132 (route)	Chalet 11 de l'ancien hôtel de la Montagne		178436	
	Rang A (chemin du)	Pont de Routhierville	MH classé	98949	X
729	Rang A (chemin du)			174474	
733	Rang A (chemin du)			174477	
735	Rang A (chemin du)	Ancienne chapelle-école Saint-Robert		174480	
743	Rang A (chemin du)	Gare de Routhierville		174482	X
Paroisse de Saint-Alexandre-des-Lacs				3	
16	Église (rue de l')	Église de Saint-Alexandre		115534	
110	Hamilton (route)			178831	
14	Poirier (rue)	Presbytère de Saint-Alexandre		115535	
Paroisse de Saint-Cléophas				6	
4	Église (rue de l')			174494	
77	Melucq (route)			174496	
174	Melucq (route)			174497	
346	Principale (rue)	Église de Saint-Cléophas		115652	
	Principale (rue)	Charnier du cimetière de Saint-Cléophas		115663	
384	Principale (rue)			174495	
Paroisse de Saint-Damase				20	
519	297 Nord (route)			174558	X

Liste des biens inventoriés

4	297 Sud (route)			174559	
20	297 Sud (route)			174560	
41	297 Sud (route)			174561	
77	297 Sud (route)			174562	
454	7e Rang Est	Maison Bérubé		174552	
504	7e Rang Est			174553	
560	7e Rang Est			174554	
60	7e Rang Ouest			174555	
109	7e Rang Ouest			174556	
12	8e Rang Ouest			174557	
2	Centenaire (avenue)			174548	
358	Église (rue de l')			174525	X
361	Église (rue de l')			174526	
393	Église (rue de l')			174527	
400	Église (rue de l')			174547	
351	Principale (avenue)			174549	
365	Principale (avenue)	Église de Saint-Damase		115700	X
407	Principale (avenue)			174550	
411	Principale (avenue)			174551	
Municipalité de Sainte-Florence				11	
893	132 Ouest (route)			174469	
84	2e Rang de Matalik			174468	
16	Beaurivage Nord (rue)	Église de Sainte-Florence		115479	X
26	Beaurivage Nord (rue)	Presbytère de Sainte-Florence		115481	
26	Beaurivage Nord (rue)	Grange à dîme	MH cité	114708	X
66	Beaurivage Nord (rue)	Édifice Lévesque		174463	
90	Beaurivage Nord (rue)			174464	
4	Beaurivage Sud (rue)			174470	
18-20	Beaurivage Sud (rue)			174465	
42	Beaurivage Sud (rue)			174466	
78	Beaurivage Sud (rue)			174467	
Paroisse de Sainte-Irène				3	
360	Fabrique (rue de la)	Presbytère-de-Saint-Irène		115592	X
366	Fabrique (rue de la)	Église de Sainte-Irène		115591	
13	Val-d'Irène (route)			178225	
Municipalité de Sainte-Marguerite-Marie				3	
156	Kempt (chemin)			115592	
186	Kempt (chemin)			115591	
243	Kempt (chemin)			178225	
Paroisse de Saint-Léon-le-Grand				7	
316	195 (route)			177820	
317	195 (route)			177821	

Liste des biens inventoriés

322	195 (route)			177822	
588	195 (route)			177823	
	Église (place de l')	Église de Saint-Léon-le-Grand		124777	X
	Église (place de l')	Charnier du cimetière		115587	X
48	Nord de la Rivière-Humqui (chemin)			178224	
Paroisse de Saint-Moïse				7	
119	132 (route)			174488	
467	132 (route)			174487	
26	Principale (rue)			174483	
27	Principale (rue)			174484	
103	Principale (rue)			174485	X
116	Principale (rue)			174486	X
117	Principale (rue)	Église de Saint-Moïse		115672	X
Village de Saint-Noël				6	
45	Église (rue de l')	Église de Saint-Noël		115696	
45	Église (rue de l')	Presbytère de Saint-Noël		115697	
20	Saint-Joseph Est (rue)			174491	
26	Saint-Joseph Est (rue)			174492	
29	Saint-Joseph Est (rue)			174493	
29	Saint-Joseph Ouest (rue)	Quincaillerie Turcotte		174489	X
Paroisse de Saint-Tharcisus				17	
15	1er Rang Blais Nord			178846	
15	4e Rang Lepage Sud			178850	
175	Moulin (rue du)			178845	
355	Moulin (rue du)			178843	
360	Moulin (rue du)			178844	
435?	Moulin (rue du)			178842	
590	Moulin (rue du)			178841	
665	Moulin (rue du)			178840	
690?	Moulin (rue du)			178839	
720	Moulin (rue du)			178838	
745	Moulin (rue du)			178837	
20	Principale Nord (rue)			178832	
30	Principale Nord (rue)			178833	
37	Principale Nord (rue)	Église de Saint-Tharcisus		115600	X
390	Principale Nord (rue)			178835	
395	Principale Nord (rue)			178836	
40	Principale Ouest (rue)	Presbytère de Saint-Tharcisus		115601	
Municipalité de Saint-Vianney				11	
1020	195 (route)			178870	
1135	195 (route)			178871	

Liste des biens inventoriés

110	1er Rang Sud			178873	
55	Centrale (avenue)			178865	
155	Centrale (avenue)			178859	
195	Centrale (avenue)			178862	
	Église (rue de l')	Église de Saint-Jean-Baptiste-Vianney		115596	
	Église (rue de l')	Presbytère de Saint-Jean-Baptiste-Vianney		115597	
85	Moulin (rue du)			178869	
100	Moulin (rue du)			178868	
140	Moulin (rue du)			178866	
Paroisse de Saint-Zénon-du-Lac-Humqui				8	
7	195 (route)			178235	
110	195 (route)			178236	
	195 (route)	Église de Saint-Zénon	SP	109816	X
	195 (route)	Presbytère de Saint-Zénon	SP	115580	X
147	195 (route)	Salle paroissiale	SP	109818	X
	195 (route)	Charnier du cimetière de Saint-Zénon	SP	115582	
253	195 (route)			178264	
261	195 (route)			178238	
Municipalité de Sayabec				42	
80	132 Est (route)			177938	
131	132 Est (route)			177939	X
133	132 Est (route)	Chapelle-chaînier du cimetière		177937	X
11	132 Ouest (route)	Gare de Sayabec	MH cité	105380	X
121	132 Ouest (route)			177940	
166	132 Ouest (route)			177941	
196	132 Ouest (route)			177942	
202	132 Ouest (route)			177943	X
204	132 Ouest (route)			177944	
12	Beaulieu (rue)			177975	
4	Boulay (rue)			177976	
210	Deuxième Rang Est			177977	
225	Deuxième Rang Est			177979	X
232	Deuxième Rang Est			177978	
1	Église (rue de l')	Église de Saint-Nom-de-Marie		115667	X
1	Église (rue de l')	Presbytère de Saint-Nom-de-Marie		115668	X
41	Église (rue de l')			177980	X
63	Église (rue de l')			177981	
65	Église (rue de l')			177982	X
101	Église (rue de l')			178030	
10	Fenderson (rue)			178031	
12	Fenderson (rue)			178032	
14	Fenderson (rue)			178034	X
53	Fenderson (rue)			178035	
7	Joubert Est (boulevard)			177946	
11	Joubert Est (boulevard)			177497	

Liste des biens inventoriés

70	Joubert Est (boulevard)			177948	
6	Joubert Ouest (boulevard)			177949	
17	Joubert Ouest (boulevard)			177950	
26	Joubert Ouest (boulevard)			177951	
90	Joubert Ouest (boulevard)			177952	
3	Keable (rue)	Annexe d'un ancien couvent (mairie actuelle)		177953	
22	Lefrançois (rue)			177954	
15	Rioux (route)			177955	X
50	Saindon (rue)	Collège		177956	
2	Saint-Antoine (rue)			177957	
10	Saint-Antoine (rue)			177958	
21	Saint-Antoine (rue)			177959	
23	Saint-Antoine (rue)	Maison Herménégilde-Boulay		177971	X
9	Saint-Charles (rue)			177972	X
334	Troisième Rang Est			177973	
342	Troisième Rang Est			177974	
Municipalité de Val-Brillant				54	
210	132 Est (route)			178036	
280	132 Est (route)			178037	
	132 Ouest (route)	Charnier du cimetière		178041	
192	132 Ouest (route)			178043	
230	132 Ouest (route)			178044	
252	132 Ouest (route)			178045	
352	132 Ouest (route)			178046	
38	Cèdres (rue des)	La Cédrière		178047	X
76	Deuxième Rang Est			178048	
96	Deuxième Rang Est			178049	
110	Deuxième Rang Est			178050	
252	Deuxième Rang Est			178054	
376	Deuxième Rang Est			178055	
7	Fabrique (rue de la)			178056	
11	Fabrique (rue de la)			178058	
10	Lauzier (route)			178059	
5	Sainte-Anne (rue)			178060	
6	Saint-Henri (rue)			178062	
8	Saint-Henri (rue)			178063	
3	Saint-Hilaire (rue)			178064	
7	Saint-Hilaire (rue)			178065	
1-3	Saint-Pierre Est (rue)			178066	
26	Saint-Pierre Est (rue)			178067	
36	Saint-Pierre Est (rue)			178068	X
38	Saint-Pierre Est (rue)			178069	
43	Saint-Pierre Est (rue)			178070	
44	Saint-Pierre Est (rue)			178071	
64	Saint-Pierre Est (rue)			178072	
68	Saint-Pierre Est (rue)			178073	

Liste des biens inventoriés

74	Saint-Pierre Est (rue)		178075	
105	Saint-Pierre Est (rue)		178076	
109	Saint-Pierre Est (rue)		178077	
120	Saint-Pierre Est (rue)		178078	
1A	Saint-Pierre Ouest (rue)	Église de Saint-Pierre-du-Lac	115618	X
1A	Saint-Pierre Ouest (rue)	Presbytère de Saint-Pierre-du-Lac	115619	X
2	Saint-Pierre Ouest (rue)		178140	X
7	Saint-Pierre Ouest (rue)		178142	
8	Saint-Pierre Ouest (rue)		178145	X
11	Saint-Pierre Ouest (rue)		178147	
12	Saint-Pierre Ouest (rue)		178149	X
25	Saint-Pierre Ouest (rue)		178152	X
27	Saint-Pierre Ouest (rue)		178156	X
33	Saint-Pierre Ouest (rue)		178158	X
37	Saint-Pierre Ouest (rue)		178159	
39	Saint-Pierre Ouest (rue)		178162	
51	Saint-Pierre Ouest (rue)		178172	
59	Saint-Pierre Ouest (rue)		178173	
67	Saint-Pierre Ouest (rue)		178176	
3	Saint-Raphaël (rue)		178178	
5	Saint-Raphaël (rue)		178181	
6	Saint-Raphaël (rue)		178183	
88	Saucier (route)		178185	
91	Saucier (route)		178188	
2	Val d'Irène (route)		178189	

total 407 107